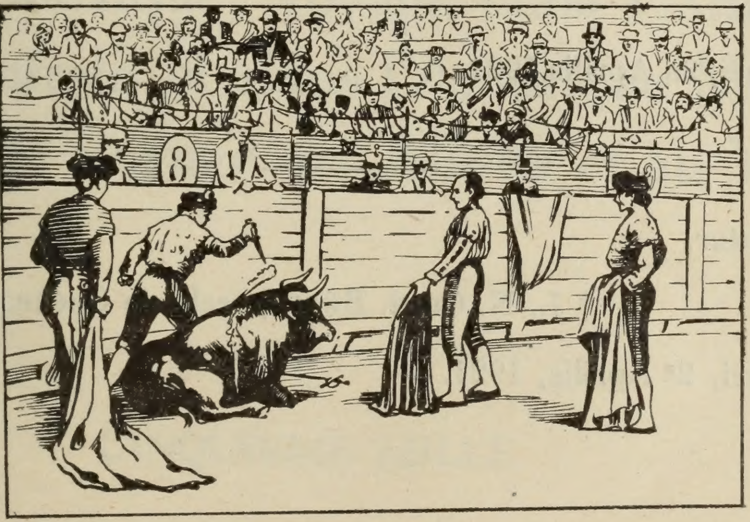


LES VOYAGES DE L'ABBE A. POULIN



LES COMBATS DE TAUREAUX A MEXICO

QUEBEC
Imprimé par " Le Soleil ", (*limitée*)

1921

Récits de voyages

par l'abbé A. Poulin.

Nihil obstat.

C.-Romæus Guimont, Can.,

Censor.

Quebeci, 2*a* Aprilis 1921.

Imprimatur.

† L.-N. Card. Bégin, arch. de Québec.

Quebeci, 2ª Aprilis, 1921.

LES VOYAGES

— DE —

L'ABBE A. POULIN

VOLUME PREMIER

A travers le Nouveau-Monde ou : Voyage au Mexique; voyage dans l'Amérique Centrale et dans l'Amérique Méridionale; voyage en Alaska et au Yukon.

CINQUIEME MILLE

(Première édition)

Mai 1921



LE REV. A. POULIN

curé au diocèse de Marquette, Mich., du 25 juillet 1891 au 26 juillet 1915

INTRODUCTION

Celui qui écrit un livre semble généralement s'excuser comme s'il commettait un acte d'une grande témérité, en disant qu'il le fait sur les suggestions pressantes de confrères ou d'amis. Et, si je suis aujourd'hui la coutume ordinaire, je parlerai pourtant avec la plus exacte vérité. Combien de fois, en effet, dans des veillées d'amis, ou à la suite de conférences publiques que j'ai eu l'occasion de donner, et où des auditeurs sympathiques ne m'avaient pas ménagé les applaudissements et les félicitations; que de fois aussi, après avoir regardé attentivement les vues et les souvenirs nombreux que j'ai rapportés des pays visités, on me disait : Pourquoi ne publiez-vous pas vos notes de voyages ? Vous auriez certainement des matières pour former plusieurs volumes instructifs et intéressants? "Moi, me disait un jour un éminent curé qui a enrichi notre jeune littérature canadienne de plusieurs volumes d'exquises poésies, qui lui valurent des éloges aussi flatteurs que mérités, j'achèterais vos livres et je n'achèterais pas les miens !"

C'est donc à la suite de ces suggestions que j'ai formé le dessein de revoir un peu mes notes de voyages et de les publier. En le faisant je poursuivrai un double but. Le premier, celui, d'ailleurs, que j'eus toujours en vue dans mes conférences, sera d'instruire, intéresser et amuser ceux de mes compatriotes qui aiment les voyages, mais qui ne peuvent les entreprendre. Pour atteindre ce but, j'éliminerai autant que possible tout ce qui est connu d'un grand nombre ; je parlerai brièvement des pays sur lesquels des plumes bien plus savantes et plus autorisées que la mienne ont écrit.

Divisant mon ouvrage en deux volumes, j'intitulerai le premier volume : A travers le Nouveau-Monde, et cependant, je ne dirai que très peu de choses du Canada que j'ai traversé plusieurs fois de l'est à l'ouest, ayant pénétré, pour ne pas dire vécu, dans chaque province, sinon dans chaque comté. De même, je serai bref sur les différents Etats de la Confédération Américaine, où j'ai vécu vingt-sept ans et que j'ai pour ainsi dire tous parcourus ; je raconterai : 1. Mon voyage au Mexique, en 1901 ; 2. Voyage en Amérique Centrale et dans l'Amérique Méridionale en 1913-14 ; 3. Enfin, mon voyage en Alaska et au Yukon en 1918.

Dans le deuxième volume intitulé : *A travers le Vieux-Monde*, je ne raconterai que les principaux épisodes de mon tour d'Europe, d'Egypte et de Terre Sainte, en 1910, pour m'étendre davantage sur ma visite aux Antipodes et dans l'Extrême-Orient en 1917. J'ai visité, en effet, plusieurs groupes d'îles de l'Océanie, l'Australie, les Philippines, la Chine et le Japon. Tous ces récits, nouveaux, pour un grand nombre, sauront, j'ose le croire, plaire, instruire et intéresser.

Le deuxième but que je me propose est plus élevé, plus utile et plus noble encore. On a bien des fois fait retentir à mes oreilles le mot de l'Auteur de l'Imitation : *Qui multum perigrinantur, raro sanctificantur.* Je voudrais bien que mes voyages servent à faire du bien aux âmes au salut desquelles, par état, j'ai le devoir de travailler. Déjà, j'ai pu, après mon retour de l'Extrême-Orient, recueillir au-delà de mille dollars pour les Missions de la Chine, et les Petites Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, qui ont reçu ces offrandes pour l'achat des enfants Chinois abandonnés, m'ont dit que l'établissement de l'œuvre si belle de la Sainte-Enfance, à laquelle elles travaillent maintenant, leur devient une chose facile, quand elles arrivent dans des paroisses où, grâce à des curés zélés, j'ai été invité à donner des conférences sur leur œuvre. Déjà, aussi, des jeunes filles, qui m'avaient entendu, se sont senties appelées de Dieu et sont entrées dans ces communautés, dont le but principal est de se consacrer aux Missions étrangères. Ce bien commencé se continuera et, j'en ai la ferme confiance, la publication de mes récits de voyages le développera de plus en plus. Mais, ce n'est pas assez.

Nous nous réjouissons aujourd'hui, en voyant le noble zèle d'apostolat qui porte nos jeunes religieux et religieuses vers les missions lointaines des Indes, de la Chine, du Japon, de l'Extrême-Nord, et jusqu'au sein du Continent noir, de la mystérieuse Afrique ; nous ressentons un légitime orgueil de voir ainsi notre peuple continuer à travers le monde les *Gesta Dei per Francos*, mais, il y a près de nous des peuples nombreux, où la religion et la foi, prospères autrefois, semblent à la veille de disparaître si des âmes généreuses ne viennent à leurs secours, des peuples où une évangélisation nouvelle devient, pour ainsi dire, nécessaire et ne pourra s'accomplir que par des missionnaires étrangers. J'ai parcouru le Vieux Mexique, l'Amérique Centrale, l'Amérique du Sud et nombre d'îles conquises à la civilisation et christianisées par les Espagnols et leurs Religieux, et j'ai pu constater le grand besoin d'ouvriers pour l'évangélisation de ces contrées qui donnèrent à l'Eglise les premiers saints du Nouveau-Monde.

Il nous faudrait de l'aide ; j'ai besoin de prêtres, tel est le cri général. "Envoyez-nous donc des prêtres," me disait un jour l'évêque de la Havane ; l'évêque de Monte-Video parlait dans le même sens. "Hélas ! je n'ai pas de clergé", répétait tristement le sympathique évêque d'Autofagasta, qui visitait Québec dans l'été de 1920. Et le Supérieur du Séminaire de La Paz, en Bolivie, ajoutait : "Ici, mon Père, il faut un clergé étranger, et la France seule n'y peut suffire. Il n'en est pas des peuples de l'Amérique latine, comme de ceux de l'Amérique du Nord: chez vous, un clergé national fait toujours plus de bien à ses compatriotes qu'un clergé étranger. Il n'en est pas de même ici. Le clergé indigène, trop peu nombreux d'ailleurs, n'est pas respecté ni écouté comme nous, étrangers, le peuple et les prêtres eux-mêmes réalisent qu'ils n'ont pas la formation ni la science de ceux des autres pays, et voilà pourquoi il nous faudrait de l'aide venue d'ailleurs. Faites donc connaître cet état de choses au Canada, où la religion est si prospère".

Maintenant, ô mes pages, allez ! Que la critique vous soit légère ! Vous connaissez bien le double but que poursuit votre auteur, allez donc avec confiance ! soyez fidèles à votre mission ! Dites bien à vos lecteurs que celui qui vous envoie n'a pas la moindre ambition de faire admirer un talent littéraire qu'il ne posséda d'ailleurs jamais; dites-leur aussi que, malgré son désir d'être bien véridique et bien exact, il n'a pas la prétention d'être toujours parfaitement bien renseigné, ayant recueilli des notes et impressions un peu partout, dans les guides de voyages, dans des livres mis à la disposition des touristes sur les bateaux et les chemins de fer, ayant reçu parfois des informations de gens qui connaissaient fort peu l'histoire et la géographie de leur propre pays ; dites, enfin, à vos lecteurs d'être indulgents et de ne pas tenir compte des oublis et des fautes qui pourraient se glisser dans ces récits, vous fûtes écrites en effet, au soir de chaque jour, après les fatigues du voyage et les souffrances parfois assez grandes des différents climats! Allez, tout de même, instruire, amuser et récréer ! allez, surtout, développer chez un grand nombre de vos lecteurs le noble et saint désir de devenir missionnaires dans les pays qui en ont tant besoin ! Voilà votre but ! Si vous réussissez à l'atteindre, je serai amplement récompensé !

A. Poulin, Ptre.

PREMIERE PARTIE

VOYAGE AU MEXIQUE

CHAPITRE I

D'Iron Mountain, Mich. à Salt Lake City, Utah ; Chicago, Omaha, Neb. monotonie de la plaine ; Denver ; beauté et progrès étonnant de cette ville, un évêque et un chancelier aimables ; le Royal Gorge ; grandiose et sauvage panoramas ; les Montagnes ; Cotopaxi et son hôtel ; un discours patriotique ; un souper préparé et perdu ; Leadville ; le Mont Holy Cross ; une ville au-dessus des abîmes ; Glenwood Spring, ses bains ; Aspen ; une procession.

Mardi, 8 janvier 1901.—A neuf heures et demie P.M. je prends le train du Chicago North Western. Je souffre d'une attaque inquiétante de rhumatisme goutteux et j'ai obtenu une vacance pour quelques mois. Je vais aux bains du Colorado ; je visiterai ensuite l'ouest et le Vieux-Mexique. Ainsi va se réaliser un rêve de mon enfance. Jeune encore, j'étudiais la géographie avec intérêt, j'aimais à me renseigner sur les pays lointains, et déjà je désirais voir ces régions qui me semblaient privilégiées, où les froids de l'hiver sont inconnus, où la végétation perpétuelle est si riche et si variée, les fruits si abondants, si délicieux, etc. Je quitte donc, tout joyeux, ma petite paroisse d'Iron Mountain et je jouis déjà des heureuses surprises et des émotions nouvelles qui m'attendent. J'oublie presque le chagrin de quitter des personnes aimées qui sont venues jusqu'à la gare me dire adieu, me souhaiter un bon voyage et un heureux retour. Pendant qu'au dehors il fait un froid de dix degrés en bas de zéro, je m'installe confortablement dans mon lit et me dispose à y rêver.

Mercredi, 9 janvier.—Peu de temps après mon lever, arrive le Père Dagnault, curé de Tomahak, Wis., qui doit m'accompagner. Le Pullman dans lequel il a voyagé a été attaché à notre train pendant la nuit, et après avoir pris des renseignements auprès des conducteurs, il apprend que le train qui l'amène à Chicago est celui qui vient du Michigan Nord et que je dois, par conséquent, m'y

trouver. Nous devions nous rencontrer à la gare de Chicago, mais nous voilà déjà ensemble. Nous descendons à l'hôtel Wyoming, y déposer nos valises et prendre notre déjeuner. Nous nous procurons ensuite nos billets et faisons quelques emplètes. Le temps est désagréable ; de sales et humides brouillards tombent toute la journée, et rendent les rues impraticables. Nous restons à nos chambres jusqu'au moment du départ à 9 heures P.M.

Jeudi, 10 janvier.—Nous nous réveillons à Council Bluff, dans l'Iowa, ville de 30,000 âmes. Nous traversons le Missouri sur un magnifique pont de fer et nous sommes à Omaha, Neb. ville de 140,000 âmes, bien bâtie sur un terrain accidenté. Nous voyageons toute la journée à travers des champs de blé d'Inde, de temps en temps, j'égaye mon compagnon en lui montrant ces prairies monotones et lui disant : "Plus ça va, plus c'est pareil"! Les environs des stations sont de belles petites villes bien bâties. Nous passons Lincoln, capitale de l'Etat. Le colonel Bryan monte sur le train, nous causons une couple d'heures avec lui. Il nous donne plusieurs renseignements utiles.

Vendredi, 11 janvier.—A 7 heures nous arrivons à Denver, grande et belle ville, agréablement située à 5,195 pieds au-dessus du niveau de la mer, à la Jonction du Cherry Creek et Platte River, capitale du Colorado et chef-lieu du Comté Arapahoe. Les premiers chars vinrent à Denver en 1868 ; aujourd'hui, dix-neuf chemins de fer y aboutissent en une magnifique et vaste gare en pierres (l'Union Depot). Nous descendons à l'Hôtel Albany, un des plus beaux de Denver. Il y a un bon système de tramways électriques. On admire nombre de beaux édifices publics, entr'autres l'Equitable Building, le Tabor Grand Opera House, qui a coûté $850,000 ; le Théâtre New Broadway, une merveille de confort et de beauté ; le Capitole—, dont le coût est de $3,000.000; le Brown Palace, construit au coût d'un million et quart, est probablement le plus bel hôtel du Continent, etc. Nous rendons ensuite visite à Mgr Matz, qui veut bien nous inviter à sa table. Mgr. a visité le Mexique et nous renseigne aimablement sur ce pays. Nous allons voir le chancelier de Sa Grandeur, le Père Philipps, homme aimable et gentil, qui nous fait avoir nos billets à moitié prix pour Los Angeles.

Samedi, 12 janvier.—A huit heures, A.M., nous sommes à la gare Union, Nous prenons le train de Denver et Rio Grande, nous allons suivre la Scenic Line; déjà la pensée des merveilles et des surprises qui nous attendent à travers les montagnes, nous fait soupirer après le moment du départ. Enfin, le conducteur donne le signal, le train s'ébranle et une vive émotion nous réjouit en pensant que le voy-

age vers la Côte du Pacifique est maintenant commencé. Nos yeux et notre imagination fournissent à peine à contempler et admirer les merveilleux ouvrages de la nature. En sortant de la gare, au nord et à l'ouest, nous voyons les collines qui sont comme les bases des Montagnes Rocheuses ; ce sont des rochers abrupts et ça et là apparaissent des pics ou montagnes ; Long's Peak, James, Peak, Gray's Peak, Pikes Peak, dont la hauteur est 14,147 peids et dont le sommet est toujours couvert de neige. C'est à cette montagne que l'on trouva le premier or du Colorado, qui devait rendre ce pays si fameux. La première station est Burnham, faubourg de Denver, à deux milles du Depot Union. Ici, sont les usines du Denver et Rio Grande R.R.; elles couvrent un espace de cinq acres de terre et ont coûté $300,000. Nous passons Overland Park et Petersburg. A deux milles du chemin de fer est le Fort Logan, poste militaire des Etats-Unis. Les troupes ont là de beaux terrains pour les exercices et de beaux édifices en briques. Chaque mille que nous traversons présente une attraction spéciale. Mille objets intéressants se succèdent sous nos yeux étonnés, des panoramas nombreux d'un genre tout nouveau pour nous, des paysages d'une sauvage beauté et d'une étonnante grandeur frappent notre esprit et s'y impriment. Colorado est une terre de merveilles, une terre de surprises et d'étranges contrastes.

On fait des voyages, longs, dispendieux et quelque-fois pleins de dangers dans le Vieux-Monde ; les uns sont attirés par les beautés pittoresques de la Suisse, les autres par le panorama grandiose des Alpes ; l'un veut voir Paris et la France, l'autre Rome et l'Italie. Tout Américain devrait d'abord aimer à voir et connaître son propre pays, avant d'aller vers le Vieux-Monde. Les merveilleuses beautés des paysages du Colorado ne peuvent être surpassées nulle part. Que sont les Alpes, qu'est-ce que la solitaire beauté du Mont-Blanc à côté des centaines de pics et promontoires qu'il y a dans les Montagnes Rocheuses de l'Amérique du Nord ? Nous faisons arrêt aux stations peu importantes de Littleton, Wolhurst, Acequia, Sedalia, Castle Rock, qui tire son nom d'un énorme rocher, dont le sommet ressemble à une tour ronde, Douglas, Glade, Larkspur, Freeland, Palmer Lake, Monument, Housted, et à 10½ heures nous sommes à Colorado Springs, ville de 16,000 âmes, bâtie à 5,995 pieds d'altitude. Les rues ont cent pieds de large et les avenues cent soixante et sont bordées d'arbres. Ici, il y a un embranchement de chemin de fer pour aller à Colorado City, Manitou et Pikes Peak.

Nous partons après un arrêt d'une heure; les stations de Kelker, Fountain, Buttes, Wigwam, Eden se succèdent et nous sommes à Pueblo où nous prenons le dîner. C'est une ville commerciale et manufacturière de 35,000 âmes située au milieu de terres arables très-riches, mais peu cultivées à cause de l'aridité du sol. Il ne pleut pas assez pour la culture des légumes et des grains. On commence, cependant, à pratiquer avec succès l'irrigation artificielle. Nous avons, depuis Denver, voyagé du Nord au Sud, nous tournons maintenant vers l'ouest. Après deux petites stations, nous sommes à Florence, ville de 2,000 âmes. D'ici, un embranchement va aux mines de Victor et Cripple Creek. Florence est au centre de grandes exploitations d'huile de pétrole. De nos fenêtres, nous voyons plusieurs puits d'huile et de grandes machines pour l'en extraire. Soixante puits sont actuellement en opération. A Pueblo, une trentaine de soldats de l'Oncle Sam ont pris le train en route pour San Francisco et les Philippines. Plusieurs d'entr'eux viennent du Michigan et du Wisconsin. Nous causons agréablement avec eux ; ils semblent tous être des jeunes gens distingués et de bonne éducation. Nous passons bientôt Canon City, ville de 3,500 âmes ; tout près, nous voyons la prison de l'Etat. A trois heures P.M., nous sommes à une petite station, au sein des sauvages Montagnes Rocheuses, et au commencement du fameux défilé Royal Gorge. Un déraillement, qui a eu lieu à quelques milles d'ici, a obstrué la voie, ce qui nous cause un retard de trois heures. Il n'y a que quelques pauvres habitations. Plusieurs montagnards sont ici en état d'ivresse ; l'un d'entre eux, voyant les soldats, se met en devoir de leur faire un discours en forme, leur conseillant d'être des citoyens patriotes, honnêtes et utiles à leur pays. Le discours est fort applaudi et égayant...

Comme nous n'avons pas de wagon-restaurant attaché à notre train, nous cherchons à nous procurer de quoi nous mettre sous la dent. A un petit magasin nous nous procurons du jambon mais nous n'avons pas de pain. Tout à coup, j'aperçois une très-modeste maison : Cotopaxi Hotel. Vite, nous nous y rendons. La première pièce est occupée par deux lits d'une malpropreté sordide. Nous avançons au deuxième appartement. Une femme, propre comme sa maison, y prend soin d'un marmot qui crie à tue-tête ; plusieurs bambins et bambines jouent autour du poêle. Nous demandons à souper, mais la dame nous répond que le souper sera à 6 heures. Nous voulons lui acheter du pain, mais, non, le train étant arrêté ici, il y aura beaucoup de personnes qui viendront souper à l'hôtel et il faut garder le pain. Jugez de notre amusement. A six heures,

la voie est libre, le train reprend sa course vers l'ouest et la dame du Cotopaxi Hotel attend encore les convives pour son souper.

Le Royal Gorge, appelé la "Scenic Line of the World" est une sauvage et terrifiante merveille; entre des murs de rochers perpendiculaires, qui ont de deux à trois mille pieds de hauteur, sur un parcours de sept milles, coule la rivière Arkansas, et à côté de cette rivière, qui a peine à trouver son chemin toute seule, l'industrie moderne a trouvé moyen de construire une voie ferrée. La vue de cette scène produit sur l'imagination un effet de stupeur, d'admiration et d'effroi. A côté de nous et quelquefois, sous nos pieds, la rivière roule ses eaux écumantes ; au-dessus de nos têtes, le firmament forme une arche d'azur, et de chaque côté, sont comme suspendus les sombres rochers dénués de toute végétation et que le soleil n'éclaire jamais. Aucune fleur n'y croît, pas un brin d'herbe, et c'est à peine si, de temps à autre, un oiseau ose s'y aventurer. La rivière sombre et rapide rugit dans l'âpre tranquillité de cette affreuse solitude. Bientôt la pente devient plus étroite. les rocher nus atteignent leur plus haute élévation, la rivière est de plus en plus resserrée dans son étroit passage, et nous sommes à l'endroit le plus grandiose de la Gorge Royale. Un grand pont de fer est suspendu aux murs dénudés et c'est alors que l'homme émerveillé se tait devant cette scène sublime où se manifeste la puissance du Créateur. Les rochers escarpés et menaçants surplombent la voie et ces lieux nous rappellent les régions infernales chantées par les poètes. Au sortir de la Gorge, on traverse la petite vallée de l'Arkansas supérieur, en longeant un promontoire d'une forme toute particulière et de couleur rougeâtre. On l'appelle le Pic du Sang du Christ, (Sangre de Christo.)

Nous faisons ensuite arrêt à plusieurs petites stations et nous sommes à Salida, ville de 3,000 âmes, bâtie à 7,049 pieds d'altitude. Plusieurs embranchements de chemin de fer partent d'ici, entre autres, le chemin allant vers le Sud aux villes d'Alamosa, Durango, Silverton et Santa Fe. En continuant notre course vers l'ouest, nous passons Buena Vista, ville bâtie en 1879 et qui a déjà une population de 1,800 habitants et nous arrivons à Leadville, que les Américains appellent Cloud City, qui est à 10,200 pieds d'élévation et a une population de 20,000 âmes. La ville est située dans une jolie petite vallée, entourée de montagnes aux neiges éternelles. Le panorama est grandiose. C'est cette ville qui faisait dire à l'écrivain Joachim Miller: "Colorado, ô étrange Colorado ! Là-bas, il repose sa tête d'or ; il a pour oreiller les Montagnes Rocheuses ; ses pieds ont pour escabeau l'herbe brunie ; la plaine sans borne est son lieu de jeux

et d'amusements, il est situé sur une colline à la face de l'univers et son atmosphère est pure afin que tous puissent le voir et le contempler."

Leadville fut reconnue en 1859 comme un des endroits les plus riches en mines d'or. De 1859 à 1864, on a extrait de ses mines pour $5,000,000 de poussière d'or. La place fut ensuite abandonnée jusqu'en 1878, époque où l'on découvrit d'inépuisables gisements d'argent et de plomb qui rendirent à la ville son ancienne prospérité. C'est la troisième ville du Colorado en population et le chef-lieu du comté Lake. D'ici part un embranchement appelé Blue River Line, A 13 milles de la ville est la Fremont Pass, l'endroit où se trouve le chemin le plus élevé du globe. Les convois passent à une altitude de 11,540 pieds. En quittant Leadville, nous arrivons bientôt à Tennessee Pass. Suivant un sentier tortueux, taillé ici encore entre les hauts rochers, nous montons graduellement jusqu'à une hauteur de 10,433 pieds et le train entre dans un tunnel d'un demi mille de long. Quand nous en sortons du côté ouest, nous avons passé le point le plus élevé de la ligne Denver et Rio Grande et nous sommes désormais sur le versant du Pacifique. Il y a ici quelques petits parcs où les rares habitants de la région récoltent un peu de foin, rien autre chose ne saurait croître à cette altitude. Une nouvelle merveille s'offre encore à l'œil ravi du voyageur. Nous sommes en vue du Mount Holy Cross, dont la hauteur est de 14,176 pieds. Cette fameuse montagne porte une énorme croix de neige qui ne fond jamais: le montant de la Croix a une longueur de 1,500 pieds et les bras 750 pieds. Nulle part au monde peut-être, on ne peut jouir d'une vue plus grandiose et plus capable d'exalter l'imagination. C'est alors qu'en voyant au sommet de cette montagne le signe sacré de notre Rédemption, ou se rappelle tout ce qui a été fait pour la religion sur ce continent. Les Pères Jésuites ont proclamé la bonne nouvelle de l'Evangile dans les forêts du Nord ; la bannière victorieuse de l'Espagne, sur les rives dorées du Pacifique, a été soutenue par le zèle ardent des frères de S. François, les rochers glacés de l'Alaska ont résonné aux chants pieux des moines de S. Pierre et S. Paul ; le promontoire de Stadacona et les forêts vierges du Canada furent arrosés du sang des Martyrs Récollets, et de nos jours les Oblats de Marie Immaculée vont jusqu'aux régions polaires porter les lumières de la foi. De tous côtés la croix a brillé et le sol vierge a été donné au Christ par ces glorieux, mais humbles conquérants. Mais ici, bien avant nous, depuis des siècles, cette montagne porte le signe de la Croix et dans l'atmosphère pure qui règne en ces hauteurs, cette croix est visible à une grande distance.

Nous passons une ou deux stations et arrivons à Eagle River Canon. Une nouvelle surprise attend ici encore le voyageur. Le train, de nouveau, s'enfonce dans une gorge étroite, les murs de roches atteignent deux mille pieds ; l'admiration et la terreur s'emparent de l'imagination, quand on contemple cet ouvrage sublime de la nature. Mais, soudain, voilà que ces émotions font place à d'autres plus grandes encore. Au sommet de ces rochers, qu'à courte distance on croirait perpendiculaires, on entrevoit des habitations, des puits de mines (Shaft houses) et des usines. Là, des mineurs aventuriers ont audacieusement grimpé, le pic à la main, à la recherche du précieux métal ; ils y ont bâti leurs demeures qui ressemblent à des nids d'aigles suspendus au-dessus des abîmes : c'est la "town of Gillman". L'or, retiré au moyen de la poudre et de la dynamite du sein des sauvages rochers, est descendu à la voie ferrée par le plus ingénieux système de tramways. La hauteur est de deux mille pieds. Nulle part au monde, on ne peut voir un système de minage plus ingénieux et plus intéressant.

Nous passons encore quatre ou cinq stations, puis trois tunnels assez rapprochés les uns des autres et nous entrons à Glenwood Springs, la plus fameuse place d'été du Colorado. Le paysage qui se déroule sous nos yeux avant d'arriver est excessivement varié et présente une sauvage succession de couleurs brillantes et de formes étranges ; nous voyons, par exemple, une roche appelée "Lioness" qui est une imitation parfaite de la tête d'un lion.

Dimanche, 13 janvier.—Nous sommes descendus, hier soir, à l'Hôtel Glenwood. A huit heures a. m., nous allons dire nos messes à l'église catholique, qui est très petite. Un bon vieux prêtre irlandais, Père Obaigley, en est le curé. Nous visitons la ville et entrons à nos chambres rédiger nos notes de voyage et écrire des lettres. Glenwood est à 367 milles de Denver, à une élévation de 5,738 pieds, au confluent des rivières Grande et Roaring Fork, et a une population de 3,000 âmes. C'est le chef-lieu du comté Garfield. Ici, sont les fameuses sources minérales qui attirent et guérissent chaque année un grand nombre de malades. Les principales sources sont au nord de la grande rivière ; il y en a une vingtaine. La plus grande de ces sources fournit quatre mille gallons d'eau par minute ; l'eau en est bouillante. Un magnifique hôtel vient d'être construit au coût de $350,000; il est situé aux pieds d'une haute montagne, au milieu de beaux parterres et de terrasses. Il est bâti en pierres rouges et en briques romaines et contient deux cents chambres à coucher et quarante chambres de bains. En face de l'hôtel est le fameux étang (Pool) d'eau minérale

dans lequel les malades peuvent se baigner en hiver comme en été ; il a six cents pieds de longueur, cent dix pieds de largeur et une profondeur variant de trois à six pieds. Les murs sont de pierres rouges et le fond en est de briques pressées. Il contient 1,500,000 gallons d'eau, sans cesse renouvelés par les deux principales sources et maintenus à une chaleur de 95 degrés.

D'un côté de l'étang sont les chambres pour changer de vêtements, au nombre de cent treize, et chacune d'elles a une ouverture qui permet de descendre dans l'eau. Le soir, l'étang est éclairé de centaines de lumières électriques du plus bel effet. A une distance assez rapprochée est la nouvelle bâtisse de bains qui a coûté $220,000. et qui offre tout le confort désirable : Chaque chambre de bains a deux compartiments ; une sonnette électrique permet d'appeler un serviteur pour se faire servir une tasse de café ou un lunch après le bain.

Du côté sud de la rivière sont les anciennes cavernes (Old vapor Caves), moins dispendieuses, mais plus naturelles et encore assez fréquentées. Ces cavernes sont des ouvertures creusées par la nature aux pieds de la montagne, et dans ces ouvertures l'eau chaude des sources surgit en bouillonnant dans un nuage de vapeur. La compagnie a construit une maison, munie de chambres où l'on quitte ses habits ; on entre ensuite dans la caverne par un étroit passage fermé de doubles portes ; la température y est de 115 degrés. La caverne est éclairée à la lumière électrique ; on y séjourne quatre ou cinq minutes, on sort reprendre haleine et l'on retourne une seconde et même une troisième fois si l'on en a la force. Quand on a fini, on prend une douche, chaude, tempérée ou froide.

Lundi, 14 janvier.— Après le bain que nous prenons avant et après le dîner, nous faisons des marches le long de la rivière, où nous examinons avec curiosité les différentes sources. Nous allons aussi visiter quelques familles catholiques, mon compagnon, ayant été curé ici quelque temps, retrouve quelques anciens paroissiens, heureux de le revoir.

Mardi, 15 janvier.—Nous allons faire une excursion à Aspen, dont le curé est un ami de mon compagnon. Un embranchement part d'ici et a là son terminus. A 8 heures a. m., nous sommes en route. A la première station, Carbondale, à douze milles de Glenwood, sont les fournaux et fournaises à charbon appartenant à la Colorado Fuel & Iron Co. Un embranchement de chemin de fer va d'ici à Crystal Lake, à trente-cinq milles. Nous faisons plusieurs petites stations ; à l'une d'elles, nous avons une vue par-

faite du Mont Sopris, dont la hauteur est 12,823 et dont le sommet est toujours couvert de neige. Nous arrivons vers les dix heures à Aspen, ville de 11,000 âmes, bâtie à une altitude de 7,874 pieds et entourée de montagnes sur le penchant desquelles sont des mines. Il y a plusieurs églises assez jolies. Le curé, un français, Père Pitaval, nous reçoit fort aimablement.

En revenant à Gleenwood, c'est le soir, un incident comique amuse bien les passagers. Comme nous voyons les feux des hauts fournaux de Carbondale, un individu prend cela pour une procession aux flambeaux qui a lieu à Glenwood et il s'impatiente parce que le train ne va pas assez vite et que la procession sera finie quand nous arriverons à la cité !

Mercredi, 16 janvier.—A sept heures p. m., nous disons adieu à Glenwood et à ses bains qui nous ont réconfortés et rajeunis et nous voilà sur la route de Salt Lake city.

CHAPITRE II

Des Religieux hospitaliers ; Salt Lake, city ; beauté incomparable de cette ville ; religion mormone ; le Temple ; le Tabernacle ; Brigham Young ; son école ; son tombeau, etc. Ogden ; Promo tory ; le Désert ; les montagnes ; les lacs du Nevada ; panorama merveilleux ; étonnante différence des hautes et basses latitudes ; vallée de Sacramento ; San Francisco, vue le soir ; malheurs et épreuves de cette ville ; Vallée de S. Clara ; Retour à S. Francisco et départ.

Jeudi, 17 janvier.—Nous arrivons à la ville du Grand Lac Salé à 10 heures a. m., et nous descendons chez les P.P. Maristes qui tiennent le collège de tous les Saints. Ces bons Religieux nous reçoivent avec une bonté qui nous rend tout confus. La ville, toute pavoisée, est remplie d'étrangers, venus de toutes les parties de l'Utah et de l'Idaho, pour une convention agricole. Bâtie aux pieds des Monts Wasachts, à dix-huit milles du Lac Salé, à une altitude de 4,228 pieds, à 716 milles de Denver, cette ville est des plus belles et des plus intéressantes qu'on puisse voir. Les rues ont 132 pieds de larges et sont de chaque côté bordées d'arbres magnifiques, il en est de même des avenues qui ont 180 pieds et sont de véritables boulevards. De chaque côté des rues, près des trottoirs, sont des ruisseaux ou canaux artificiels, dans lesquels coule une eau claire et limpide, venant des montagnes. Un grand nombre de résidences sont de véritables palais.

Nous avons, avec les Pères et leurs élèves, assisté à une séance dramatique à la belle et riche salle de l'Opéra. On y jouait le "Capitaine Swift". Parmi les magasins on admire celui de la "Zion's Cooperative Mercantile Institution", qui a trois cent quatre-vingts pieds de long sur cinquante-six de large; il est à trois étages et construit de briques rouges avec un rez-de-chaussée en pierres. La cathédrale catholique, actuellement en construction, sera un magnifique monument en pierres de taille grises et coûtera environ $250,000. Mais, ce qui rend la ville du Grand Lac Salé intéressante avant tout, c'est qu'elle est le centre de la religion mormone. Salt Lake, en effet, possède, outre les associations religieuses que l'on trouve ailleurs, une religion qui diffère de toutes les autres. Ici, en juillet 1847, Brigham Young apparut sur le Cap "Enseigne", la Montagne de la Prophétie, et annonça à ses partisans qu'en bas, dans cette vallée, devait être fondée la Nouvelle Zion, la future demeure des Nouveaux Saints. Jusqu'en 1871, les Mormons furent à peu près les seuls habitants de cette partie du pays. Ils faisaient la guerre à ceux qu'ils appelaient les Gentils et ne voulaient pas leur donner accès

dans leur ville. C'est pour protéger les étrangers contre les Mormons que le Gouvernement a établi, aux pieds de la chaîne des Montagnes, le Fort Douglass, où est constamment maintenue une garnison. Les Mormons protégeaient non-seulement leur ville, mais aussi leurs demeures contre l'invasion des étrangers. Ils construisaient des murs d'adobés, (briques séchées au soleil) autour de leurs maisons et de leurs jardins ; on voit encore un grand nombre de ces murs.

Le carré du Temple, qui est la grande attraction de Salt Lake et qui renferme les trois principaux édifices de la religion mormone, est entouré d'un de ces murs d'adobés qui a quatorze pieds de haut, sur fondation en pierres. On entre dans cet enclos par quatre grandes portes situées sur chacun des côtés. Le Temple, qui renferme tant de mystères pour ceux qui n'appartiennent pas à la religion mormone et dont le saint des saints n'a jamais été profané par aucun incroyant, est une magnifique construction en granite blanc ; il est situé sur une petite éminence et domine toute la ville et les environs ; par un temps clair, il est visible à cinquante milles dans la vallée. Il fut commencé en 1853 et terminé en 1893. Il a coûté autant que la Cathédrale S. Patrice de New-York et partage avec ce beau temple le privilège d'être l'une des deux plus dispendieuses constructions religieuses qu'il y ait aux Etats-Unis. Ce Temple, réellement imposant, a deux cents pieds de long, cent pieds de large et cent pieds de haut, avec quatre tours massives à chaque coin, qui ont chacune deux cent vingt pieds de haut. Les murs de l'édifice, ont, dit-on, dix pieds d'épaisseur. Au centre de front et d'arrière s'élèvent, outre les tours mentionnées plus haut, deux autres tours plus grandes et plus hautes, et sur celle du portail, est placé un personnage en bronze doré, tenant dans une main une trompette ; on l'appelle l'Ange du Mormonisme, celui qui fit les révélations à Brigham Young et à Jos. Smith. A côté du Temple est le Tabernacle, immense dans ses proportions. Il peut contenir treize mille personnes assises. La couverture à l'extérieur a la forme d'un bateau renversé ; l'intérieur est sans colonne et offre la plus grande merveille d'acoustique qu'on puisse voir. En laissant tomber une épingle sur une table, à la hauteur d'un ou deux pieds, on entend facilement le bruit de sa chute à une distance de deux cents pieds. L'orgue, qui tous les jours résonne et charme les oreilles des visiteurs nombreux, est le plus vaste et le plus parfait qui existe en Amérique. On nous donne, à notre visite au Tabernacle qui, lui, est ouvert à tout le monde, une carte sur laquelle sont imprimés les principaux articles de la foi mormone. Plus loin que cet édifice.

dans lequel se font les assemblées du dimanche, le Temple n'étant ouvert que trois ou quatre fois par an, est une autre construction appelée la Salle des Assemblées. C'est là que se réunissent les soixante-dix chefs de l'église mormone pour y tenir leurs délibérations. A côté du Temple est une statue de Brigham Young, qui en a donné les plans et a posé la pierre angulaire de la fondation. En dehors du carré du Temple, et tout près de celui-ci, on visite la ruche (Bee Hive), autrefois la demeure de Brigham Young, et de ses femmes ; le palais d'Amélie, une de ses favorites ; la résidence du président ou évêque des Mormons ; la vieille maison d'école où les enfants de Brigham furent seuls admis ; (il en eut, dit-on, de ses différentes femmes, quatre-vingt-douze !) enfin, on voit l'Eagle Gate, autrefois à l'entrée des larges parterres privés de Brigham et récemment restauré et reconstruit par la corporation de la cité.

On voit encore, dans un petit cimetière sans prétention, l'endroit où Brigham, à côté de plusieurs de ses femmes, dort son dernier sommeil. Sur la tombe de chacune est une pierre tombale avec le nom de la défunte ; mais il n'y a aucun monument sur le tombeau de Brigham. Celui-ci ayant promis de revenir sur la terre, revoir ses adhérents, ceux-ci ont laissé sa tombe sans monument pour ne pas mettre d'obstacle à son retour et l'empêcher d accomplir sa promesse !

Les nouveaux édifices de Salt Lake dits : City & County Buildings, construits en pierre, marbre et onyx de l'Utah, coûtent un million de dollars et sont une autre grande attraction de cette belle ville.

Le grand Lac Salé, ou mer morte de l'Amérique, à dix-huit ou vingt milles de distance, a 2,500 milles carrés; la profondeur des eaux est environ vingt pieds et elles sont si denses qu'il est impossible de s'y noyer. Ce lac n'a aucune décharge connue ; plusieurs rivières, entre autres le Jourdain, y portent leurs eaux ; cependant, l'eau reste toujours salée et le volume n'en augmente pas ni ne diminue.

Les maisons mormones méritent une description spéciale. Elles sont généralement à un seul étage, avec une véranda. En avant se trouve un petit parterre ou jardin. Sur la façade de ces maisons, on voit plusieurs portes et un nombre égal de fenêtres. Sur la véranda se trouve pour chaque porte et fenêtre une séparation qui se rend jusqu'au mur de la rue. Ce sont les différents logis destinés aux femmes ; le mari avait son logis à l'un des bouts de la maison et communiquait avec ses femmes par le dehors. Aujourd'hui le gouvernement défend le Mormonisme et la secte ne peut plus pratiquer qu'en cachette !

Vendredi, 18 janvier. Nous quittons Salt Lake pour San Francisco ; nous traversons une grande et belle vallée ayant à droite les monts Wasachts, couverts de neige et, à gauche, à une distance plus ou moins grande, le grand Lac Salé. Un peu après midi, nous sommes à Ogden, deuxième ville de l'Utah, avec une population de 32,000 âmes. Ici est le terminus de la ligne Denver et Rio Grande. Nous changeons de train et prenons le Southern Pacific. Ogden est agréablement situé aux pieds et à l'ouest des Monts Wasachts. C'est une ville bien bâtie, aux rues larges et régulières.

Aussitôt après avoir quitté Ogden nous passons bien vite à Brigham, pays agricole, et nous traversons un pont de douze cents pieds de long, bâti sur la Bear River et nous sommes à Corinne, un autre endroit bien cultivé. Puis nous arrivons à un village qu'un événement important a rendu célèbre. C'est Promontory ; ici, le 10 mai 1869, la Compagnie Union Pacific Railway, construisant à l'ouest sa voie ferrée, et la Compagnie Central Pacific R. R., à l'Est, se rencontrèrent. La jonction fut faite et la nouvelle se répandit aussitôt dans tout l'univers que le premier chemin de fer transcontinental était un fait accompli. A Rozel, la station suivante, nous voyons pour la dernière fois le Grand Lac Salé,qui a été, pour ainsi dire, notre compagnon de route depuis Salt Lake et nous entrons bientôt dans le grand désert américain, dont une partie est dans l'Utah et l'autre dans le Nevada.

Samedi, 19 janvier. Quand nous nous réveillons, nous sommes à la Station Desert ; c'est la dernière avant de toucher le côté ouest du désert du Nevada. Ici nous commençons à monter doucement jusqu'à ce que nous atteignions les Montagnes Sierra Nevada. Nous passons Wadsworth, village peu important et nous arrivons à Reno, une belle petite ville de 4,500 âmes, bien bâtie, chef-lieu du Comté Washoe et point de départ de plusieurs petites lignes de chemins de fer. En quittant Reno, notre ascension se continue et nous nous préparons à jouir des grandes et étonnantes scènes qu'il nous sera donné d'admirer jusqu'à ce que le passage du Sierra Nevada soit fini. On continue à monter sur la distance de cinquante milles jusqu'à ce qu'on atteigne la Station Summit ; la pente devient de plus en plus raide. A côté de la voie est la rivière Truckee, dont le cours est tortueux et les eaux écumantes. Les petites gares de Verdi, Essex, Mystic, Floriston, Boca, Prosser Creek, Proctor et Truckee passent successivement. Nous voyons quantité de gens occupés à emmagasiner la glace, d'autres au charroyage des billots. Nous sommes maintenant rendus à ce qu'on appelle la région des lacs ; c'est d'abord le lac Tahoe, qui a vingt deux milles de long sur dix de large ; ses eaux

atteignent une profondeur de 1,700 pieds ; Donner Lake, ainsi nommé en souvenir d'un parti de trente-quatre hommes, dont le chef s'appelait Donner et qui périrent de faim ici en 1846; Weber Lake, à vingt-six milles de Truckee, à une altitude de 6,925 pieds au dessus de la mer ; ses eaux sont si claires qu'à une profondeur de quatre-vingts pieds, on distingue parfaitement, dit-on le fond du lac et l'on y voit les poissons ; le lac Indépendance etc.

Le passage de la Montagne Sierra Nevada commence à Truckee et afin de protéger les voyageurs contre le froid et empêcher le retardement des trains par la neige, la compagnie a construit à grands frais, sur une distance de quarante milles, de vastes hangars à la neige. Ces constructions obstruent la vue, mais, vis-à-vis des beaux lacs de crystal que nous passons, des fenêtres permettent aux voyageurs de jouir de la vue incomparable de ces lacs, qui ressemblent à d'immenses miroirs dans lesquels se mirent les grands arbres qui les entourent. Enfin, nous passons un tunnel et nous sommes à Summit, le point le plus élevé du chemin de fer Southern Pacific. Nous sommes ici à une altitude de 7,017 pieds. Autour de Summit, plusieurs promontoires ou pics s'élèvent ça et là, affectant la forme de tours et formant un panorama grandiose. Nous allons maintenant redescendre le versant ouest de la Sierra Nevada et jouir du spectacle étonnant qu'offrent les hautes et basses latitudes. Cascades, Soda Springs, Emigrant Cape, Blue Canon, Shady Run, Towles, Alta, Dutch Flatt, sont de petites stations qui passent rapidement. Nous arrivons à Cape Horn, une merveille scénique. A 1500 pieds en bas, à côté de nous et parallèle à la voie, l'American River roule ses eaux tourmentées et écumantes dans son lit de roches ; un peu plus loin, du côté opposé, nous voyons descendre en cascades blanches comme la neige la North River ; aussitôt que nous avons passé cette rivière, nous longeons un rocher perpendiculaire, qui s'élève à 2,500 pieds, les eaux tombent du sommet de ce rocher dans la rivière. De la main, on peut laisser tomber un objet dans l'eau et de l'autre côté on pourrait presque toucher ce mur de roches. Un sentiment de stupeur et d'effroi saisit le voyageur, qui détourne les yeux, crainte d'être pris de vertige.

Nous traversons ensuite le Rice Ravin sur un pont de 878 pieds de long et à une hauteur de cent treize pieds et nous descendons rapidement vers la vallée de Sacramento. La neige a disparu. Nous passons trois petites stations: Calfax, Auburn, Newcastle et arrivons à Rocklin, une belle petite ville de 11,000 habitants. A côté de la station est un parterre en fleurs et des orangers y étalent leurs fruits dorés. Nous entrons dans la vallée de Sacramento et arrivons à la

ville du même nom sur les quatres heures de relevée. C'est la capitale de la Californie. Nous apercevons le Capitol, vaste et magnifique édifice qui a coûté $3,000,000. Il fut complété et inauguré en 1869. Les rues de la ville sont larges et ornées d'arbres, et les maisons bien bâties. La compagnie du Southern Pacific a ici ses usines et donn e de l'emploi à trois mille hommes. Des bateaux à vapeur circulent régulièrement entre cette ville et San Francisco sur la rivière qui a donné son nom à la ville. Plusieurs chemins de fer passent ici. La chaleur est intense, la ville n'étant qu'à trente pieds au-dessus du niveau de la mer ; elle a cependant une population de 32,000 âmes et elle est prospère.

En quittant Sacramento, nous traversons une vallée basse et marécageuse, n'arrêtant qu'à des gares peu importantes et, à sept heures p. m., nous descendons du train à Oakland, grande et belle ville de 75,000 âmes, sur la baie de San Francisco. Nous prenons de suite le bateau pour traverser cette baie, d'où nous admirons la vue superbe qu'offre, le soir, la grande Métropole de l'Ouest, éclairée de milliers de lumières. La ville, bâtie en amphithéâtre sur des collines, présente un aspect féerique et commande l'admiration. San Francisco est une grande ville de 400,000 âmes, qui a beaucoup souffert des incendies, mais qui s'est constamment relevée de ses ruines plus fière et plus belle. Le premier grand feu de San Francisco éclata en 1849, les pertes furent de $1,000,000. ; deuxième feu en 1850, pertes $4,000,000. ; troisième feu la même année encore avec une perte de $5,000,000. ; quelques mois plus tard, quatrième feu, pertes $1,500,000. En 1851, cinquième grand feu, pertes $12,000,000., un mois plus tard, sixième grand feu, pertes $3,000,000 (1).

Dimanche, 20 janvier.—Il pleut à verse. C'est la saison des pluies. Nous disons la messe de bonne heure chez les P.P. Maristes et nous déjeûnons avec eux ; puis nous partons pour le collège Santa Clara à quarante milles d'ici. Nous passons les stations : San Bruno ; Milbrae ; Fair Oakes ; San Mâtheo ; Redwood ; Menlo Park ; Palo Alto ; Alviso et nous sommes à Santa Clara, appelée le jardin de la Californie. Dans tout ce que nous avons vu de cette belle vallée, nous avons pu admirer des fleurs, des arbres et des vergers à perte de vue. On voit des résidences princières, où l'architecture semble avoir voulu rivaliser avec les beautés naturelles de ce coin de terre. A Palo Alto, au milieu des grands arbres, nous entrevoyons les constructions de l'Université Méthodiste

(1) Depuis que l'auteur est passé là, la ville a de nouveau éprouvé une terrible catastrophe causé par le tremblement de terre et l'incendie.

Leland Stanford, une des plus riches et des plus vastes maisons d'éducation qu'il y ait au monde. Outre une dotation de $20,000,000, l'Université possède 4,291 acres de terre. A Santa Clara, nous passons une journée bien agréable au collège des P.P. Jésuites, qui se montrent charmants et voudraient nous retenir pour une semaine afin de nous conduire à leur noviciat de Los Gatos, à douze milles d'ici et nous faire visiter les environs, entre autres la petite ville de San Jose, appellée souvent le Garden City du Pacifique, située à trois milles seulement. Le collège des P.P. Jésuites fut fondé en 1774 ; les bâtisses sont vieilles et pauvres ; mais le musée et la bibliothèque renferment de grandes richesses et de précieuses antiquités. Nous y avons vu des missels faits à la main par des religieux, et datant de plusieurs centaines d'années.

Lundi, 21 janvier.—Nous revenons à San Francisco par le même chemin. Nous visitons l'église des P.P. Jésuites, la plus grande et la plus riche de la ville ; les décorations intérieures ont coûté, dit-on, $125,000. Il pleut encore à verse et nous décidons de ne pas séjourner ici davantage par un temps pareil. Aussi, après une intéressante visite à la réserve militaire "le Præsidio", où se trouvent actuellement 5,000 soldats, et qui, avec ses rues et ses tentes bien alignées, ressemble à une ville en miniature, nous plions bagage et nous partons.

CHAPITRE III

Vallée San Joaquin ; désert Mojave ; vallée San Fernando ; riche végétation ; Los Angeles ; les églises ; San Gabriel ; Pomona ; Ontario ; autre désert ; Colton ; Indio ; Arizona ; Tucson ; Yuma ; chaleur, aridité du sol ; Texas ; cérémonie ridicule de l'entrée dans cet Etat ; El Paso ; Juarez visitée ; le Mexique ; Egypte du Nouveau-Monde ; une curieuse procession ; Chihuahua ; plateau central du Mexique ; Torreon ; Costume national ; les mendiants ; Camacho ; un dîner mémorable ; Aguas Calientes ; ses églises ; ses bains ; Station des fraises, etc.

Mardi, 22 janvier.—Pendant la nuit nous avons traversé la vallée de San Joaquin ; nous avons escaladé les hauteurs de Tehachapi et traversé le désert Mojave. Nous avons, au sortir de ce désert, passé le tunnel San Fernando qui a une longueur de 6,966 pieds et nous sommes entrés dans la vallée de ce nom. C'est une terre d'une végétation luxuriante; on y voit les orangers, les oliviers, les palmiers, etc. Nous passons la jolie petite ville de San Fernando, puis la station peu importante de Burbank et nous sommes à Los Angeles, métropole de la Californie Méridionale, ville d'une magnificence tropicale, une cité de jardins et de parterres, ou encore un immense parterre parsemé de palais et de luxueuses demeures. Ce coin de terre semble bien mériter le nom qu'il porte et digne d'être la demeure des Anges. Les rues sont larges et bien pavées, les jardins et les parcs sont nombreux, vastes et de toute beauté. La population est de 100,000 et se double, dit-on, en dix ans. Nous descendons à Plaza Church, où je rencontre un ami de collège, prêtre.

Mercredi, 23 janvier.—L'église est fort ancienne ; elle est pauvre ainsi que le presbytère. Une des chambres de la maison renferme des objets religieux, reliques des jours d'autrefois Nous visitons les parcs, la cathédrale catholique et quelques églises; aucune d'elles n'est remarquable. Autour de la ville, on voit quantité de puits d'huile, qui, le soir, répandent une odeur désagréable sur la ville.

Jeudi, 24 janvier.—Nous prenons le Southern Pacific pour El Paso, Texas. Nous passons à San Gabriel, mission espagnole, fondée le 8 septembre, 1771 ; l'église, que nous voyons bien à notre gauche, est fort ancienne, et, détail intéressant, les matériaux en furent importés d'Espagne. De tous côtés, ce ne sont que des champs d'orangers, non loin en arrière de San Gabriel, se dressent des montagnes dont le sommet est couvert de neige, mais il fait bien chaud dans la vallée. A 3½ heures p. m., nous sommes à

Pomona, une belle petite ville de 20,000 habitants, bâtie au milieu des orangers et des parterres splendides. Le panorama autour de la ville est réellement plein de charmes et d'attraits ; en arrière, à six milles seulement, la chaîne de montagnes Sierra Madre, s'élève à la hauteur de neuf mille pieds ; ça et là des pics ou promontoires étalent leur capuchon de neige ; le mont San Bernardino et le mont San Yacinthe sont les principaux d'entr'eux. De Pomona à la station voisine, on ne voit que de vastes vergers d'orangers et les gens en font la cueillette. Ces vergers produisent entre $300. à $500. par acre ; et les oranges ne sont pas les seuls fruits de ces terrains merveilleux. On y récolte en abondance les olives, les pêches, les abricots, les prunes, les poires, le raisin, etc. Après Ontario, nous passons un petit désert de quelques milles et nous arrivons à une autre belle petite ville où la même végétation s'étale encore à nos yeux : c'est Colton. A six heures, le souper se prend à Indio et nous entrons dans un autre désert.

Vendredi, 25 janvier.—A sept heures nous sommes à Tucson, dans l'Arizona, ville de 5,000 âmes, et résidence de l'évêque d'Arizona. Quoique petite, cette ville est la plus grande de l'Etat et la plus ancienne. Elle fut fondée en 1560 par les P P. Jésuites, au milieu d'une plaine aride, déserte et désolée. Il en est de même de Yuma que nous avons passé à deux heures de la nuit. Les chaleurs là, dit-on, atteignent jusqu'à 140 degrés. C'est l'endroit réputé le plus chaud de l'univers. Yuma n'a que 1,773 habitants. La vallée au fond de laquelle elle est située est trois cents pieds plus basse que le niveau de la mer. Tous ces terrains deviendront très fertiles, quand les travaux d'irrigation artificielle que l'on a commencés seront terminés. Les cactus ou fleurs de cent ans que l'on garde précieusement chez nous dans les maisons, de même que de petits palmiers rabougris, à moitié desséchés, croissent à l'état sauvage dans ces terres stériles ; pour toute herbe on ne voit que la sauge. Les gares sont très éloignées les unes des autres et on n'y voit que de pauvres cabanes peuplées de *pueblos indiens*, dont les dames et les demoiselles fument la pipe ou le cigare. Nous dinons à un petit village appelée Bowie.

A deux heures p. m., nous sommes à 1,124 milles de San Francisco et nous entrons dans le Nouveau Mexique. Nous continuons et traversons la plaine désolée, parsemée de petits villages pauvres et sans importance. A sept heures p. m., sur le point d'entrer au Texas, une cérémonie comique a lieu. Avant de traverser le pont de fer bâti sur le Rio Grande, le train arrête : il faut passer à l'examen du médecin, fournir un certificat de santé ou prêter serment qu'on

n'a pas pénétré dans le Chinatown de San Francisco où, actuellement, sévit, paraît-il, la peste bubonique. Nous prêtons ce serment ; mais le médecin, phtysique à la dernière période, aurait bien de la peine à en faire autant ! Les passagers trouvent qu'il aurait plus besoin que n'importe qui d'être examiné. Nous descendons chez les PP. Jésuites à El Paso : ces Pères ont la desserte des deux églises catholiques de la ville dont l'une mexicaine et l'autre, dite américaine.

Samedi, 26 janvier.—Nous visitons la ville, qui a une population de 12,000 âmes. La partie américaine est assez bien, mais le côté mexicain est pauvre, sale et bâti de maisons d'adobés à un seul étage. Parmi les graviers des rues, on voit des gens chercher et ramasser des pierres assez riches et assez belles. Nous prenons le tramway mexicain et traversant le Rio Grande, nous sommes à Juarez, ville mexicaine de 8,000 âmes. Les rues sont étroites, courtes, irrégulières et malpropres. Les maisons sont construites d'adobés. Aussitôt la frontière passée, nous sommes dans un pays fort arriéré et ancien, c'est bien, comme on l'a appelé, l'Egypte du Nouveau Monde. Le tramway qui nous a amenés contient douze sièges, est conduit par un mexicain en costume de son pays et il est traîné par une mule. Nous voyons circuler une étrange procession ; quelques hommes en redingote rouge ; une fanfare en omnibus, puis un carrosse dans lequel deux hommes en costumes de bouffons et masqués crient alternativement : *Bull fight to-morrow.* Nous visitons l'église, construite en adobés, avec des murs de quatre à cinq pieds d'épaisseur, pas de voûte, mais un plafond en cèdre rouge, et à côté de l'église une petite tour dans laquelle on voit cinq petites cloches. L'église a une centaine de pieds de long et cinquante de large, en avant est une place publique, la Plaza, que l'on voit partout devant les églises construites par les Espagnols. Sur cette plaza et à la porte de l'église une foule de mendiants étalent leur misère, et tendent la main ou le chapeau en disant : La Caridad !

Juarez portait autrefois le nom de Paso del Norte ; ce nom fut changé en celui de Juarez en l'honneur du Président de ce nom qui en fit sa capitale en 1865, pendant l'invasion française au Mexique sous Maximilien. En 1888, les Mexicains érigèrent ici un monument en l'honneur de Juarez, qui avait été trois fois élu président et qui est honoré par son peuple comme Lincoln par les Américains. Ce fut à cette occasion que la ville prit le nom de Juarez.

Dimanche, 27 janvier.—Après nos messes et le déjeûner à l'église américaine, où les PP. Jésuites, qui la desservent, nous ont

traités on ne peut mieux, nous nous rendons à la gare Santa Fé, où il y a un embranchement allant au nord à la ville ancienne qui porte ce nom et où se trouve le terminus du chemin de fer Mexicain Central. Nous faisons un arrêt d'une heure à Juarez, pour l'inspection des bagages et la douane. Les agents mexicains sont pleins d'attention et d'urbanité. Sur le train on ne parle plus que l'espagnol ; nous changeons notre argent américain pour l'argent mexicain, dont la piastre ne vaut que la moitié de la nôtre. Un jeune mexicain monte sur le train et nous salue avec politesse, d'autres le suivent et font la même chose ; tout le monde se salue et tous fument. Bientôt nous entrons en connaissance avec le jeune Mexicain dont le nom est José Enriquez. Il ne parle que l'espagnol ; j'avais étudié un peu cette langue,mais mon compagnon le Père Dagneault pouvait le parler facilement ; malheureusement il entendait un peu dur, c'est à moi qu'incombait la tâche de lui transmettre la réponse ; ainsi à nous deux nous parvenions à nous en tirer vaille que vaille... Après avoir exprimé notre surprise à M. Enriquez de voir tous ces saluts de gens qui ne se connaissent pas, il nous dit qu'il y a plus de politesse dans un village mexicain que dans tous les Etats-Unis ensemble. Lui disant ensuite notre étonnement de voir les hommes, les dames et les demoiselles fumer dans le char Pullman, il nous répond que les Mexicains fument partout, le cigare ou la cigarette, jamais la pipe, et, ajoute-t-il, la détestable habitude de mâcher du tabac est inconnue. A midi, nous prenons le dîner à une misérable petite station de quelques cabanes, Montézuma. Un bon dîner pour une piastre mexicaine nous est servi par des Chinois. Au soir, nous passons Chihuahua, ville de 30,000 âmes, capitale de l'Etat de ce nom. Nous apercevons, au milieu et au-dessus des maisons, la coupole et les tours de la cathédrale qui, nous dit-on, est superbe et a coûté $800,000. Nous avons voyagé et nous allons continuer à voyager jusqu'à Mexico sur ce plateau central du Mexique, qui est à peu près stérile, vu qu'il n'y pleut jamais et qu'il n'y a pas d'eau. S'il était possible d'amener de l'eau et d'arroser ces terrains, ils seraient très fertiles et pourraient produire trois récoltes par an. La température est un printemps perpétuel.

Lundi, 30 janvier.—A notre réveil, nous sommes à Torréon, ville de 12,000 âmes, embranchement d'un chemin de fer allant vers l'ouest à la ville de Durango, et d'un autre allant au nord-est à Ciudad Porfirio Diaz. Ici, il y a plusieurs filatures de coton, une brasserie, une fabrique de glace, des fonderies, des manufac-

tures de savon et deux banques. A la gare, on voit des centaines de Mexicains portant leur costume, qui consiste en un pantalon étroit du bas, une chemise et le puncho ou rebozo, une grande couverte avec une ouverture ovale au centre et qu'ils se passent dans le cou; les femmes n'ont pas de chapeau, mais un châle bleu ou noir qu'elles portent sur la tête ou sur les épaules ; presque tous sont nu-pieds. Ici, on importune les passagers pour leur vendre des bonbons, du pain, des biscuits, de la bière, des fruits de toutes sortes, des viandes, etc. A part cela, comme à toutes les stations mexicaines, il y a force infirmes, vieillards, aveugles, etc., qui mendient. A Camacho, petit village d'une vingtaine de maisons, on prend le dîner au restaurant, et un incident bien comique se passe. Les Mexicains, comme les Espagnols, aiment les sauces piquantes ; ils font beaucoup usage d'une sorte de poivre appelé chili. Il y en a sur les tables, préparé comme des petits pois verts. Le Père Dagnault, trompé par l'apparence, en avale une cuillerée. Ce fut un étouffement en règle à la grande hilarité des convives ! Je lui demande ce qu'il a ; pour toute réponse, il me pousse le plat de chili que, prudemment, je passe à une dame américaine, qui ignorait la cause du trouble de mon compagnon. Nouvelle scène ; nouveaux spasmes ! nouvelles larmes ! et tout le monde rit à mêler ses larmes à celle de la dame Yankee. A Colera, on prend le souper ; un aveugle fait de la musique et chante, pendant que des Américains prennent son portrait. Le ton langoureux de la musique et du chant ainsi que le costume miséreux du pauvre aveugle inspirent la pitié : tout le monde lui donne l'aumône. A 6½ heures, on passe Zacatecas, ville de 70,000 âmes, bâtie sur des collines, ce qui lui a fait donner le nom de Jérusalem du Mexique. Elle fut fondée, en 1546, à 9,000 pieds d'altitude et elle est entourée de riches mines d'argent. A 9 heures P.M. nous arrivons à Aguas Calientes, ainsi nommée à cause de ses sources minérales qui sont très renommées. Au sortir du train, un indien vient à nous, faisant l'empressé et nous demande Hotel Washington ? Nous le suivons avec joie et prenons le tramway, traîné par des mules. Arrivés à l'hôtel, notre individu réclame son *fare* sur le tramway et 40 sous pour avoir porté nos valises. Nous voulons réclamer, pensant qu'il était l'agent de l'hôtel, mais le gérant nous dit en anglais : "Nous n'avons rien à faire avec ces Indiens, qui s'emploient à extorquer l'argent des étrangers ; vous êtes aussi bien de payer ; vous vous en souviendrez une autre fois." Nous prenons nos chambres et faisons un bout de toilette bien nécessaire, puisque nous avons été sur le train depuis deux jours à la chaleur et à

la poussière et nous sortons respirer le bon air sur la Plaza, tout près de l'hôtel ; des centaines de piétons s'y promènent, beaucoup d'étrangers et des Mexicains en costume national. La Plaza est vaste ; on y voit de beaux arbres et des fleurs, et au centre, une plate-forme élevée où les militaires font de la musique très-jolie. Tout près se trouve un beau monument de pierre avec une inscription espagnole : Agnas Calientes obtint le titre de cité en 1575.

Mardi, 29 janvier.—Aussitôt le déjeuner pris, nous sortons pour faire plus ample connaissance avec la ville. Nous visitons d'abord l'église de l'Assomption sur la Plaza. A l'extérieur, comme la plupart des églises mexicaines, elle n'offre rien de remarquable, les murs, autrefois blancs, sont vieux et lézardés. L'intérieur est très beau et très riche, un grand nombre de statues, plusieurs autels, dans le tombeau desquels on voit des corps de martyrs. A côté de la grande nef il y a deux grandes chapelles entièrement séparées du corps de l'église par des murs ; on y communique par deux grandes portes. L'une d'elle, dédiée au Sacré-Cœur, est un lieu de pèlerinages et on y voit de nombreux ex-votos ; l'autre est dédiée à N.-D. de Pitié. La statue de la Vierge est revêtue d'un riche manteau de soie, parsemé d'étoiles d'or ; à ses oreilles sont suspendues des pendants d'oreilles d'or et à ses bras des bracelets du même métal.—L'art et le bon goût ne président pas toujours à ces décorations. Nous visitons l'église St-Jean-de-Dieu, celle de St-Jean Népomucène, celle de la Mercie, etc. : c'est toujours la même splendeur de décorations et de richesses. Elles ont généralement la forme d'une croix, les fenêtres sont au haut des murs ; la lumière vient aussi par les coupoles qui surmontent les voûtes. Nous allons aux bains en tramways. Il y a les bains publics dont l'usage est gratuit ; mais il y a les petits bains (Chicos Banos), divisés par cellules portant des noms de saints. On y paye un prix nominal ; l'eau est chaude et contient des substances minérales.

Aguas Calientes, renommée pour son beau climat, l'est aussi pour ses ouvrages de fantaisie faits par les indiennes et qui se vendent à très bon marché. La ville est à 6,000 pieds d'élévation et possède plusieurs fabriques de laine, un moulin à farine, un autre à empois, etc. Elle possède un des plus grands marchés du pays et chaque jour des milliers d'étrangers visitent cette belle ville. La plus célèbre foire du Mexique se tient ici, le jour de la St-Marc, en avril ; des foules nombreuses y accourent. Un chemin de fer part d'ici, allant à Tampico, sur le Golfe du Mexique, et passant à Salinas et à St-Louis de Potosi. A neuf heures P.M. nous nous mettons en route pour la

Capitale. Au matin du lendemain, nous passons Irapuato, appelé la station des fraises, parce qu'on y vend ce fruit tous les jours de l'année. Quaeretaro, ville de 50,000 âmes, vient ensuite. C'est ici que l'empereur Maximilien fut fait prisonnier et mis à mort en 1867 par les troupes du Président Juarez. Avant d'arriver à Mexico, nous voyons à côté de nous une des plus grandes entreprises du XVIIe siècle. La vallée de Mexico fut autrefois un lac boueux ; l'Espagne entreprit de l'assainir en creusant un grand canal à travers une montagne. Pendant cinquante ans 200,000 Indiens y furent employés, charroyant la terre et la boue dans des paniers sur leurs dos. Quand l'ouvrage fut fini, on s'aperçut que la vallée où l'on voulait envoyer les eaux du lac était plus haute que le niveau de l'eau. Nous passons plusieurs stations peu importantes et faisons arrêt à Tula, une des plus anciennes villes du pays. On y voit, tout près de la gare, une église vieille de trois cents ans et dont les murs, dit-on, ont sept pieds d'épaisseur. Après avoir passé plusieurs beaux villages, nous apercevons les coupoles et clochers nombreux de la Capitale et à midi, le 30 janvier, nous y entrons.

CHAPITRE IV

Aspect imposant et régularité de Mexico ; sa cathédrale ; ses églises ; le musée national ; Chapultepec ; Tacubaya, son église ; la Guadeloupe ; description de la Basilique ; histoire des apparitions ; la Vierge des Remèdes, un riche cimetière ; dévotion aux âmes du Purgatoire ; les diseurs de messes ; l'Arbre de la Triste Noche ; la S. Philippe de Jésus ; les combats de taureaux ; un homme qui ne peut voir le dégoûtant spectacle et n'en veut pas de souvenir ; les tortillas ; travail des esclaves mexicains aux égouts ; honnêteté peu scrupuleuse ; départ de Mexico pour Puebla ; région intéressante ; beaux villages, les plantations, la pulque ; le Malintzi.

Les rues de la ville de Mexico sont droites, bien pavées et bien bâties. Les églises, au nombre de quatre cents, dit-on, sont toutes remarquables par leurs décorations intérieures, leurs riches sculptures et leur genre d'architecture. Nous descendons chez les P.P. Maristes. Ils sont à célébrer un mariage fashionable : l'autel principal disparaît sous les fleurs et les lumières ; des guirlandes de verdures et de fleurs naturelles sont suspendues aux murs de la nef. A la galerie, un orchestre puissant fait entendre de la superbe musique. A côté de la grande nef est une chapelle dédiée à N.-D. de Lourdes, un véritable bijou. Après le dîner, nous visitons le vénérable Archevêque de Mexico, Mgr. Alarcon, pour y faire reviser nos *Celebret.* Le Palais de Sa Grandeur est un peu distant de la cathédrale. C'est une riche construction de plusieurs cent mille dollars. Les planchers et les escaliers sont en marbre, les salles d'attente sont vastes, les murs en sont ornés de riches tableaux. Nous allons maintenant à la cathédrale, la plus vaste du Nouveau Monde et longtemps réputée la plus riche des deux hémisphères. On n'y voit plus ces immenses richesses d'or et d'argent que la piété espagnole y avait accumulées ; elle a été plusieurs fois pillée par les gouvernements révolutionnaires. Elle a cinq grandes nefs ; la longueur de l'édifice est de 430 pieds, la largeur 200. Sur le portail sont deux grandes tours de deux cents pieds de haut, elles possèdent un carillon de trente cloches. Commencée en 1573, la cathédrale fut terminée en 1667. On y voit deux grandes orgues, quarante-cinq autels et de nombreux lustres. Les voûtes soutenues par quatre-vingt-dix piliers de trente-cinq pieds de circonférence, sont décorées d'un grand nombre de drapeaux mexicains. A côté de la Cathédrale est le Sagrario, petite église surchargée de décorations, où se font les offices paroissiaux et l'administration des sacrements. Il renferme quinze autels et de nombreuses statues. Notre visite accomplie, nous nous reposons un peu

sous les arbres de la Grande Plaza, où se trouvent plusieurs fontaines et plusieurs monuments. Au centre est une estrade élevée où les militaires font de la musique tous les soirs. Nous visitons l'église St-Philippe de Jésus, missionnaire mexicain, martyrisé au Japon. Ici, le Saint Sacrement est toujours exposé, des cierges nombreux l'entourent et beaucoup de gens y sont en adoration. A côté de St-Philippe est l'église San Francisco, bâtie en 1769.

Jeudi, 31 janvier.—Notre première nuit à Mexico nous sera mémorable : nous étions tous les deux malades. On nous dit que ce contre-temps arrive à la plupart des étrangers. Nous arrêtons un peu à la cathédrale ; les chanoines y récitent l'office ; le salut du saint Sacrement y est ensuite chanté ; au moment de la bénédiction, un enfant de chœur tire sur une corde et met en mouvement une roue en métal, à laquelle sont attachées vingt-quatre clochettes, dont le son ressemble à celui de nos grelots canadiens ! Nous arrêtons au musée public qui renferme bien des antiquités, entre autres des idoles, des statues bizarres des anciens mexicains ; la pierre dans le creux de laquelle on plaçait les cœurs des victimes humaines offertes à ces hideuses divinités. Nous visitons l'église de la Réparation, l'église San Domingo, la Profesa, une des plus vastes de la ville, etc. Toutes ces églises surprennent et étonnent par leurs statues et décorations nombreuses, leurs élégantes coupoles et leurs riches autels et chapelles.

Vendredi, 1er février.—Nous allons visiter le Palais du Président, à la Colline de Chapultepec, située à trois milles de la cité. On s'y rend en tramway en passant par un chemin bordé de grands arbres, appelé El Paseo, une des plus belles promenades du monde. Çà et là, entre les arbres, se dressent les statues des anciens rois Aztecs. Le Palais est bâti sur la Colline de Chapultepec qui s'élève au milieu de la vallée à une hauteur de deux cents pieds. En l'année 1279, les Aztecs avaient ici un temple ; les portraits des chefs de la nation étaient gravés sur les rochers ; du côté est, en bas de la colline, on voit encore un de ces portraits. Au côté sud, il y a une source d'une excellente eau, qui alimente une partie de la ville de Mexico ; au côté opposé, se trouve une caverne, qui était, au dire des Aztecs, la demeure du dieu de la fontaine (Walintzi). Le Château est entouré de cyprès qui ont, dit-on, quatre à cinq mille ans d'existence ; à leurs branches pendent des mousses blanches, qui ressemblent à la barbe des vieillards. A côté du Palais du Président, est l'école militaire, où nous voyons les jeunes soldats, au teint bronzé, faire l'exercice. La vue est magnifique ; à nos pieds, de vastes prairies et de riches parterres, un peu plus loin la grande cité avec ses dômes et ses clochers

nombreux, et plus loin les montagnes géantes du Popocatepelt, (17,300 pieds) et de l'Ixtaccihualt (15,705 pieds) élèvent orgueilleusement vers un ciel sans nuage leur cîme couverte de neige éternelle.

Nous reprenons le tramway et nous continuons au faubourg Tacubaya. Voici d'abord un ancien couvent qui a plus de deux cents ans d'existence. Il n'y a plus de religieux. La maison et la chapelle sont gardées par une vieille indienne d'une politesse empressée et charmante. La chapelle est belle, propre et surmontée d'une magnifique coupole. Un père Passionniste vient tous les matins dire la messe ici. La vieille nous donne un verre de vin et nous offre à manger. Nous nous dirigeons vers l'église paroissiale de Tacubaya. A peine sommes-nous à quelques arpents que nous entendons crier dernière nous : Padres ! Padres ! C'est notre bonne vieille indienne du Couvent qui a quêté chez ses voisines et nous apporte des sous pour payer notre retour par le tramway ! En avant de l'église de Tacubaya, la plaza est plutôt un grand parterre avec deux rangées de beaux arbres et des fleurs superbes. L'église est vaste, belle et riche. Dans l'une des nombreuses chapelles, nous voyons une dizaine de femmes indiennes occupées à habiller une vierge.—Nous demandons ce que cela signifie ? "C'est, disent-elles, la Vierge des Chandelles dont la fête est demain".

Nous revenons à la ville par le même chemin ; nous passons encore une fois près de Chapultepec et nous faisons connaissance avec un Français qui habite Mexico. Il nous fait remarquer, en arrivant à la ville, deux grandes manufactures, l'une de cigarettes, l'autre d'armes, et il nous montre la colonie américaine où les maisons sont bâties un peu comme chez nous.

Samedi, 2 février.—Fête de la Purification—Nous avons attendu jusqu'à ce jour pour aller visiter le Sanctuaire national de N. D. de la Guadeloupe et y dire la Sainte Messe. De bonne heure, nous sommes sur la grande Plaza de la Cathédrale où nous prenons le tramway. Une demi-heure après nous sommes au fameux sanctuaire. Les enseignes des différents établissements attirent notre attention : les Espagnols ont mis de la religion partout, jusque dans la manière de faire de la réclame pour leur commerce. Ainsi, on peut voir des établissements ayant pour enseigne des noms de saints : La tienda (magasin) de San Ramon ; la Purissima, la Guadeluppe ; la Reforma de la Guadeluppe, etc. Bientôt, nous apercevons les dômes et les clochers de N.-D. Outre la grande Basilique, il y a deux chapelles, l'une en arrière de celle-ci, dédiée à la Vierge des Remèdes, l'autre bâtie en forme de rotonde, au-dessus de la source miraculeuse qui surgit lors des apparitions. La Basilique a coûté $800,000. Elle est

d'un goût plus simple et plus moderne que la plupart des autres églises de Mexico ; l'intérieur est d'une grande richesse. Il est à remarquer que les gouvernements qui ont persécuté la religion et pillé les églises n'ont jamais osé mettre la main sur la Basilique de la Guadeloupe. Les autels, au nombre de dix, sont tous de marbre ; la balustrade qui entoure le maître autel est en argent massif, pèse vingt-cinq tonnes et représente une valeur de plusieurs cent mille piastres. En face du maître-autel, qui est lui-même en or et en argent massif, est suspendue une énorme lampe d'or et deux lustres du même métal, portant chacun une trentaine de cierges. La voûte de la Basilique est peinte en bleu foncé, parsemée d'étoiles d'or ; le plancher est en marbre. Les murs sont décorés de grands tableaux, disposés domme suit : 1o en entrant, à droite : conversion des Indiens, don du diocèse de Zacatecas ; à gauche, opposé à celui-ci, la légende : *Non fecit taliter omni nationi*, don du diocèse de Quæretaro ; 2o à droite, les premiers miracles de la Guadeloupe, représentant une procession de prêtres, d'évêques et de fidèles ; un malade est apporté sur un grabat et recouvre la santé ; un peu plus loin, l'on voit un enfant qui est aussi guéri ; ce tableau est le don du diocèse de Durango. A gauche, vis-à-vis, quatrième tableau : Jura del Patrociniato, don du diocèse de S. Lui de Potosi, et vis-à-vis, un cinquième grand tableau, portant le titre : Informaciones de 1666, don du diocèse de Yucatan. Au côté droit de l'autel principal se trouve une grande chapelle dédiée au Sacré-Cœur. C'est là que j'ai eu le bonheur de dire la messe. On procède ce matin à la cérémonie de la bénédiction des cierges. Dans la nef, des centaines d'indiens et d'indiennes sont à genoux ou accroupis sur leurs talons et portent chacun trois ou quatre cierges allumés dans leur main. Sur chacun des vingt-deux gros lustres d'argent suspendus à la voûte de chaque côté de la nef brûlent aussi une trentaine de cierges. C'est une touchante manifestation de foi et de cet amour de la Sainte Vierge qui règne dans tous les cœurs mexicains, comme le prouve encore le fait suivant. La statue de la Vierge, qui a six pieds de haut et est en or massif, fut solennellement couronnée en 1895. Pour confectionner sa couronne, l'Archevêque de Mexico demanda aux dames de sa ville de faire don de leurs bijoux, et dans l'espace de quelques jours reçut pour une valeur d'au delà de $80,000. Le plus grand orfèvre du monde, Edgar Morgan, de Paris, fut chargé de fabriquer la couronne. Il y mit deux ans et son travail coûta $30,000. Les frais de transport et de douanes coûtèrent $10,000. Le couronnement de la statue donna lieu à des cérémonies de la plus grande splendeur ; des évêques, entre autres S. G. Mgr Bégin, archevêque de Québec, des prêtres et des fidèles nom-

breux accoururent. Ce jour-là, en dépit d'un règlement arbitraire du gouvernement défendant de sonner les cloches, celles-ci carillonnèrent depuis les rives du Rio Grande aux confins du Guatemala et de l'Atlantique au Pacifique. Le Gouvernement n'osa rien dire ni rien faire. La fête fut paisible et remplie d'enthousiasme.

HISTOIRE DES APPARITIONS (1)

Le neuf de décembre, un samedi, de l'an 1531, un pauvre indien, du nom de Jean Diego, se rendait de son village de Tolpetlac à Mexico pour y entendre la messe à l'église St-Jacques, où il avait reçu le baptême. En passant près de la colline de Tepeyacac, située à quelques milles de la ville, il entendit un chant mélodieux sur le sommet de la colline et, y jetant la vue, il aperçut une nuée blanche, environnée d'une lumière plus vive que tous les feux du soleil. Mais, loin d'éprouver de la crainte à la vue de cette merveille, l'indien ressentit quelque chose d'infiniment doux. Un bonheur inexprimable le pénétra dans tout son être, et sous le charme de cette vision, il s'entendit appeler par une voix qui sortait de la nuée lumineuse: "Jean, mon fils, que j'aime tendrement, où vas-tu ?—Je vais à la ville, répondit l'Indien, afin d'y entendre la sainte messe.—Sache bien, mon fils chéri, lui dit la radieuse apparition, que je suis la Vierge Marie, mère du vrai Dieu. Mon désir est qu'on bâtisse ici un temple, dans lequel je témoignerai à toi et à tes compatriotes la tendre compassion que j'éprouve pour les Mexicains et tous ceux qui viendront ici implorer mon secours. J'entendrai les supplications de tous et leur donnerai assistance et consolation.

"Maintenant, afin que mon désir s'accomplisse, va à la cité de Mexico, rends-toi au palais de l'évêque, dis-lui ce que tu as vu et entendu et que je désire qu'un temple soit bâti en ce lieu ; maintenant, mon fils, va en paix." L'Indien se rendit auprès de l'évêque, Mgr Zumarraga, et lui dit qu'il était envoyé par la mère de Dieu et qu'il apportait le message que celle-ci lui avait confié. L'évêque écouta attentivement, mais, par mesure de prudence, il feignit de ne pas y croire. Jean sortit du palais triste et découragé et, le soir, en s'en retournant, il revit la Sainte-Vierge à l'endroit où il l'avait vue le matin. Il lui raconta son entrevue avec l'évêque et supplia la Vierge de choisir une autre personne plus digne et plus recommandable pour demander ce temple qu'elle voulait avoir sur la colline. La Sainte-Vierge, alors, lui dit que c'était lui qu'elle avait choisi et de retourner encore le lendemain voir l'évêque et de renouveler la demande. Le lendemain était un dimanche et l'Indien se rendit

(1) Partiellement tiré d'un article de Laure Conan.

à la messe et vit encore l'évêque qui l'écouta attentivement et lui dit de demander à la grande Dame un signe de sa puissance et de sa volonté, qu'ensuite, il verrait à faire construire ce temple. Quand l'Indien repassa, il vit encore la Sainte-Vierge et lui communiqua le message de l'évêque. Marie le remercia et lui dit que le lendemain, elle lui donnerait ce signe demandé et qui convaincrait l'évêque.

Mais, le lendemain, qui était le 11 décembre, Jean Diego fut retenu chez lui, un de ses cousins Jean Bernardillo, étant dangereusement malade. Le 12 au matin, le malade étant dans une condition alarmante, Jean Diego dut se rendre à la ville pour demander un prêtre. Sur son chemin, il se rappela avoir promis à la Vierge de revenir le jour précédent et, comme il avait manqué à sa promesse, il eut peur et détourna son chemin, croyant, dans sa naïveté passer sans être aperçu. Arrivé à un certain endroit au pied de la colline, il rencontra la Sainte-Vierge, qui venait à sa rencontre. A cet endroit, Marie fit surgir une source d'eau minérale sur laquelle s'élève aujourd'hui une jolie chapelle.—"Où vas-tu, dit la Vierge, et pourquoi as-tu changé de route?" Jean voulut s'excuser, mais, la Vierge lui dit : Ne t'occupe plus de ton cousin, il est guéri.—"S'il en est. ainsi, dit l'Indien, donnez-moi la preuve que vous m'avez promise et je vais aller voir l'évêque.—"Va, lui dit Marie, au haut de la colline, recueille les roses que tu vas trouver sur le rocher, dépose-les dans ton manteau et rends-toi auprès de l'évêque, sans les montrer à personne." L'Indien fit ce que la Sainte Vierge lui avait ordonné, et portant ses fleurs avec un soin infini, de temps en temps, il entrouvrait un pli du manteau, comme pour jouir de la beauté et du parfum de ces roses si belles. Arrivé au palais de l'évêque, il eut à faire longtemps antichambre ; les serviteurs remarquèrent que l'Indien portait quelque chose de précieux et voulurent voir ; mais les roses semblèrent peintes ou tissées sur l'étoffe. Averti du fait, l'évêque se hâta de faire venir l'Indien qui, en sa présence, déplia son manteau. Les roses tombèrent à terre fraîches, odorantes et couvertes de rosée ; sur l'étoffe grossière du manteau apparut l'image de la Vierge, telle qu'on la voit encore aujourd'hui. Jean Zumarraga, profondément ému, admira les roses et l'image. Puis, glorifiant le Christ et sa Mère bénie, il prit le manteau des mains de l'Indien, et, avec un grand respect, le plaça dans son oratoire. Il se fit condure à la colline et voulut retenir Jean auprès de lui. Mais celui-ci demanda la permission d'aller voir son cousin. Bernardillo rendit témoignage qu'une céleste dame lui était apparue et l'avait guéri. L'évêque tint une enquête sur les faits et l'image

fut triomphalement portée à la cathédrale de Mexico en attendant que le temple voulu par Marie fût construit. Ceci se passait trente-neuf ans après la découverte de l'Amérique, trois ans avant la découverte du Canada, en 1531, la dixième année après que l'audacieux Cortez s'était emparé de la superbe ville de Mexico, qui comptait soixante mille maisons. Mgr Zumarraga fut le premier évêque du pays. Depuis ce temps, dans ce lieu si beau qu'elle s'est choisi, Marie a royalement tenu sa promesse d'exaucer les prières et les gémissements ; elle a implanté au cœur de tous les Mexicains une dévotion si grande envers elle, qu'aujourd'hui encore, malgré le refroidissement de la foi, il n'y a aucun doute que, si le gouvernement voulait toucher à la Basilique de la Guadeloupe, le peuple tout entier se soulèverait et verserait son sang pour défendre sa bonne mère.

Encore un mot. L'image empreinte sur le manteau de Jean Diego est une preuve vivante des apparitions. Bien des artistes, bien des spécialistes en ont fait une étude sérieuse et patiente ; des investigations et examens attentifs ont eu lieu, et toujours on en est venu à la conclusion que l'image de Notre-Dame de la Guadeloupe est un fait absolument inexplicable à la science moderne.

Nous allons visiter la chapelle de la fontaine, où nous achetons des souvenirs. Nous montons ensuite jusqu'au sommet de Tepayacac, à la chapelle de la Vierge des Remèdes, bâtie sur le rocher où furent cueillies les roses miraculeuses. Cette chapelle, riche et belle, renferme sept autels. En arrière se trouve un petit cimetière d'une grande beauté et d'une extrême richesse : c'est le lieu où les riches Mexicains dorment leur dernier sommeil.

Dimanche, 3 février.—Mon compagnon a oublié ses lunettes à la Guadeloupe hier et y retourne ce matin dans l'espoir de les retrouver ; moi, je vais dire la messe à la cathédrale. J'y fais la rencontre d'un prêtre canadien, autrefois du diocèse de Chicago et qui demeure ici. Les Mexicains ont une grande dévotion pour les âmes du Purgatoire. Aux anniversaires de leurs défunts, ils font célébrer des matinées de messes basses au lieu de faire chanter un service ou une grand'messe. Un riche catafalque est érigé dans une église qu'ils choisissent et des messes se succèdent de demi-heure en demi-heure, de cinq heures du matin à midi. Les prêtres reçoivent depuis un dollar jusqu'à cinq, suivant l'heure qu'ils viennent célébrer. Ces anniversaires coûtent quelquefois plusieurs cents dollars. Il y a, à Mexico, plusieurs centaines de prêtres qui vivent ainsi à dire la messe. Nous visitons après le dîner l'église des P.P. Jésuites ; elle n'est pas grande, mais elle est belle et riche,

comme toutes les autres déjà visitées. Le maître-autel est dédié au Sacré-Cœur. Nous visitons encore l'église St. Bernard où les statues nombreuses portent des costumes d'une grande richesse. Enfin, sur le soir, nous allons visiter l'Arbre de la Triste Noche, à Tacubaya. Nous nous y rendons en tramway conduit par des mules. C'est un endroit célèbre dans l'histoire du Mexique, par la retraite de Cortès dans la nuit du premier juillet 1520. Le général, attaqué sur la digue qui conduisait à Tacubaya, ne s'arrêta que dans cette petite ville, à quelques milles de la Capitale, où il rassembla le reste de sa petite armée, échappée à une entière destruction, et où il eut le bonheur de retrouver l'intrépide Alvaredo et la fidèle Marina. C'est sous cet arbre que le Conquérant passa le reste de cette nuit affreuse, dans des angoisses mortelles sur le sort de ses infortunés compagnons, sacrifiés au culte barbare des Mexicains. Cet arbre immense a une quarantaine de pieds de tour ; il est entouré d'une haute clôture en fer et est situé entre l'église paroissiale de Tacubaya et les ruines d'une pyramide construite en briques séchées au soleil.

Lundi, 4 février.—Nous passons une partie de la journée sur la Plaza de la Cathédrale. Nous nous amusons à voir les nombreux Indiens qui s'y promènent en criant pour annoncer et vendre leurs marchandises. On y vend des fruits de toutes sortes, de la crème à la glace, des journaux, des billets de loterie, un véritable fléau national, etc. Les cloches nombreuses de la Cathédrale carillonnent de temps en temps pour annoncer la grande fête de S. Philippe de Jésus, demain, jour aussi de l'anniversaire de la proclamation de la constitution de la république mexicaine.

Mardi, 5 février.—Nous assistons, à 9 heures a. m., à une messe pontificale à la Cathédrale. La cérémonie commence par une procession des reliques de S. Philippe de Jésus, martyrisé au Japon. Les cérémonies mexicaines se font avec *mucho ruido y mucha cera* (beaucoup de bruit et beaucoup de cierges.) Les cloches sonnent, les orgues répandent des flots d'harmonie, un orchestre puissant se fait entendre. Nous quittons la cathédrale après le sermon fait en espagnol et nous nous rendons à S. Philippe de Jésus, où une autre cérémonie commence à dix heures. L'évêque de Guernavaca officie au milieu d'une assistance nombreuse et bien recueillie.

Après le dîner, nous partons pour assister à un spectacle bien différent, le grand amusement des Mexicains : la Corrida de toros ! les combats de taureaux ! Spectacle barbare, s'il en fut jamais. On se rend à la Plaza de toros, située à quelques milles de la cité, par les chars urbains ou en voiture ; tous les tramways électriques et les

tramways traînés par les mules, les carrosses et autres véhicules s'y donnent rendez-vous et ont peine à y transporter les nombreux spectateurs. Bien que ce dégoûtant amusement ait lieu tous les dimanches et les jours de fêtes, il y assiste autant de monde qu'aux séances des grands cirques qui visitent nos villes. La Plaza, divisée en deux parties, l'une au soleil, où se placent les Indiens, l'autre recouverte et à l'ombre où s'installent les étrangers. Les prix sont de cinquante sous et d'un dollar. Du côté du soleil, des milliers d'Indiens sont à leurs places longtemps d'avance ; ils s'agitent et hurlent comme des fous ; de notre côté, c'est beaucoup plus calme.

La Plaza, ou arène, où a lieu le combat a cent à cent cinquante pieds de diamètre, et elle est entourée d'une palissade haute de cinq à six pieds, derrière laquelle est ménagé un passage de six pieds de large, où se réfugient, en sautant, les toreros poursuivis de trop près par un taureau. Ce corridor s'appelle le callejon et il s'y trouve encore une demie-douzaine de petits abris en bois derrière lesquels pourraient se glisser les toreros, au cas où un taureau agile, franchirait la palissade, ce qui, dit-on, arrive encore assez souvent. (1)

Mais voici le président de la course qui entre dans sa loge ; c'est le maire de la ville ; il est accompagné de plusieurs dames ou demoiselles, parmi lesquelles se trouve la fille du Président Diaz. Tout le monde trépigne. Le Président fait un signe ; les courses vont commencer. Un coup de trompe retentit, les portes de la piste s'ouvrent toutes grandes, et alors apparaît la cuadrilla, c-à-d. le défilé de tous les acteurs participant aux courses. Le spectacle est des plus jolis qui soient et ces brillants costumes de toreros, qui valent jusqu'à 5,000 francs, chatoient sous le chaud soleil du Mexique.

D'abord, en tête, l'alguazil, en costume de Velasquez, montant un superbe cheval andalou, qui caracole avec beaucoup de grâce ; il se présente devant le président, enlève son chapeau à plume, d'un grand geste de mousquetaire, et demande la permission de commencer les courses. Le président la lui accorde et lui remet la clef du corral où sont enfermés les six taureaux destinés à être mis à mort aujourd'hui.

Puis, aux sons entraînants de la marche du Toréador de Carmen, le défilé commence : les *matadores*, resplendissants dans leurs costumes de toutes couleurs, l'air poseur et vainqueur ; les *banderillos*, qui doivent remplacer les *banderillas affolantes* ; les *capadores*, qui excitent les taureaux avec leurs capes aux couleurs brillantes, et qui s'en servent aussi habilement pour détourner l'attention de l'animal,

(1) Cette fidèle description est presque totalement prise de Charles Auberti.



Les combats de taureaux à Mexico.—Voir pages 40-41



Ruines de la cathédrale.—Voir page 72.

lorsque celui-ci s'acharne après un *toréador* ou un *picador* ; derrière viennent les *picadores* en costumes plus simples, mais de beaucoup de cachet, et montés sur les pauvres rosses que l'on va envoyer tout à l'heure à la boucherie. Enfin, l'attelage des six mules toutes pomponnées, qui traîneront hors de l'arène les taureaux morts ou les chevaux éventrés.

Toute la cuadrilla salue le président ; l'alguazil se retire en faisant piaffer son cheval et chacun se rend à son poste. Le moment est venu d'ouvrir les portes du corral ; la trompe retentit ; un homme ouvre la porte avec précaution et un taureau noir superbe bondit. La foule en démence hurle de tous côtés : *Bravo, Bravo, toro*. Le bruit ahurit le pauvre animal qui, arrivé au milieu de la piste, renifle violemment le sable et mugit. On ne le laisse dès lors plus en repos et la mort se prépare pour lui au chant du Toréador : Prends garde à toi !

La course se divise toujours en trois parties : les *picadores* commencent le combat et ont pour mission de fatiguer le taureau, de l'énerver et de le préparer au coup *d'espada* final. A ceux qui voudraient voir supprimer ces boucheries de chevaux, on répond que sans ces attaques préliminaires, le taureau serait trop fort et trop vigoureux pour être combattu par le *matador* seul. Bref, les *picadores*, au nombre de trois, galopent, ou plutôt trottent vers le taureau, chacun à son tour. Le bon *picador* doit tenir sa lance assez bien et assez fort pour arrêter, du bout ferré, l'élan du taureau qui se précipite, les cornes basses, vers le cheval sans défense et qui a les yeux bandés. Mais le *picador*, généralement, manque son coup, la lance glisse sur le garrot de l'animal, et les cornes du taureau atteignent le cheval ordinairement en plein poitrail. Alors, l'enthousiasme devient énorme, les sauvages voient avec délices le sang répandu, et le pauvre cheval, talonné à coups de bottes, à coups de pieux, galope lourdement, les entrailles pendantes, vers la porte de sortie.

Le premier taureau éventre cinq chevaux en quelques minutes. J'en ai le cœur malade, mais, tout le monde est content du taureau et les applaudissements éclatent.

Enfin le dernier *picador* disparaît et arrivent les *banderillos*, qui sont gracieux et adroits. Tout le monde sait qu'il s'agit pour les *banderillos* de fixer deux *banderillas* terminées par des fers de lance de cinq centimètres de long, à un même point de l'épine dorsale du taureau. Quelquefois, le *banderillo* manque son coup et ce sont des huées sans fin. Le pauvre *banderillo*, tout honteux et penaud, se retire alors et souventes fois en versant des larmes. Ce travail des *banderillos* est joli et demande beaucoup d'adresse et d'agilité, car ils doi-

vent éviter les cornes du taureau en bondissant de côté pendant qu'au même instant, il fixe les deux banderillas dans le cou de l'animal. L'animal, nanti de deux ou trois paires de banderillas est alors mûr pour la mort. Le toréador fait son entrée, s'avance vers le président et débite un petit discours disant qu'il lui offre le taureau et qu'il va le tuer selon toutes les règles de l'art. Pendant ce temps, les *capadores* occupent l'attention du taureau, qui pourrait bien profiter du discours du toréador, pour lui allonger un coup de cornes dans le dos, à titre d'applaudissements.

Une fois qu'on est délivré du spectacle des chevaux éventrés, le reste des courses, bien qu'encore assez cruel, n'en est pas moins des plus empoignants. Le *matador* joue avec la mort, et seul, à cinquante centimètres du mufle de la bête, il l'excite de sa *muleta*, lui fait des passes, l'évite d'un mouvement de gauche : il est agile comme un chat et adroit comme un singe. Le moindre faux mouvement, un pied qui glisse dans le sable mouillé, suffirait pour qu'il reçût un coup de corne, avant qu'aucun des *capadores*, qui se tiennent à bonnes distances, n'ait le temps d'intervenir.

Enfin, le *matador* va tuer le taureau ; une émotion poignante s'empare de l'assistance. Droit sur les jarrets, fixe et regardant le taureau dans les yeux, le *matador* pointe son espada, longue d'un mètre et tranchant comme un rasoir, vers le garrot du taureau, et, au moment précis où celui-ci va s'élancer, tête baissée, contre la *muleta* rouge, le matador lui enfonce sa lame jusqu'à la garde dans le corps. Le taureau mugit, recule, fléchit peu à peu sur ses jambes ; le mufle est plein de sang, il cherche encore des yeux un *capador*, un *toréador*, et tournant à demi sur lui-même, il s'effondre et expire en lançant un grand soufle.

L'enthousiasme touche au délire ; l'adroit *toréador* fait le tour de la piste, saluant de la main, du sourire, envoyant des baisers : la piste se couvre de chapeaux, de cigares, d'éventails et même d'habits. Les mules arrivent et emmènent le taureau mort.

Voilà la première course finie ; il y en a six au programme. Les suivantes sont semblables ; mais dans l'une d'elles, le taureau envoyé ne voulut rien savoir, il ne bougea pas plus qu'un inoffensif bœuf et le public cria de toutes ses forces : *Lazzo* ! *Lazzo* ! (*lâche*) *Vaca* ! *Vaca* ! On fit entrer quelques vaches, qui entraînèrent le taureau : son trépas fut retardé de quelque temps et la mort prosaïque à l'abattoir remplaça la fin glorieuse que lui réservait le destin !

Pour compléter le dégoût de la mise à mort des chevaux nous avons vu le spectacle des coulisses, qui est aussi très saisissant. Dans le fond de la grande cour tenant au corral, sous un hangar, vingt-cinq

ou trente vieux chevaux attendent leur tour d'aller en piste. Ce sont des bidets efflanqués, au poil sale et gris, aux jambes torses et à l'œil terne. Déjà plusieurs chevaux éventrés sont étendus par terre ; en voici un qui vient d'entrer de la piste, terrifié, haletant d'angoisse, et les entrailles pendantes. Trois hommes lient les jambes du cheval pour l'empêcher de ruer et pour le faire tomber à terre. Une fois le cheval sur le sol, incapable de remuer, un homme lui rentre les entrailles dans le corps, et on recoud la peau. Le cheval est vigoureusement bouchonné ; on lui donne à boire un liquide alcoolique, et dans dix minutes, il va retourner au massacre.

Voilà une économie de $25,000 !

Comme nous ne savions trop comment nous rendre à la place des courses et ne connaissions qu'imparfaitement la langue, nous avions amené avec nous deux garçons mexicains qui pensionnaient à notre hôtel, l'un d'eux parlait bien le français. Aussitôt que nous fûmes installés, nos deux *cicerone* avaient hâte de voir commencer le spectacle. Mon compagnon, qui s'était imaginé qu'un combat de taureaux consistait à faire battre deux taureaux ensemble, voyant d'abord les chevaux éventrés et ensuite le sang qui ruisselait sur le cou des pauvres bêtes que les *capadores* poussaient à la rage, fut saisi d'une répugnance extrême et en avait assez: "Ah ! bien vois, donc ça, est-ce assez barbare! assez dégoûtant! je ne peux plus y tenir, sortons, allons-nous en ! ! !" Et, j'eus toutes les misères à le tenir en place et l'empêcher de manifester son dégoût en face de nos jeunes mexicains, qui applaudissaient avec frénésie et nous répétaient : "*Mui bonito* ! c'est joli ! que c'est beau ! Vous aimez ça, n'est-ce pas ! !" Au sortir de l'enceinte, deux enfants nous reconnaissent pour américains et viennent nous offrir en vente, pour souvenirs, ces espèces de flèches encore ensanglantées, qui ont servi au combat. Et mon compagnon de leur dire avec vivacité de s'éloigner, qu'il en avait assez de ces horreurs et ne les oublierait jamais !

Nous revenons à la ville, et après notre souper, nous passons notre dernière soirée sur la Plaza. C'est fête ; tout est illuminé d'ampoules électriques aux couleurs nationales ; les militaires, en grande tenue, font entendre de la superbe musique, mais rien ne touche ni n'attire l'attention de mon compagnon ; il me parle constamment du spectacle de l'après-midi ! il me dit même qu'il n'en dormira pas !

Mercredi, 6 février.—Nous allons partir de la belle capitale pour Puebla. Disons un mot des crêpes mexicaines, appelées *tortillas*. Des Indiennes s'installent aux coins des rues passantes, aux abords des églises, surtout à la Guadeloupe, et là exercent leur petit com-

merce. A côté d'elles, elles ont un plat de bois rempli de pâte : dans une écuelle de ferblanc ou de terre cuite se trouve le saindoux. Elles tapent la pâte et l'applatissent, lui donnant la forme d'une galette, puis elles prennent avec leurs mains la graisse et en recouvrent la pâte ; elles ont un petit feu préparé d'avance, et dans une poèle, elles cuisent maintenant le mets national, les *tortillas*. Avant de les servir, elles ont soin de les saupoudrer de *chili*. Avec quelques sous, on peut faire son repas.

Mexico, à l'heure qu'il est, n'est pas propre ni agréable à visiter. On est à réparer les égouts, plusieurs des principales rues sont éventrées et quasi impassables, même pour les piétons. Nous avons vu comment travaillent les pauvres Mexicains occupés à ces travaux; leur mode de charroyer la boue rappelle comment procédaîent autrefois les esclaves qui creusèrent le grand canal entrepris pour assainir la Métropole et en assurer la sécurité ; car les lacs qui entourent la ville, ont longtemps fait craindre qu'elle pourrait un jour être submergée. Les ouvriers charroyeurs ont un panier d'osier, solidement attaché dans le dos, ils le remplissent en prenant la terre ou la boue avec des pelles et les passant par-dessus leurs têtes, ils les déchargent dans les paniers. Ils partent ensuite et vont vider leurs paniers ; ils s'inclinent un peu de côté, de manière à ce que le contenu ne leur coule pas sur la tête. Pas besoin de demander si les pauvres travaillants sont éclaboussés le soir.

Les Mexicains, qui ne pèchent pas, pour la plupart, par excès de propreté, ne pèchent pas non plus par excès d'honnêteté. Une petite fille, un jour, près d'une gare, nous avait vendu des oranges, adroitement et vite, elle fait quelque pas, se place derrière une bonne vieille qui avait, elle aussi, un panier d'oranges à vendre, et la petite soulage le panier de la vieille pour remplir les trous faits dans le sien. Un jour, encore, nous étions au bureau de poste de Mexico, à acheter des timbres. Mon compagnon avait vu le commis du bureau lui compter la monnaie qui lui revenait ; il se détourne pour me dire un mot et veut reprendre son argent, un cinq sous lui manquait, il regarde en arrière et aperçoit une gentille fillette d'une dizaine d'années derrière lui et qui avait une main fermée, bien serrée. Il lui saisit la main et y trouve son cinq sous. Il se récrie et commence à parler de ces Mexicains voleurs etc. Il y avait bien un Mexicain qui comprenait l'anglais..! Le sentiment national froissé et la pitié qu'inspirait la fillette pleurant à chaudes larmes, lui firent prendre la part de l'enfant : " Les Mexicains volent en petit, Monsieur, mais vous autres, Américains, vous volez en grand !"

Nous roulons maintenant à toute vapeur vers le sud et traversons une fort belle région. Nous passons d'abord au pied de N.-D. de la Guadeloupe à qui nous demandons de bénir ses enfants voyageurs. Les hautes montagnes du Popocatepelt et de l'Ixtacihualt sont constamment en vue ; nous passons et arrêtons à de beaux villages, et nous pouvons y voir les dômes et les clochers de nombreuses églises. A la station Irola, les hautes montagnes semblent tout près de nous ; nous admirons de vastes et belles plantations de maguays. Les Mexicains extraient de cette plante un jus visqueux et gluant dont ils forment la *pulque.* C'est une boisson alcoolique, très-nourrissante, et qui a des propriétés curatives pour les maladies du foie. A midi nous sommes à Apam, centre de la région de la pulque ; les Indiens en vendent à un sou le verre, et vendent aussi des provisions, viandes, biscuits, gâteaux, etc. Ayant quitté cette station, nous apercevons, du côté droit, à quelques milles de distance, sur un promontoire dénudé, une grande croix, qui domine toute la plaine d'alentour. Encore quelques stations et nous voyons le Mont Malintzi, mot *aztec* qui veut dire femme qui pleure. Cortez, le général espagnol, qui conquit ces parages, avait une Indienne du nom de Marina, qui lui servit longtemps d'interprète. Elle s'était flattée que le général l'épouserait. Mais, plus tard, elle connut le dessein de Cortez de l'abandonner ; elle se retira au sommet de cette montagne et là, dit la légende indienne, elle pleura jusqu'à sa mort. Les Indiens disent que souvent ils la voient et qu'elle pleure !

Bientôt, nous sommes à Apizaco, où nous changeons de wagons pour Puebla et où nous pouvons acheter à vil prix de très beaux objets en onyx mexicain et des cannes sculptées au couteau par les Indiens. Nous faisons halte au très joli village de Santa Anna; c'est un véritable jardin. Ici encore, les Indiens ont toutes sortes de beaux objets à vendre et l'on aperçoit les coupoles et les clochers de plusieurs anciennes églises.

A deux heures p. m., nous sommes à Puebla où nous descendons à l'Hôtel Paris, en face de l'église San Cristobal, tenue par des PP. Maristes français. L'hôtel est tenu par une dame française, Mad. Henri.

CHAPITRE V

Une autre belle ville ; ses églises ; ses couvents ; une fourmi pas gênée ; la maison d'un riche Mexicain ; l'église San Francisco ; les bains ; excursion à Cholula ; les églises, les pyramides ; les haciendas ; paysage incomparable ; une église rapprochée du Ciel ; encore quelques églises de Puebla ; le Séminaire ; rencontres inattendues ; un voleur qui avoue sa culpabilité ; les terres froides ; paysage émouvant ; les terres tempérées ; manufacture "Hercules"; les terres chaudes ; Vera Cruz, la torride et meurtrière ; tempête tropicale ; intérêt du port ; l'île des Sacrifices.

Puebla est une autre grande et belle ville de 100,000 âmes, Ses rues sont propres, larges et droites ; ses beaux édifices et monuments la placent immédiatement après Mexico. Elle fut fondée en 1531, par don Sébastien Ramirez de Fuenca, évêque de S. Dominique et gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Les monuments les plus remarquables ont tous une destination religieuse. Les églises y sont au nombre de cent, les couvents y sont aussi fort nombreux. Parmi les églises, au premier rang, se place la cathédrale située sur la Plaza Mayor. Elle est sur le plan de celle de Mexico, mais un peu plus petite. Elle est construite dans le style italien de la fin du XVIIe siècle. L'intérieur est surchargé d'ornements d'une profusion fatigante et souvent d'une singulière bizarrerie. Du reste, tout est d'une grande magnificence. Le tabernacle est formé d'une seule pièce de *tecali*, espèce d'albâtre mexicain. Des marbres du pays, de couleurs variées, décorent l'autel ; un beau crucifix en bois noir est, nous dit-on, un don de Charles-Quint. Le maître-autel lui-même est un gigantesque ouvrage en orfèvrerie, presqu'entièrement en argent, dans un style splendide, mais tourmenté. L'art de la sculpture en bois, qui a été porté si loin par les Espagnols, se révèle dans cette église par des demi-figures pleines d'expression et de vie. On remarque un Christ peint de l'école de Bologne ; de bonnes copies, réduites sur cuivre, de la Transfiguration et la communion de St. Jérôme ont été apportées de Rome par l'un des derniers évêques de Puebla. La chaire et les tribunes qui, aux grandes solemnités, servent pour le chant de l'épître et de l'évangile, sont en marbre. Le *Sagrario* n'est qu'une petite chapelle qui renferme plusieurs autels et statues. Les murs de la sacristie disparaissent sous des peintures à l'huile fort riches et anciennes. L'église des Français, San Cristobal, desservie par les P.P. Maristes, en face de notre hôtel, est un très riche bijou d'élégance et de propreté. La voûte est recouverte de scultures en bois doré. A

l'intérieur de la grande coupole, on admire une multitude d'anges jouant de différents instruments de musique. La statue de la Vierge est un chef-d'œuvre de sculpture sur bois ; elle a été faite au Guatemala ; la statue San Cristobal est aussi particulièrement bien faite et remarquable. Il y a plusieurs autres belles statues et de nombreux tableaux qui, au dire des connaisseurs, sont de véritables chefs-d'œuvre.

La Plaza, en face de la cathédrale, n'est pas grande, mais les arbres y sont beaux et si compacts qu'à peine le soleil y peut pénétrer. On les avait décorés de milliers de roses pour la fête de S. Philippe qui, ici, comme à Mexico, a été dignement célébrée. En face de la Plaza, opposé à la cathédrale, est le Palais municipal, dont l'architecture est plus moderne, mais, qui est cependant un très joli édifice en pierres de taille. Nous allons maintenant à l'une des plus anciennes églises de la ville, la *Santissima*, actuellement en réparation. Ici, un incident fort comique se passe. Comme nous sommes un peu fatigués et qu'il fait assez chaud, nous nous assayons sur un banc vermoulu, vieux, suivant les apparences, de plusieurs siècles. Le Père Dagnault me parle de ses impressions et revient sur le spectacle auquel il a assisté avant de quitter Mexico. Tout à coup, il sursaute en poussant un cri de mort. J'ai cru un instant qu'il avait été frappé d'une balle, je n'étais pas remis de ma surprise, qu'il fait un deuxième bond et crie de nouveau : "Mais, Père, qu'est-ce qui vous prend ?—J'ai été piqué, dit-il,—et le voilà courant, geignant de douleur. J'avoue franchement que la situation était si comique, que je l'aurais vu expirer et je n'aurais pu m'empêcher de rire. A l'écart, derrière un pilier, il fait les perquisitions voulues et revient, triomphant comme un *matador*, avec le cadavre d'une grosse fourmi, cause de tout ce tintoin. Il n'eut pas pour elle la pitié qu'il avait ressentie la veille pour les bêtes de l'arène à Mexico, et la fourmi n'eut pas le temps d'aller se vanter aux fourmis mexicaines d'avoir goûté au sang d'un vieux Canadien !

Nous visitons un couvent remarquable appelé Maison de retraites spirituelles ; nous allons ensuite aux salles du Cercle Catholique, dont les murs sont décorés d'arabesques d'une grande beauté. Nous entrons à l'église *El Spiritu Santo* qui appartient aux Jésuites. Elle est spacieuse et riche, et porte le cachet de grandeur que cette célèbre congrégation religieuse a toujours su imprimer à ses œuvres. Il y a trois nefs. Les peintures de la voûte principale et de la coupole du centre sont fraîches et belles. Quelques tableaux des grands maîtres décorent les chapelles. On y voit deux vastes bénitiers en onyx. Outre le maître-autel qui est superbe, il y a quatorze autels

ou chapelles ; dans le sanctuaire, on compte quatorze grandes statues. Nous entrons ensuite à une église fort ancienne, à l'extérieur délabré, mais à l'intérieur on y voit cinq beaux autels et un tableau de marbre représentant N. S. au tombeau. Nous visitons encore l'église de La Luz, et celle de N. D. des Sept Douleurs. Partout, nous trouvons des autels, des statues, des tableaux en grand nombre et dignes de fixer l'attention.

Jeudi, 7 février.—Il y a ici, à l'une des extrémités de la ville, des bains minéraux qui ont beaucoup de ressemblance à ceux de Glenwood. Nous nous y rendons. Pour cela, on traverse en tramway électrique la ville toute entière. Les bains sont situés sur un vaste et magnifique parc "El Paseo Nuevo." A côté des bains est l'école militaire, où les jeunes soldats font de la musique. En face du Parc est l'église de N.- D. de la Guadeloupe, qui ne date que de 1812. La façade est ornée de plaques de faïence coloriées en rouge et en vert, de l'effet le plus gracieux. Des colonnes blanches et légères portent un chapiteau ionique qui semble surmonté d'un voile. Une jolie balustrade, de sveltes clochers, couronne l'édifice ; des médaillons placés sur les murs extérieurs, sont représentées diverses apparitions de N. D. de la Guadeloupe.

Après le dîner, nous partons avec le P. Rousselon, de l'église française, et nous allons visiter un vieux fort situé un peu en dehors de la ville. En nous y rendant nous voyons une belle statue équestre du général espagnol Saragosse qui s'empara de Puebla, et nous visitons la demeure d'un riche Mexicain. C'est un véritable collège, avec de grands jardins murés, des étangs, etc. Il y a une belle chapelle avec trois riches autels. Cet homme veut vendre sa propriété et en demande $65,000. En revenant vers la ville nous redescendons la colline lentement, arrêtés à chaque détour du chemin par la vue de quelque merveille de la nature ou de l'art. Dans le lointain se dessine la grande Pyramide de Cholula que nous devons visiter demain. Du haut de cette éminence, nous jouissons d'une vue ravissante : les deux hautes montagnes du Popocatepelt et de l'Ixtacihualt, que les Indiens appellent l'homme et la femme, avec leurs capuchons de neige, s'élèvent à l'horizon ; à nos pieds se déroule la ville de Puebla, comme hérissée d'églises et, çà et là, dans la campagne solitaire, pointent des clochers et s'arrondissent des coupoles. Le ciel, aux approches du soir, a pris ces teintes extraordinaires dont rien ne saurait égaler la richesse et la douceur. En rentrant à la ville, nous passons près d'un lavoir public où une centaine de femmes indiennes sont à genoux, occupées à laver leur linge. Tout près, nous entrons à l'église San Francisco, une des plus magnifiques et des plus

vastes églises du pays. La façade à l'extérieur est revêtue de plaques de faïence où sont tracées des arabesques intéressantes. Les murs à l'intérieur sont couverts de haut en bas de grands tableaux à l'huile, représentant les scènes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, depuis la Création jusqu'au sacrifice du Calvaire. Ils sont disposés en trois rangées placées l'une au-dessus de l'autre, et ces rangées sont séparées par deux grandes corniches qui supportent chacune une balustrade à barreaux blancs, semblables aux gardes des galeries de nos églises. Nous entrons un peu tard à la maison, fatigués, mais bien contents de notre deuxième journée à Puebla.

Vendredi, 8 février.—Nous allons, avant le dîner, prendre une seconde fois les bains d'El Paseo Nuevo. Ils sont bien tenus et aussi efficaces que ceux du Colorado. On y est bien servi et à très bon marché. Nous dînons de bonne heure et prenons le tramway pour Cholula, situé à une dizaine de milles. La température est superbe ; pas un nuage ne vient ternir l'azur du ciel mexicain. Une brise légère, par intervalles, tempère la chaleur du jour. A une heure, nous sommes à l'endroit d'où part le tramway de Cholula. Il peut contenir une vingtaine de personnes, est divisé en première et seconde classe et traîné par des mules. Quelques Mexicains et un prêtre montent en première ; des Indiens s'intallent en seconde. Nous disons quelques mots à ce prêtre qui ne parle que l'espagnol ; il a l'air soupçonneux et méfiant et nous le laissons vite tranquille dans son coin. Mais voici un Italien qui habite le voisinage ; en nous entendant causer en français, il vient nous trouver. Poli et obligeant au possible, notre gentil Italien nous donne toutes sortes de renseignements sur le pays, notamment sur les Haciendas, une vieille institution mexicaine. Une hacienda se compose quelquefois de 60,000 acres de bonne terre. Dans cet espèce d'état, se trouve un grand palais construit d'adobés et ayant généralement deux cents pieds de long sur cent à cent cinquante de large. Le portail est de pierres fines ciselées par les indigènes. De belles et hautes tours ornent les coins. A l'intérieur est un grand et vaste jardin. Les récoltes se montent quelquefois à plus de soixante-quinze mille minots de blé et vingt-cinq mille de maïs. Une hacienda constitue un véritable petit pays avec ses habitations, ses moulins, ses mines, ses forêts, ses plantations ou colonies. Parfois, quelques-uns des édifices sont de vrais châteaux : telles sont les résidences du propriétaire et de l'administration. Près de celles-ci sont groupées d'ordinaire plusieurs maisons plus petites ou cabanes appartenant aux travailleurs et de grands hangars à grains. Il y a aussi une église, une école et un hôpital pour tous ceux qui travaillent dans cette petite ville. Là

encore se trouve un magasin qui pourvoit les familles de tout ce qui est nécessaire à la vie. Ces haciendas ne sont autre chose qu'une relique du moyen âge et sont bien opposées au progrès et à la liberté de notre époque.

Nous traversons une plaine fertile, au milieu de tourbillons de poussière et nous arrivons, à trois heures, au but de notre promenade. Notre Italien complaisant nous conduit chez un prêtre français, le Père Courcy, qui habite la ville; il est le seul homme blanc de l'endroit ; la population, entière qui est de 10,000, est toute indigène. Les surprises que le voyageur visitant le Mexique a éprouvées jusqu'ici augmentent à Cholula. Cette ville, au temps de la conquête, était une des plus célèbres de l'empire des Aztecs. Située dans une plaine fertile et bien arrosée; à quelque distance du groupe de montagnes qui bordent à l'ouest la vallée de Mexico, elle fut autrefois très prospère et compta jusqu'à quarante mille maisons et pas moins de quatre cents temples. On y fabriquait des étoffes de coton, de la poterie d'argile et une espèce de faïence très estimée.

Mais, au point de vue religieux, Cholula avait encore une plus grande importance : c'était la ville sainte de l'ancien Mexique, et elle se distinguait non seulement par le grand nombre de ses temples, mais aussi, par leur richesse. Les Espagnols, qui portèrent et poussèrent quelquefois si loin l'idée religieuse, eurent en faisant la conquête de ces parages, le désir de détruire les temples d'idoles et de les remplacer par un temple ou chapelle dédiée au culte chrétien. C'est pourquoi on compte aujourd'hui, dans la petite ville de Cholula, cinquante églises. Nous en avons visité une dizaine : toutes sont belles, riches et dignes de fixer l'attention du visiteur. En compagnie du Père Courcy, qui nous a traités avec une courtoisie toute française, nous sommes allés d'abord à l'église dite de Jérusalem. Une décoration toute curieuse frappe nos regards : les différents autels sont ornés de fruits tropicaux, surtout d'oranges et de citrons. On admire ici plusieurs peintures de Murillo, dont l'une, le reniement de S. Pierre, est un chef-d'œuvre. De cette église, nous allons à l'église paroissiale, dédiée à S. Pierre. Elle est très vaste et se trouve située au côté nord de la grande Plaza. Du côté est de cette Plaza sont bâties, l'une à côté de l'autre, trois autres grandes églises. Avant d'y arriver, nous passons un endroit très célèbre et fort achalandé : ici, chaque année, ont lieu, au printemps, des combats de coqs qui attirent par milliers des gens de tous les coins du pays. Nous visitons le Couvent et l'église des P.P. Franciscains. Dans la cour ou jardin, on voit trois belles petites chapelles qui servent de reposoirs lors des processions du Saint Sacrement.

L'église est fort belle et riche : la corniche qui orne le haut des murs et sert de base à la voûte est un vrai bijou d'architecture et d'ornementation. Le baldaquin qui surmonte le maître-autel est le plus élégant et le plus magnifique que nous ayons vu encore dans le pays. Dans la sacristie, riche en sculptures et en tableaux, se trouve une peinture très ancienne représentant S. François. Dans la cour du couvent, ayant remarqué des cornes placées aux branches des arbres, près du tronc de l'arbre, je demande au Père Courcy ce que cela signifie : "C'est une des nombreuses superstitions mexicaines, on croit que sans ces cornes les arbres fruitiers resteraient stériles ! " La porte de l'église S. Francisco a une particularité peu banale que notre compagnon nous fait aussi remarquer : il y a cent clous dans cette porte et ils sont tous différents les uns des autres. Le Saint Sacrement est exposé ici ; il y a force décorations de fleurs et de lumières. Tout autour du sanctuaire, au lieu d'une balustrade, est une rangée de candélabres, de fleurs et, ça et là, des cages remplies d'oiseaux qui chantent à qui mieux mieux. Nous visitons deux autres églises ; la plus remarquable est la Chapelle Royale qui a sept nefs, séparées par des colonnes ; la voûte au-dessus de chaque nef est formée de sept coupoles, ce qui fait un total de quarante-neuf coupoles. La lumière vient toute du toit. On remarque ici, un bénitier immense sculpté par les anciens Aztecs et vieux de plusieurs siècles ; on voit aussi un vieux banc de bois fait par les mêmes et portant la date de 1776. En face d'un petit autel se trouve sur une petite table un buste en bois dont la base est entourée de flammes. Ça représente, nous dit le P. Courcy, une âme du purgatoire, c'est pour rappeler et inspirer la dévotion aux âmes.

Sur la Plaza, juste en face des trois églises que nous venons de visiter, est une relique des jours d'autrefois, c'est une colonne où l'on attachait les Indiens coupables ou paresseux, pour les fouetter publiquement et, ainsi, inspirer une crainte salutaire aux autres. Sur la Plaza encore, est un vieux monument de pierre portant l'inscription : Philippe, roi des Espagnols et des Indiens ; à la base de ce monument est un grand bassin d'eau courante où des Indiennes viennent remplir des urnes qu'elles emportent précieusement sur leurs têtes ou sur leurs épaules. Le côté ouest de la Plaza est occupé par un marché public, recouvert d'un portique soutenu par des colonnes de pierre; ce marché date de 1646.

Nous allons maintenant visiter la grande Pyramide de Cholula, qu'on appelle aujourd'hui la montagne faite de mains d'hommes (*monte hecho a mano.*) De loin, elle ressemble à une colline naturelle, chargée d'une épaisse végétation. On peut arriver à son sommet

à cheval, ou même en voiture ; le long de la montée, on voit, ça et là, les différentes couches de briques, le temps et les orages ayant désagrégé la terrasse qui recouvre la surface de la Pyramide. Sur le sommet, une église dédiée à la Vierge des Remèdes s'élève sur l'emplacement d'un temple mexicain dédié au dieu de l'air (Quetzalcoalt). C'est sur une vaste plaine, sans grands arbres, comme toutes les plaines situées à une haute élévation, que se détache cette masse à quatre assises, aux côtés exactement placés d'après les points cardinaux, construite en adobés avec des couches d'argile et présentant ainsi une analogie remarquable avec les Pyramides d'Egypte. La hauteur de ce monument est d'au delà de deux cents pieds, et sa longueur à la base est de 1350 pieds. La plateforme du sommet est entourée d'une massive balustrade en pierres. Dans la seule ouverture de cette balustrade, vis-à-vis la route d'ascension de la Pyramide, une grande croix de pierre est plantée, portant la date de 1666 ; en arrière et vis à vis cette croix est la porte de l'église de la Vierge des Remèdes. Cette église, fort belle, a ceci de remarquable que, de toutes les églises du monde, elle est la plus rapprochée du Ciel. On y voit sept autels et de nombreuses statues, parmi lesquelles celle de la Vierge fixe l'attention. Elle est très ancienne et existait au temps de Cortez. Sur les murs du temple sont de nombreux ex-voto, attestant la foi du peuple et la protection obtenue dans ce sanctuaire unique et privilégié.

Humboldt, qui visita la Pyramide de Cholula au siècle dernier, a dit à son sujet : "Ses bases sont plus grandes qu'aucune des pyramides d'Egypte, de sorte que le touriste n'a pas besoin d'aller jusqu'à ce pays lointain pour voir une pyramide, quand il y en a une tout près de nous, qui est plus étonnante encore que celle de là-bas."

Du haut de cette Pyramide la vue est admirable et surpasse en grandeur et en magnificence, tout ce qu'on peut voir ailleurs. A nos pieds, une plaine couverte de riches moissons, des plantations d'aloès, d'agaves et de maguays ; des fermes, des jardins, des villages avec leurs églises nombreuses et élégantes ; Cholula, avec sa grande Plaza, couverte d'Indiens, avec ses cinquante églises et leurs clochers élancés ; à la distance de dix milles, Puebla, avec ses nombreux dômes et clochers, les deux tours de son orgueilleuse cathédrale qui dominent toute la grande cité ; puis, devant nous, dans un horizon plus ou moins rapproché, une ceinture de montagnes bleues, d'où s'élancent le Popocatepelt, l'Ixtacihualt, le Malintzi et le Promontoire d'Orizaba, avec leurs bases verdoyantes et leurs capuchons de neige. Tout cet ensemble a une magnificence et une splendeur que la plume ne saurait décrire. Mais, nous ne pouvons contempler longtemps ce

panorama merveilleux et unique, il faut songer au retour. Nous jetons en passant un coup d'œil sur deux autres pyramides qui existent encore ici, mais qui sont en ruines. Leurs dimensions sont aussi inférieures à celles de leur sœur géante. Notre bon guide, le Père Courcy, nous quitte et nous prenons le tramway.

Samedi, 9 février.—Pour nous remettre des fatigues d'hier, nous ne faisons qu'une sortie aujourd'hui. Nous allons visiter l'église San Domingo, très grande et très riche. Tout le contour du sanctuaire est couvert de sculptures dorées, au milieu desquelles sont placées pas moins de vingt grandes statues. Au fond, il y a trois beaux autels. En bas, dans les côtés de la nef, se trouvent deux chapelles avec chacune deux autels et dont les murs disparaissent sous des sculptures dorées et une profusion de statues. Il y a encore plusieurs autres chapelles également riches et bien décorées. Nous visitons l'église dite de Bethléem ; puis l'église paroissiale de S. Marc, où nous remarquons, parmi les tableaux, celui de S. Jérôme traduisant les Saintes Ecritures.

Dimanche, 10 février.—Les PP. de l'église française m'invitent à dire la messe de onze heures à leur église. Le P. Rousselon fait le sermon et nous prenons le dîner avec eux. Nous allons ensuite avec lui visiter le Séminaire de Puebla, immense construction en pierres avec trois cours intérieures. Actuellement il y a quatre-vingt-dix élèves, tous habillés en soutane. Nous entrons chez un Canadien, originaire de Québec, conducteur sur le chemin de fer qui va d'ici à Oaxaca. Ce Québecois était au Séminaire de mon temps et je l'ai bien connu. Il a épousé une mexicaine et, suivant la coutume du pays, il a dû prendre et garder chez lui les parents de sa femme : sa maison est remplie ! Au retour, une rencontre encore bien plus imprévue a lieu. Deux jeunes gens de Fall River, Mass., élèves autrefois au collège N. D. de Lourdes, dont l'un fut de ma classe, viennent me demander au parloir. Ils font partie d'une compagnie d'acrobates, actuellement en tournée au Mexique ; ils assistaient ce matin à ma messe et m'ont reconnu !

Lundi, 11 février.—Nous allons partir ; mais, après avoir réglé nos comptes d'hôtel, voici qu'une scène cocasse a lieu. Mme Henri, maîtresse de l'hôtel, une française, qui connaît le penchant de bien des Mexicains, toujours sur ses gardes, a été visiter la chambre d'un Mexicain qui logeait avec nous et part en même temps. Elle revient indignée, disant qu'il manque un drap de lit et qu'il faut le retrouver. On ouvre la valise, mais de drap de lit, point. Alors, Mme Henri soulève le manteau du mexicain et l'accuse d'avoir son drap de lit sous son habit, autour du corps. Elle ne se trom-

pait pas. Figure de notre homme et indignation encore plus grande de la maîtresse de céans. Alors, notre Mexicain, confus, s'incline et présente sa tête : "Frappe, dit-il, je suis coupable !" Et madame Henri lui enjoint de déloger au plus vite, lui déclarant qu'elle ne tient pas à frapper sa sale tête.

Mais, nous voici en route pour Vera Cruz ; nous verrons bientôt la véritable végétation tropicale, car dans les lieux visités jusqu'ici, à cause de l'altitude, les terres froides (tierras frias), ne produisent guère de fleurs ou de fruits vraiment tropicaux. Nous passons le village Santa Anna, d'où part un embranchement pour le village indien de Tlascala, autrefois célèbre et dont l'histoire est intimement liée avec celle de Cholula. Tlascala est renommé pour ses antiquités, au nombre desquelles se trouve la première chaire, dans laquelle l'Evangile fut prêchée pour la première fois dans le Nouveau-Monde. Nous passons Apizaco, où nous achètons des cannes sculptées par les Indiens. Nous changeons de chars ici. Les hautes montagnes disparaissent bientôt derrière nous, excepté l'Orizaba, qui nous apparaît du côté gauche et que nous voyons pendant plusieurs heures. A Esperanza, nous prenons le dîner. La locomotive est remplacée par une Great Farley, qui va nous descendre en bas des montagnes. Nous arrêtons deux minutes à une toute petite station, Boco del Monte, sur le sommet des montagnes, et un panorama merveilleux se déroule à nos yeux. En bas de la montagne est le village indien de Maltrata. On pourrait sans nous déranger jeter une orange sur la Plaza, et cependant nous sommes, par le chemin de fer, à quatorze milles de la station et à quatre milles plus haut, et nous sommes ici au-dessus des nuages. En descendant, nous passons de magnifiques chutes d'eau ; des précipices de mille pieds ; des ponts si hauts qu'on se sent presque pris de vertige en regardant en bas et qu'involontairement on détourne les yeux ; nous cotoyons les montagnes, passons des gorges et des tunnels, jusqu'à ce qu'enfin nous entrons dans Maltrata, et nous sommes dans les terres tempérées (tierras templadas). La scène a changé, les palmiers, les orangers, les fruits de toutes sortes croissent en abondance, et autour de la gare les vendeurs et vendeuses s'appellent légion. Cependant nous ne sommes pas encore dans le pays du café, nous descendons encore mille pieds et arrivons bientôt à Orizaba, belle ville de 50,000 âmes, puis nous traversons une vallée de jardins et de plantations et nous sommes à Santa Rosa, où nous voyons sur un promontoire dénudé briller une grande croix. Nous apercevons d'ici la filature de coton "Herculès", réputée la plus vaste de l'univers. Nous sommes maintenant dans les terres

chaudes (tierras calientes) et une végétation tropicale luxuriante réjouit agréablement la vue : tous les fruits tropicaux y sont en abondance. Voici la jolie ville de Cordoba, dont la population est de 27,000 âmes, centre de la région du café. C'est ici que se récolte le café Cordoba dont la renommée est universelle. Cette ville, ainsi qu'Orizaba, possède des palais, de vastes et riches églises, de magnifiques théâtres et cependant, à part les tramways, il n'y a aucune voiture dans ces villes. Tout se transporte à la main ou à dos de mulets. Enfin, nous continuons à descendre et à 6 heures p. m., nous entrons à Vera Cruz, sur le golfe du Mexique.

Le général Espagnol Cortez arriva ici le Vendredi-Saint, 22 avril 1519. C'était alors un village indien et, à cause des richesses qu'il y trouva, il lui donna le nom de Villa Ricca de Vera Cruz. La population aujourd'hui est de 30,000. Les rues sont larges, bien bâties, souvent bordées d'arcades. Cependant, tout y inspire une profonde mélancolie au voyageur. C'est que l'imagination ne peut se défendre de la pensée que cette ville, où la chaleur est intense, est le tombeau de l'étranger, que la fièvre jaune, fléau aussi destructeur que la peste, ne la quitte jamais, et que l'ange exterminateur ne cesse d'y exercer ses ravages. Toutefois, ce *vomito negro*, comme l'appellent les Mexicains, sévit avec moins de violence de novembre à mars que dans le reste de l'année. Nous prenons le souper sous l'une de ces arcades dont je viens de parler, sur de petites tables placées au bord des larges trottoirs. Puis, nous allons réclamer nos lettres au bureau de poste et nous en trouvons une grande quantité qui nous attendaient ici.

Mardi, 12 février.—Les maringouins nous ont tenu compagnie toute la nuit et, bien que nos lits fussent entourés de rideaux de point protecteurs, nous n'avons pu nous en défendre. Nous visitons la ville ; les rues sont malpropres, creusées d'un fossé au centre, lequel transporte des immondices et les eaux sales ; une foule d'oiseaux de mers viennent manger dans ces fossés et nettoyent ainsi la ville. Les règlements municipaux protègent ces oiseaux qui sont ici chez eux. La Plaza n'est pas grande, mais elle est très jolie ; ses trottoirs en marbre ont trente pieds de large. Nous entrons à l'église paroissiale, d'une architecture grandiose et imposante, mais peu décorée. On y célèbre l'office des morts : un catafalque s'élève sous la grande coupole ; sur le cercueil, il y a le chapeau du défunt ; toute la grande nef est tendue de noir. Nous allons à l'extrémité ouest de la ville ; les maisons sont basses et surmontées de terrasses sur lesquelles les gens respirent un peu d'air frais le soir. Nous visitons une autre jolie église et nous en voyons plusieurs

dont le gouvernement s'est emparé et qui servent à des usages profanes.

Mercredi, 13 février.—A notre réveil, notre chambre est grise de poussière ; nous expérimentons ce que c'est qu'une tempête aux tropiques. Le vent du nord souffle avec furie et soulève des tourbillons de poussière. On a peine à se tenir debout. Aussi, nous restons au dedans et écrivons des lettres.

Jeudi, 14 février.—La tempête s'est apaisée et nous allons partir. Nous prenons passage sur le Vapeur S. Germain, vaisseau français, qui voyage d'ici à Santander, en Espagne, et à S. Nazaire, en France, faisant aussi arrêt à la Havane, où nous nous dirigeons. Au moment où nous embarquons, un navire de guerre allemand arrive ; il porte 570 hommes, nous dit-on.

Vendredi, 15 février.—Nous sommes encore dans le port de Vera Cruz. Le chargement et déchargement du vaisseau n'a pu se déterminer hier. Nous jouissons d'un spectacle intéressant, celui de voir tous les navires et embarcations qui vont et viennent, conduits par des hommes de différentes nationalités. Notre vue se porte aussi sur un lieu célèbre dans l'histoire du Mexique : l'île des Sacrifices, située dans le port, où se trouve la prison militaire et où sont détenus les grands criminels du pays. C'était l'endroit où l'on offrait autrefois aux dieux du paganisme les horribles sacrifices des victimes humaines. A onze heures, a m. on lève l'ancre ; les machines se mettent en mouvement, le canon gronde et nous partons. Nos yeux contemplent longtemps l'antique Vera Cruz et tout le littoral de cette fameuse terre des Montézuma que nous avons aimée et que nous ne verrons probablement plus.

CHAPITRE VI

Une messe en mer ; coucher du soleil ; la Havane ; les églises ; l'évêque ; manufacture de cigares ; richesse de la ville ; la chaleur ; formalités ennuyeuses du retour ; le cimetière Colon : en mer ; Algier, la Nouvelle-Orléans ; une conférence remarquable ; Memphis ; Américains courtois ; Kankakee, Bourbonnais ; Chicago, Green Bay ; Marinette ; Oconto ; triste fin d'un bon curé ; Tomahawk, Iron Mountain ; joies du retour.

Dimanche, 17 février.—Il a plu toute la journée hier ; mais aujourd'hui le soleil se lève radieux, la température est idéale. Une religieuse française, venant de Mexico avec cinq postulantes qu'elle conduit à Paris, vient nous demander de dire la messe. On décore le salon avec des drapeaux, un autel est préparé et nous célébrons. La cloche sonne et presque tout l'équipage assiste à la messe. La journée se passe agréablement ; le service est fait avec beaucoup de courtoisie, la mer est calme comme de l'huile. Un spectacle d'une incomparable beauté vient finir la journée—celui du coucher du soleil en mer ! L'Occident est tout empourpré, l'astre du jour descend majestueusement et, au moment de disparaître, un rayon couleur d'émeraude signale son départ.

Lundi, 18 février.—A six heures a. m. nous sommes dans le port de la Havane, en face du Moro Castle, tout près de l'épave du *Maine*. Nous descendons à l'Hôtel Mascotte, où nous prenons nos chambres et un bon déjeuner. Nous visitons l'église S. Augustin, desservie par des Augustiniens Irlandais ; ensuite l'église de Bethléhem, où sont des PP. Jésuites, puis l'église S. Philippe. Mais, ces églises sont vieilles et pauvres et n'ont ni la splendeur ni la beauté des églises du Mexique. Au soir, du balcon de notre chambre, nous nous amusons à voir passer la procession du carnaval, qui est primitive et peu intéressante.

Mardi, 19 février.—Ici aussi, il y a des moustiques et des maringouins ; la nuit a été chaude et longue. Nous rendons visite à Mgr. Sbaretti, devenu évêque de la Havane. Il nous reçoit à bras ouverts et nous parle du grand besoin de prêtres de son vaste diocèse. Il voudrait nous retenir et nous prie de travailler à lui envoyer des ouvriers évangéliques.

Nous visitons ensuite une factorerie de cigares et nous nous y sommes bien intéressés. Il y a une grande animation; chacun va et vient dans tous les recoins du bâtiment et, au milieu de tout ce monde d'ouvriers qui s'agite et court à son but, règne un silence presque complet Au centre d'une grande salle, sur une estrade élevée de plusieurs

pieds, un homme, d'une voix de Stentor, lit un livre d'histoire en langue espagnole. Ceci est, nous dit-on, pour empêcher les ouvriers de causer et leur faire exécuter une plus forte somme d'ouvrage. La chaleur est accablante et, à cinq heures de relevée, nous sommes rafraîchis par un violent orage électrique.

La Havane a une population de 250,000 âmes. C'est une ville d'une richesse extraordinaire. Toutes les constructions, depuis l'humble chalet jusqu'aux grands et riches palais, sont en pierre. Tout est solide et massif. Les rues de la vieille partie de la ville sont étroites, mais bien pavées et propres, depuis la prise de possession par les Américains. Les trottoirs, quelquefois, sont trop étroits pour deux personnes, il faut marcher l'un devant l'autre. Au dessus des rues, sur de grandes barres de fer, des toiles blanches sont étendues pour atténuer l'ardeur du Soleil. Les rues de la nouvelle ville sont larges et les parcs, notamment le Prado et le Parc Central, surpassent en beauté ceux que nous avons vus ailleurs. Les palais, les théâtres, les hôtels et nombre de résidences ont coûté des sommes énormes. Le théâtre Tacon a coûté $400,000. Le Palais de l'évêque, qui n'est pas le plus beau de la ville, a coûté $250,000. Nous avons visité la forteresse ou château Moro et le Fort Cabânas : ce sont des constructions immenses.

Mercredi, 20 février.—Jour des Cendres—Nous disons la messe chez les PP. Augustiniens. Après le diner, nous nous promenons dans les rues, admirant la beauté et les richesses des magasins.

Jeudi, 21 février.—Il fait très chaud ; nous passons une bonne partie de la journée sous les arbres du Parc, situé près de notre hôtel. Sur l'invitation que nous avons reçue de Sa Grandeur, nous allons prendre le dîner avec Mgr. Sbaretti. Les Cubains mangent très salé et Mgr a déjà contracté cette habitude. Mon compagnon demande souvent des œufs à la coque, parce qu'on ne peut y introduire du sel !

Vendredi, 22 février.—Nous achetons nos billets pour le retour. Nous avons besoin de certificat de santé et nous avons à passer par des formalités longues et ennuyeuses. Parce que nous ne pouvons prouver que nous sommes citoyens américains, on nous fait payer un dollar extra. On exige la même chose de deux garçons qui achètent leur billet pour la Nouvelle-Orléans, en même temps que nous. Ces deux garçons sont des soldats qui ont servi dans la guerre Hispano-Américaine et qui viennent d'être honorablement déchargés du service. N'est-ce pas là un honteux abus de pouvoir de la part de certains employés ?

Nous visitons, après le diner, le cimetière Colon, réputé le plus beau du Nouveau Monde et propriété de l'évêque de la Havane. Nous nous y rendons par un petit chemin de fer appelé "El Carmelo." Nous voyons un monument qu'on nous dit être le plus beau qu'il y ait en Amérique. Il fut élevé en 1890 par le peuple de la Havane en l'honneur de vingt-sept pompiers qui périrent dans un incendie.

Nous assistons aux funérailles d'un homme riche : tout s'y fait avec un déploiement de fleurs, de voitures, etc. Par contre, nous voyons aussi l'enterrement de plusieurs pauvres. Ceux-ci sont jetés pêle-mêle dans une fosse commune et sans cercueil. Nous revenons à la ville par le tramway électrique "El Principe", qui passe en face du Palais du Général Gomez. Les jardins qui l'entourent sont magnifiques.

Samedi, 23 février.—Nous embarquons à bord du navire américain Excelsior. Le voyage est agréable ; le service est bien fait, le bateau très-propre ; mais le temps devient pluvieux et l'atmosphère est chargée d'une brume épaisse, quand nous entrons dans le Missisipi. Les eaux sont boueuses et sales ; les rives sont basses et marécageuses.

Nous descendons à Algier, chez les PP. Maristes, qui sont heureux d'avoir des nouvelles de leurs PP. de l'ouest et du Mexique.

Dimanche, 24 février.—Accompagné d'un Père, nous visitons la Nouvelle-Orléans. Les églises n'y ont rien de remarquable. La Cathédrale, sans prétention, n'a que le mérite d'être ancienne. Au soir, nous assistons à une conférence bien intéressante, donnée devant le "Winter School," par un anglais converti, Henry Austin Adam. Il parle du zèle des millionnaires protestants pour l'éducation et pour leurs sociétés bibliques et blâme l'apathie des riches catholiques à ce sujet. Il cite des exemples, entre autres celui d'une riche dame qui ne pouvait donner un millier de piastres pour venir en aide à un collège pauvre et commandait le même jour un riche collier de pierres précieuses.

Lundi, 25 février.—Bien reposés, nous disons adieu à nos bons PP. Maristes et prenons le train pour le Nord.

Mardi, 26 février. Nous faisons halte à Memphis, Tenn. A la gare, un jeune homme bien mis vient à nous et nous demande si nous désirons une bonne maison de pension pour passer quelques jours dans la ville. Nous hésitons d'abord, mais il nous parle si bien que nous le suivons ; il nous accompagne et paye nos tramways, il nous conduit chez une vieille tante, demeurant sur la rue Principale (Poplar Ave). La vieille dame a perdu son avoir et est veuve ; et s'est faite maîtresse d'hôtel pour vivre. Une couple de jeunes gens

sont en pension ici. D'après l'ameublement et les manières de la vieille dame, on reconnaît qu'elle est d'excellente famille, d'une éducation soignée et qu'elle a connu de meilleurs jours. Elle est pour nous remplie d'attentions délicates et semble fière d'avoir des prêtres catholiques sous son toit.

Mercredi, 27 février.—Le jeune homme qui nous a emmenés hier nous accompagne et nous visitons la ville, qui a une population de 120,000 âmes. Les rues sont larges, à angles droits et sont sillonnées de tramways électriques. Nous visitons le Parc Central ; une multitude d'écureuils apprivoisés se promènent dans les arbres et descendent vers les visiteurs qui leur donnent des fruits, des noix et, des amendes. Nous entrons à l'église S. Dominique, la plus grande de la ville ; nous entrons aussi dans une Synagogue, grand et beau monument de pierres. Il y a ici beaucoup d'israélites.

Jeudi, 28 février.—Nous disons à regret adieu à la charmante vieille dame et au jeune homme, toujours aimable, qui nous reconduit à la gare et, nous remerciant avec effusion d'avoir logé chez sa tante, nous demande comme faveur de faire connaître la maison à nos amis du Nord.

Vendredi, 1er mars.—Nous arrêtons à Kankakee, Ill. où nous faisons une petite visite au curé Granger, église Ste-Rose. Ce bon curé me demande de venir raconter mon voyage à ses gens dimanche prochain, et après un bon déjeuner, nous prenons le tramway pour le Collège des PP. Viateurs, à Bourbonnais.

Samedi, 2 mars.—Il y a une séance assez intéressante. Un homme qui imite le cri des animaux, les bruits et sifflements des locomotives de chemins de fer, des bateaux et des moulins. Il se montre réellement habile et amusant.

Dimanche, 3 mars.—Je passe la journée à l'église Ste-Rose, en compagnie du curé Granger et de son jeune vicaire, le P. Fortin. A la grand'messe, je prêche aux Canadiens, qui sont ici au nombre de trois cent cinquante familles. Je visite le couvent et l'Hôpital tenus par des Sœurs françaises dont la Maison-Mère est à Ste-Marie de Beaverville. Le P. Dagnault a prêché en français à l'église de Bourbonnais, à la grand'messe, et il a ensuite parlé aux élèves du collège en anglais. Tous les deux, nous avons parlé du Mexique et surtout du grand pélerinage de la Guadeloupe.

Ce soir, le P. Dagnault revient, nous allons avec le curé et son vicaire à une assemblée des jeunes gens, qui s'intéressent bien à nos récits.

Lundi, 4 mars.—Nous partons pour Chicago, et y arrivons pour retrouver la grande ville avec un brouillard de neige pareil à celui qui tombait le jour de notre départ.

Mardi, 5 mars.—Nous nous rendons à Green Bay et faisons halte chez les Sœurs de la Miséricorde qui tiennent ici un hôpital.

Mercredi, 6 mars.—Nous allons à Marinette, chez le bon curé Caron. Nous ne voulons pas rentrer chez nous avant la fin de la semaine.

Jeudi, 7 mars.—Nous apprenons ici que le P. Vaillant, curé des Canadiens d'Oconto, Wis. est dangereusement malade ; nous retournons sur nos pas. En effet, nous le trouvons bien souffrant. Mais, comme toujours, il nous reçoit avec plaisir et affabilité. Nous passons la veillée avec lui, et à onze heures, lui souhaitant bonne nuit, nous allons nous reposer.

Vendredi, 8 mars. De bonne heure, nous sommes éveillés par les cris de la vieille Kate, la servante du curé. Comme elle n'entendait rien, elle est entrée dans sa chambre et l'a trouvé mort, mort seul pendant la nuit !

Nous prenons une tasse de café, au milieu du brouhaha qui se passe et nous partons pour Tomahawk, résidence de mon compagnon de voyage.

Samedi, 9 mars.—Je quitte mon ami et pars enfin pour la maison. Je passe par Pratte-Jonction, Monico Jonction et Wakefield, trois petites stations, pauvres et ennuyantes. J'arrive à Iron Mountain à 7½ p. m. Les Membres de la Société S. J. Bte avec leur fanfare m'attendent à la gare : on me ramène à l'église en carrosse ; les cloches que j'ai achetées, carillonnent. On entre : une adresse et une bourse me sont présentées par le P. Huot qui m'a remplacé ; il y a Salut du S. Sacrement et ainsi se termine mon beau et intéressant voyage vers les tropiques.

(Fin de la première partie)

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGE DANS L'AMERIQUE CENTRALE ET DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

CHAPITRE PREMIER

Quelques jours dans New-York ; la cathédrale ; départ ; vieillard à la verte vieillesse ; la Havane ; le Golfe du Mexique ; les poissons volants ; Bélize ; une belle rencontre ; les églises ; Puerto Cortez ; l'unique chemin de fer du Honduras espagnol ; Puerto Barrios ; le chemin de fer ; les plantations ; des ruines; Guatemala City ; beauté de cette ville ; ses églises ; les fêtes de Minerve ; les volcans : visite à Antigua ; les bains, les ruines ; importance qu'eut cette ville ; ses malheurs.

Jeudi, 16 octobre 1913.—J'ai obtenu de mon évêque, Mgr Eis, de Marquette, Mich., un congé de six mois, et me voici dans la Métropole américaine, l'hôte des bonnes Sœurs de la Miséricorde. Je prépare mon itinéraire pour un grand voyage dans l'hémisphère austral : les employés de l'Agence Thos. Cook & Son, toujours courtois et bien renseignés, m'aident de leur expérience. J'ai visité plusieurs églises, notamment la vaste Cathédrale, qui rappelle un peu les vieilles églises d'Europe, j'ai visité aussi plusieurs parcs et me voilà prêt à partir.

Vendredi, 17 oct.—En taxi-cab, je me fais conduire à la jetée 42 sur la rivière et je prends le S. S. Surinam de la United Fruit Co., bateau qui voyage d'ici à l'Amérique Centrale. Il y a quarante passagers de première. A part deux négresses et deux êtres à l'air rébarbatif, nous faisons connaissance et devenons tous amis. Le voyage s'annonce bien.

Samedi, 18 oct.—Les passagers s'occupent à apprendre les langues, les uns le français, d'autres l'anglais, d'autres l'espagnol. Avec un jeune homme de Jucuapa au Salvador, j'étudie la langue de Cervantès. Je cause aussi de temps en temps avec les enfants d'un avocat de Guatemala, qui savent parfaitement le français.

Dimanche, 19 oct.—La chaleur s'accentue à mesure que nous allons vers le sud. Le pont du navire spacieux et couvert nous offre une place de promenade fort agréable et achalandée.

Lundi, 20 oct.—Les voyageurs habitués à voyager dans ces parages revêtent des costumes blancs et légers. Nous avons parmi nous un aimable vieillard de 82 ans, qui s'en retourne à Coban, au Guatemala, où il habite. Il parle de son prochain voyage à New-York dans deux ans. Il possède bien l'anglais, le français, l'espagnol et l'allemand. C'est un vieillard bien conservé et qui paraît plutôt être dans la cinquantaine que d'être octogénaire. Tout le monde aime à causer avec lui, il a des connaissances sur toutes les choses et tous les pays.

Mardi, 21 oct.—Nous passons à travers les îles Bahamas et nous cotoyons plusieurs de ces îles de corail. Nous y voyons quantité de beaux palmiers verdoyants.

Mercredi, 22 oct.—Nous passons l'île de Cuba ; nous avons une vue magnifique de la Havane et du Moro Castle que je visitais, il y a douze ans. Nous entrons dans le Golfe du Mexique.

Jeudi, 23 oct —Ce Golfe du Mexique où nous sommes maintenant offre, le soir, un spectacle plein de grandeur et de beauté. Le firmament devient tout empourpré et nous rappelle la description du commencement d'un beau jour faite par le poête Homère, quand il parle de l'aurore aux doigts de rose. Des éclairs fulgurants et sans fin sillonnent de toutes parts la voûte céleste ; c'est le présage d'un beau jour. Nous voyons maintenant de nombreux poissons volants, qui ressemblent à des papillons argentés, volant au-dessus des eaux. Au soir, nous apercevons les côtes du Yucatan.

Vendredi, 24 oct.—De bonne heure, nous sommes à Bélize, capitale du Honduras anglais. On jette l'ancre à deux milles du rivage, dans une grande et belle baie. Je descends à terre avec d'autres passagers ; des petits vapeurs conduits par des indigènes nous amènent à terre pour vingt-cinq sous ; d'autres commencent à charger et décharger le navire. Tous font leur ouvrage en chantant et avec une gaieté qui vous ferait croire que vous avez devant vous les plus heureux habitants de la terre. Leur langage est un mélange d'anglais, d'espagnol et de dialectes indiens, difficile à comprendre. Bélize a une population de 8,000 et reste à peu près stationnaire ; vue de la mer, l'apparence de la ville est assez jolie. Il y a plusieurs églises avec de hauts clochers et plusieurs spacieux édifices publics ; mais cette première impression favorable diminue en approchant du rivage. Les rues sont étroites, irrégulières, sans ordre, sales, sans trottoirs, etc. Comme il n'y a pas de système d'égouts, on

voit à côté de la rue de petits fossés dans lesquels coulent des eaux croupissantes et verdâtres, charroyant des ordures. Il n'y a pas d'aqueducs, et l'eau de la rivière Bélize, ainsi que celle qui est dans le sol, sont impotables. A côté des maisons, on voit de grands réservoirs, ou grandes cuves, dans lesquels se ramassent et se conservent les eaux de la pluie qui tombent sur les toits. J'avais rencontré antérieurement, dans mes voyages, une Sœur de la Merci qui partait pour Bélize et qui m'avait dit : "Comme vous êtes un grand voyageur, si vous passez un jour à Bélize, venez me voir, je serai là au couvent Ste-Catherine." Je demande où se trouve ce couvent ; j'ai un peu de misère à comprendre le langage des Indiens, mais enfin, j'arrive et, en effet, je trouve là la bonne Religieuse en question. Il faut visiter la maison et surtout la chapelle, qui est très jolie, prendre quelque chose de la maison, un verre de vin et un morceau de gâteau, puis, enfin, visiter les classes. Les enfant, comprennent et parlent bien l'anglais. Ils sont tout ébahis de me voir suer et de m'entendre parler de nos hivers du Nord, de la neige, de la glace, etc. Un gamin ensuite m'accompagne à la cathédrale catholique, qui est petite et pauvre, puis à l'église anglicane, construite en briques et en pierres, et me reconduit au débarcadère, où je reprends mon betit bateau pour embarquer de nouveau sur le Surinam. Un Père que j'ai vu à la cathédrale et la Religieuse de Ste Catherine m'offrent de voir l'évêque et lui demander de me garder dans son diocèse, car, me disaient-ils, il a beaucoup besoin de prêtres ; mais je n'ai aucune velléité de faire plus ample connaissance avec ce pays chaud et malsain.

Samedi, 25 oct.—De bonne heure nous sommes vis-à-vis Puerto Cortez, Honduras espagnol. Le bateau accoste au quai. Il pleut à verse : c'est la saison des pluies. Après le dîner, le soleil paraît quelques instants, je descends à terre afin de voir la ville. Un petit chemin de fer pauvre et misérable part d'ici et va à soixante milles à l'intérieur, à San Pedro, c'est l'unique chemin de fer du pays. Les wagons sont petits et malpropres. Le chemin de fer sert de rue : on ne connaît pas de voitures ici ni de trottoirs. Les maisons sont de misérables cabanes ; l'église, bâtie en planches, est sans prêtre depuis plusieurs années. Il y a un assez bon hôtel à deux étages, tenu par un Français, Mons. Lefebvre, venu de Paris. Comme à Bélize, et comme à bien des endroits dans les vallées de ces pays chauds, il n'y a pas d'eau potable et on doit recueillir et conserver l'eau des toits dans ces immenses réservoirs, placés sur des poteaux, à côté des maisons. Il y a dans le village beaucoup

de palmiers, chargés de coco-nuts, aussi beaucoup de fleurs sauvages. La population est de 2,000 âmes.

Nous avons vu dans le port, un bateau de guerre du pays, un petit vapeur grand comme une de nos goélettes canadiennes. A midi, les soldats, au nombre de quinze, sont descendus à terre, à côté du quai et ont allumé un feu pour y cuire leur dîner.

Dimanche, 26 oct.—Les Indiens n'ont pas voulu travailler à la pluie et notre départ est retardé et n'a lieu que tard vers le soir. Il a plu presque constamment, le village semble inondé ; les maisons sont toutes bâties sur pilotis, et n'ont pas de fenêtres, mais seulement des ouvertures qui se ferment avec des contre-vents de planches ; il en est de même de l'église. Les mouches et les maringouins sont légion.

En partant, dans le port, nous voyons une jolie petite embarcation faite d'une seule pièce de bois, le Maghoaney. Nous arrivons en face de Puerto Barrios, Guatemala, vers 7 heures p. m. Le docteur du port vient faire l'examen des passagers. Mais nous ne pouvons débarquer ce soir.

Lundi, 27 octobre.—On nous fait lever de bonne heure. A 5½ heures le déjeûner est servi. Pendant ce temps le vapeur s'approche du quai et nous débarquons à la hâte, car le train va partir à 7 h. pour la capitale. A Puerto Barrios, à part quelques bons édifices, appartenant aux Américains, il n'y a que des cabanes de cannes à sucre ou de bambous, couvertes en chaume. La population est, dit-on, de 2,000 âmes, mais, il n'y a pas d'église. Les wagons du chemin de fer sont très propres, il y a une première et une deuxième classe. La voie est couverte d'eau sur l'espace d'au moins vingt milles—une seconde locomotive est placée à l'arrière du train, pour le pousser. Nous avançons avec beaucoup de lenteur ; on craint les accidents, et l'on a bien raison. (Au lendemain de notre passage, les eaux avaient balayé la voie et les trains arrêtèrent de circuler pendant trois semaines. C'est ce que nous apprîmes dans la suite ; ce qui nous donna occasion de remercier la Providence qui nous avait permis de partir ce matin-là). Nous traversons des forêts Vierge, couvertes d'une végétation luxuriante de palmiers, d'orangers, etc., d'où émergent, ça et là, des cabanes d'Indiens. Puis nous entrons, dans les plantations de la United Fruit Co., colossal verger d'oranges, de bananes et de citrons sur une distance d'au delà de cinquante milles ! A la station Quirigua, on voit un bel hôtel et un bel hôpital, encore la propriété des Américains. Un aimable jeune docteur, venu avec nous de New York, reste ici, engagé pour cinq ans. Ici, nous arrêtons et prenons le dîner. Autour de cette station, sur un

espace de plusieurs milles, sont disséminées des ruines très anciennes de peuples disparus et dont on ne connaît pas l'histoire, probablement les mêmes qui ont habité le Yucatan, au Mexique. Dans l'hôtel, sur des corniches, on voit plusieurs statues de pierre, provenant de ces ruines, aujourd'hui presque partout inondées. On passe la station Gualan. Sur un coteau, à un demi-mille, on voit le village, l'église, etc. Les constructions en général sont d'adobés, couvertes en chaume. Ce village populeux est sans prêtre depuis nombre d'années. La population est toute indienne ; un grand nombre d'hommes et de femmes guettent l'arrivée du train, pour vendre des fruits. Sur les six heures, on passe la ville de Zacapa, que l'on ne voit guère, car elle est à un mille de la gare. On traverse plusieurs ponts, entre autres le Pont des Vaches qui est très long et très élevé et nous arrivons à la capitale à onze heures p. m. Le train arrive à sept heures, mais il est souvent retardé, quelquefois de plusieurs heures. La United Fruit Co. a bâti ce chemin surtout pour le transport de ses fruits, non pour les passagers. Quand arrive un convoi chargé de fruits, le train de passagers est mis à côté et attend que le convoi de fruits soit passé. Aujourd'hui, cette raison, jointe au mauvais état de la voie, a contribué à nous causer un retard de quatre heures. Je descends avec deux passagers, un israélite et mon jeune Salvadorien, à l'hôtel Jardin d'Italie.

Mardi, 28 octobre.—La ville de Guatemala, bâtie à une altitude d'au delà de 5,000 piedsau-dessus de la mer, possède un des plus agréables et des plus salubres climats du monde. C'est une ville aux rues larges, bien pavées, bien bâties et qui ressemble beaucoup aux belles villes du Mexique. Ici encore on retrouve de grandes, belles et riches églises. Je visite la Cathédrale, d'une architecture magnifique, l'église Ste-Claire, San-Francisco, etc. Sur la Plaza Mayor, les étudiants et les soldats s'organisent pour une procession, qui a lieu cette après-midi. Ce sont les fêtes de Minerve, qui se célèbrent chaque année à cette époque à l'occasion de la fermeture des classes et qui prennent un caractère national. Elles durent trois jours et amènent dans cette jolie capitale, qu'on se plaît à nommer le Paris de l'Amérique Centrale, un grand nombre d'étrangers, venant de tous les coins du pays et même des pays voisins. Ces fêtes avaient autrefois un caractère payen que l'Archevêque et les prêtres du Guatemala condamnaient en vain. Dans un chariot riche et décoré, sur un trône, était représentée par une jeune fille, la déesse Minerve; devant elle des petits pages, en grande tenue, lui offraient de l'encens; une année, la déesse tomba de son trône sur le pavé de pierreset s'infligea des blessures tellement graves qu'elle mourut et, depuis ce temps,

aucune jeune fille n'a voulu remplir le rôle de Minerve. Les rues par où la procession va passer sont décorées avec goût et profusion. Je visite l'Agence des Vapeurs du Pacifique, pour connaître le jour de mon départ ; je fais quelques emplettes ; il y a de très beaux magasins tenus presque tous par des Allemands,l'on n'y vend pas plus cher que chez nous. Il y a un tramway circulaire, traîné par des mules : le prix de passage est fort minime, ou y paye deux réaux.—Il faut huit réaux pour faire une piastre guatémalienne, mais celle-ci ne vaut que cinq sous de notre argent.

Après un bon dîner au Jardin d'Italie, je pars en coupé avec le jeune israélite venu de New York avec nous et un monsieur Galindo, qui demeure ici, mais qui a autrefois étudié à New York, et nous nous rendons au Temple de Minerve, une construction romaine, un théâtre en pierres, ouvert des quatre côtés et recouvert par un toit soutenu par des colonnes de pierres. Là s'assemblent les participants à la fête des écoles, qui dure depuis dimanche et va se clore aujourd'hui par des discours, une distribution de prix et un lunch qu'on va servir aux élèves dans des paniers. On voit d'abord la procession, formée de quinze cents soldats, des étudiants au nombre de plusieurs centaines, puis un certain nombre d'automobiles, dont cinq sont ornées des drapeaux de chacune des républiques de l'Amérique Centrale et représentent ces cinq petits pays. La parade est fort jolie : il est vrai que les soldats ont des uniformes bizarres et peu dispendieux, et qu'un certain nombre vont nu-pieds, mais le reste est fort bien. En face du Temple de Minerve, la foule s'installe par milliers sur un vaste amphithéâtre. A côté de ce Temple ou théâtre, dans un grand parc est une carte représentant en relief le Guatemala, avec ses villes, ses lacs, ses rivières, ses montagnes et ses volcans. Cet ouvrage, en ciment, est très-artistique et le plus grand et le plus beau de ce genre qui existe au monde. Le Guatemala est, on peut dire, avant tout un pays de volcans, il n'en compte pas moins de trente-cinq. D'ici, on en voit plusieurs ; ils sont tranquilles aujourd'hui, mais ne l'ont pas toujours été et rien n'assure qu'ils le seront dans l'avenir.

Mercredi, 29 octobre.—Je visite les PP. Lazaristes, qui ont ici plusieurs maisons. Après le dîner, je vais avec le Père Supérieur en voiture visiter encore la ville. Nous entrons à un musée appelé la "Reforma". L'édifice est bien, mais le musée ne vaut pas grand chose. Nous allons ensuite à l'église San Domingo, où le Saint-Sacrement est exposé. L'église, de belle architecture, est décorée de guirlandes de fleurs et de banderoles de damas rouge avec franges d'or. Ensuite, nous visitons l'église de la Merced, grande, belle et

riche. Il y a ici une crypte, dans laquelle sont suspendus des squelettes habillés. Ici réside le Vicaire Capitulaire administrateur du diocèse. L'archevêque, mort le printemps dernier, n'est pas encore remplacé. Le clergé voudrait un successeur de son choix et le gouvernement, qui est radical, en veut un autre. La persécution religieuse sévit dans le pays; aucun prêtre étranger ne peut y entrer. Pour moi, les PP. Lazaristes furent tous surpris que j'aie pu me rendre à la capitale sans être molesté. Mais je leur dis, que j'étais arrivé sans soutane, et alors le P. Supérieur me dit : "C'est cela, on vous a pris pour un ministre et, en outre, on a vu que vous veniez des Etats-Unis; on a peur des Américains. La semaine dernière, un vieux prêtre, arrivant d'Espagne à Puerto Barrios, s'est vu refuser l'entrée au pays et a dû retourner." Le besoin de prêtres est très grand au Guatemala et dans toute l'Amérique Centrale ; des paroisses nombreuses restent sans pasteur pendant des années. Ici, il y a une population de près de deux millions et on n'y compte que quatre-vingts prêtres. Le Vicaire Capitulaire me demande de me charger de lettres pour le Délégué Apostolique qui demeure à San José de Costa Rica. Les lettres envoyées à Son Eminence sont toujours interceptées; d'ailleurs, les courriers sont mal organisés, très-lents et peu sûrs. Nous allons visiter l'église du Carmen, un petit sanctuaire très ancien, bâti sur une colline, d'où l'on a une vue excellente sur toute la ville.

Jeudi, 30 octobre.—Avec un cocher, je pars pour aller visiter Antigua Guatemala, bâtie sur les ruines de la capitale qui fut détruite deux fois ; la première fois par le "volcan d'eau" dont le cratère s'était rempli d'eau et éclatait, inondant et détruisant le ville, la seconde par le tremblement de terre occasionné par l'éruption d'un autre volcan, appelé le volcan de feu. Aussitôt sortis de la ville, nous nous trouvons dans des chemins bourbeux, défoncés, presque impassables. A deux endroits, nous voyons des charrettes qui se sont brisées dans les ornières et qu'on a laissées là. De la capitale au village de Mixco surtout, il est impossible à un cheval de trotter soit sur un espace de dix milles. On rencontre des centaines de femmes et d'enfants allant au marché, des fardeaux sur les épaules ou sur la tête. Beaucoup de femmes portent un enfant sur leur dos et un paquet sur la tête. Toutes se tiennent droites, les bras croisés, et vont au pas de course. Après avoir passé le village indien de Mixco, les chemins sont meilleurs ; le trajet est assez pittoresque ; il faut monter et descendre plusieurs collines en côtoyant de hautes montagnes. De presque partout on voit les deux volcans aux pieds desquels est bâtie Antigua. Les habitations que l'on rencontre ne sont généralement que des cabanes indiennes faites de bambous et couvertes en chaume. Enfin, vers

midi, j'arrive et mon cocher me conduit à l'hôpital tenu par les Filles de la Charité, dont la Maison Mère est à Paris. La Supérieure, est polonaise, mais, parle bien français; je lui remets une lettre que le Supérieur des Lazaristes m'a donnée pour elle.

J'accepte avec plaisir l'offre très délicate qu'elle me fait de rester à l'hôpital durant mon séjour ici. Elle me donne un guide sûr, Francisco Munoz, pharmacien, pour m'accompagner dans la visite de la ville et de ses environs. J'ordonne une voiture et un cocher pour nous conduire ; de deux heures à six heures, il ne m'en a coûté que cinquante sous de notre argent. Mon compagnon est aimable, et gentil au possible, mais il ne parle que l'espagnol. Nous visitons d'abord les établissements de bains. Il y en a trois ; chacun a des eaux de différentes forces minérales et d'un degré inégal de chaleur. Tous sont très renommés. Il y a un grand nombre d'autres sources minérales plus ou moins riches. Dans la ville, coulent aussi deux rivières appelées le Portal et le Pensativo ; ces deux rivières se rejoignent au sortir de la ville et forment le Rio Grande, qui coule vers le Pacifique en passant dans le département d'Escuintla, où il prend le nom de Guacalate et devient célèbre par ses courants rapides et terribles. La population d'Antigua est de 30,000 âmes, elle atteignait autrefois 200,000. Le climat est enchanteur, variant de 65o à 75o. Quelquefois, il tombe des brouillards appelés ici *nevadas*, qui causent des gelées très nuisibles aux fruits, notamment au café. La dernière eut lieu en 1886 ; la récolte du café fut presqu'entièrement ruinée. J'ai visité deux grandes plantations de ces jolis arbustes dont les produits ont une renommée universelle. Dans ces deux plantations, il y a des ruines dont je vais maintenant parler.

La première ville fut fondée le 25 juillet 1524, et le premier évêque, François Marroquin, fut nommé en 1537, à Mexico, au mois d'avril. Dix-sept ans après la fondation de la ville survint une catastrophe qui causa sa ruine. En 1541, des pluies torrentielles commencèrent à tomber, le 8 septembre, et continuèrent ainsi pendant trois jours. A neuf heures du soir de la troisième journée, quelques heures après le commencement de l'obscurité, une légère secousse de tremblement de terre se fit sentir, le cratère du Volcan d'eau situé au nord-ouest de la ville s'entr'ouvrit. Les eaux qui s'y étaient accumulées descendirent en torrents entraînant avec elles des pierres, des arbres, etc. Les rues et les maisons furent bien vite inondées. Le premier établissement qui eut à souffrir fut le Palais de la Dona Béatrix de la Cueva. Deux chapelains, habitant une pièce sur le plancher inférieur, furent les premières victimes; l'eau ayant pénétré instantanément dans la chambre, ils se sauvèrent en sortant par la fenêtre. La

Dona Béatrix, qui ne se crut pas en sûreté dans son alcôve, appela ses suivantes, et avec elles, au nombre de onze, monta dans une chapelle construite à la partie supérieure du Palais. Les murs, peu solides, ne purent résister et s'écroulèrent avec fracas. Dona Béatrix et ses servantes, furent ensevelies sous les décombres. Après l'inondation, le 11 septembre, les cadavres furent retirés et inhumés dans la cathédrale. Six cents Espagnols et un bien plus grand nombre d'Indiens périrent dans cette lugubre nuit. La ville était presque détruite, les rues impassables. Dix-sept jours après la catastrophe des prières publiques furent célébrées en la cathédrale, et là, on décida de reconstruire la ville à trois milles de distance. L'œuvre de reconstruction commença le 21 novembre 1542, par une procession solennelle et au milieu d'une grande joie. La ville se releva promptement. Des religieux et des religieuses vinrent y établir des couvents, et chaque ordre eut son temple respectif. Dix ans après la fondation de la ville, en 1552, ils se comptaient au nombre de trente-huit. Les rues larges et régulières, et de nombreux et beaux édifices publics ajoutèrent encore à la beauté de la nouvelle cité. Pendant 231 ans, elle fut le centre d'un grand empire qui comprenait presque toute l'Amérique Centrale. En outre, elle fut le domicile des hommes les plus savants et les plus riches de toute l'Amérique espagnole ; le siège de grandes écoles de théologie, de sciences et d'arts. On se plaisait à l'appeler l'Athènes et la Rome du Nouveau-Monde. Malgré tous ces avantages, la belle capitale ne fut pas longtemps heureuse, le destin sembla se complaire à faire tomber sur elle de fréquentes calamités, dont les plus terribles furent les tremblements de terre de 1565, 1575, 1576 et 1577. Le 27 décembre de l'an 1581, une pluie de cendres si épaisse, sortit du Volcan de feu pour se répandre sur la ville que les habitants durent allumer leurs lampes. Ce phénomène et ces angoisses se répétèrent en 1705, au premier février. D'autres tremblements de terre eurent lieu en 1585 et 1586, en 1607 et en 1651. Le 29 septembre 1689 et à la même date en 1717, eurent lieu les secousses sismiques, appelées tremblements de terre de la S. Michel. Le 4 mars 1751, une horrible secousse causa la ruine presque totale de la ville. Enfin, le plus terrible fut celui appelé tremblement de terre de la Sainte Marthe, le 29 juillet 1773. A trois heures et quarante minutes de l'après-midi, une première secousse se fit sentir, elle fut si forte que tout le monde sortit dans les rues et sur les places publiques. Dix minutes plus tard, alors que la confiance se rétablissait et que les habitants retournaient à leurs demeures, survint un second coup qui, en quelques minutes, détruisit toute la ville. Les édifices tombèrent d'une seule pièce ou par fragments ; les gens ne pouvaient

se tenir debout, les arbres, avec leurs racines, s'arrachaient d'eux-mêmes et tombaient renversés, les pierres des rues semblaient danser, et les cloches sonnaient d'elles-mêmes dans les clochers encore deb out, comme pour annoncer le trépas de la grande cité. D'épais nuages de poussière, formés par la chute des édifices, s'élevaient dans les airs. Les habitants, désorientés, étourdis, incapables de voir, cherchaient en vain les rues, les places publiques et leurs demeures. Tout était dans la confusion. Les ombres de la nuit couvrirent cet horrible spectacle. Le bruit et les tremblements de terre continuè ent pendant toute la nuit. Une pluie torrentielle tomba et acheva de détruire ce que le cataclysme avait laissé debout, ainsi que quantité de marchandises précieuses, de meubles de prix, de belles peintures, des archives, papiers, livres, etc.

La nouvelle ville, qui ne saurait être comparée à l'ancienne, est bâtie au milieu des ruines dont voici maintenant une courte description. La première ruine que mon aimable compagnon me fait remarquer est le Palais de la Dona Béatrix. Le dôme de la chapelle émerge de la terre qui recouvre le reste de cette royale demeure. Non loin de là, dans la plantation de café appelée "la Pompéïa", sont les ruines d'une maison dans laquelle on peut voir encore des statues d'idoles et autres objets de pierre. Nous visitons ensuite les ruines de la première cathédrale qui fut inaugurée en 1533. Parmi les autres ruines visitées, je cite : le Palais Archiépiscopal, le Palais Royal, le Palais de l'Hôtel de ville (restauré aujourd'hui et portant le nom de Palais Municipal), l'Université et le Collège Tridentin ; l'immense église de San Francisco, dont une chapelle bien conservée sert au culte aujourd'hui et renferme le tombeau du Bienheureux Frère de Bétancourt ; l'église des Capucins et leur couvent ; les églises de Ste Thérèse, des Jésuites, de S. Joseph, de la Récollection, de Ste. Catherine, de San Sébastien, de la Miséricorde, du Carmen, de la Chandeleur, de N.-D. des Sept Douleurs, de San Domingo, de la Concepcion, de la Croix du Miracle, de l'Ecole du Christ, de la Sainte-Croix, de Saint-Augustin, des Remèdes, de Ste-Lucie, du St-Esprit, de S. Jérôme, de S. Jacques, de Ste Rose, de S. Antoine ; le collège et l'église de Borgia, le Collège, l'hôpital et l'église de Bethléem, etc. A ces ruines de vastes églises et d'immenses couvents s'ajoutent encore celles de bien des édifices privés et publics. Quelques-unes servent d'habitations à de pauvres familles indiennes ; dans les ruines d'une église, un industriel a installé des machines, et là, il polit le bois et fabrique des meubles. La ville est morte ; il y a peu d'activité et de commerce. Les rues,

pavées de cailloux, comme dans la plupart des villes espagnoles, rendent la promenade en voiture très fatigante.

J'entre à l'Hôpital à six heures, exténué. Les Sœurs, pleines d'attentions, me donnent un bon souper et la meilleure chambre qu'elles ont, dans le Pavillon Militaire, où il n'y a actuellement que deux malades.

Vendredi, 31 oct.—Après la messe et un bon déjeûner, je donne un petit cadeau aux bonnes Religieuses, qui sont bien pauvres, et je reprends la route de Guatemala. Nous dînons à mi-chemin à l'hôtel San Raphaël, tenu par un Allemand. Un bon dîner m'est servi pour cinquante sous et, à cinq heures, j'entre une dernière fois dans la capitale.

CHAPITRE II

Vers la Côte du Pacifique ; Escuintla, Amatitlan ; S. José, chaleur ; la douane ; procédés ennuyeux d'embarquement ; les histoires du P. Conte ; Acajutlo ; les volcans ; Sonsonate ; un meurtre ; les prisons ; la Libertad ; la Union ; Amapala ; Corinto ; Puntarenas ; l'Ile de Robinson Crusoe ; Panama ; excursion aux écluses ; à l'ancienne Cité ; vers l'hémisphère austral ; équateur passé sans désagréments ; Buenaventura ; la Colombie.

Samedi, 1er novembre.—Je dis la messe de bonne heure à l'église San Francisco, et, le déjeûner pris, je me rends à la gare pour prendre le train allant à San José, sur le Pacifique. Un Père Lazariste, tout à fait aimable, le P. Conte, monte avec moi ; il retourne au Salvador où il a travaillé pendant plusieurs années et où il a ruiné sa santé. Il a passé quelques mois ici et le beau climat des montagnes lui a fait beaucoup de bien. La distance à parcourir est soixante-quinze milles, en pente douce. A mi-chemin est la petite ville d'Escuintla ; il commence à faire bien chaud ; nous dînons ici, et nous échangeons l'argent guatémalien, qui a peu de valeur, pour de l'argent du Salvador ou américain. Il n'y a ici rien d'intéressant que le lac Amatitlan ; ailleurs on ne voit que des cabanes indiennes. S. José, le port et le terminus du chemin de fer, n'est pas d'une grande importance non plus. Nous y sommes à quatre heuresP. M. Il faut nous présenter à un bureau du gouvernement, dans un grand édifice en bois, sur le quai, pour y avoir un permis d'embarquement. C'est une grosse affaire et la chaleur est horrible. Enfin, nous voici sur le quai ; le Vapeur S. José nous attend. Nous allons embarquer et partir. Mais non, pas si vite ! on n'est guère pressé dans ces pays ! Il faut passer à la douane en partant comme en arrivant ; ce qui est une cérémonie bien longue ; enfin , tout est réglé. On nous fait placer quatre par quatre dans une grue, ou espèce de panier, une machine soulève ce panier et le redescend sur le navire. Nous y sommes et le voyage sur la mer Pacifique va commencer. Bientôt on lève l'ancre et c'est un soulagement général quand les machines se mettent en mouvement et que l'on commence à respirer l'air rafraîchi de la mer. Le personnel du bateau est presque tout anglais ; les officiers sont polis et attentifs, surtout pour ceux qui leur parlent en anglais. En arrivant à la cité de Guatemala, j'avais acheté mon billet et retenu une cabine. Comme les passagers sont fort nombreux, beaucoup n'en ont pas ; j'ai la mienne, en compagnie d'un commis-voyageur, qui ne sera qu'une nuit avec moi. Depuis mon départ de la Capitale,

le P. Conte me tient compagnie et m'amuse bien, me racontant des incidents de sa vie de missionnaire chez les Indiens. En certains endroits les chiens entrent librement dans les églises. Un jour, il prêchait une mission, un de ces étranges auditeurs s'avise de japper et voilà tout le monde en mouvement pour chasser les chiens qui se trouvaient dans l'enceinte : "Laissez les chiens tranquilles, ils écoutent mieux que vous autres", leur dit le Père. Quand la terre tremble, ce qui arrive souvent, ils se jettent à genoux, prient et promettent de se convertir. Aussitôt la secousse passée, ils se regardent niaisement et rient en disant : "C'est déjà fini ! pas besoin de se convertir ! " Le jour des noces, une mariée doit prouver à son mari qu'elle sera une bonne femme de ménage, capable de faire vivre sa famille ; on lui fait moudre du grain entre deux meules de pierre toute la journée ! A peine prend-elle le temps de manger. Si, le soir, elle a un bon amas de farine de moulue, on ne tarit pas d'éloges à son sujet et elle et son mari reçoivent force félicitations. Dans les vallées, où il fait toujours très chaud, la pauvre mariée sue à grosses gouttes, mais, peu importe, la farine n'en sera que meilleure. Pendant qu'elle travaille ainsi, le mari, lui, est au dehors à fêter et à s'enivrer avec ses amis. Au lendemain, les noces se célèbrent et la mariée y prend part. Quand un enfant tombe sur une pierre et se blesse, les parents partent avec un fouet ou une branche et vont donner une volée en règle à la pierre : sans cela, l'enfant ne guérirait jamais.

Près de Zacapa, à quelque distance de la capitale, se trouve le Pèlerinage national que les Indiens appellent "le bon Jésus d'Esquipulas". On s'y rend de tous les points de l'Amérique Centrale, à pieds, et ce voyage par monts et par vaux dure quelquefois jusqu'à trois mois. Il arrive même que des pèlerins meurent en chemin. Si on tombe malade, on promet, moyennant guérison, un pèlerinage et *un miracle* au "bon Jésus d'Esquipulas". Alors on se met en route et, en arrivant à Esquipulas, voyage qui, de la ville de Zacapa, prend deux jours pour aller et autant pour revenir, car il n'y a ni chemin de fer, ni chemin carrossable ; on achète chez un marchand de l'endroit, un bras, une jambe, un nez, une main en or, en argent, en cire ou en bois (suivant que l'on a été guéri d'un mal à tel ou tel membre) et on vient le suspendre dans l'église du bon Jésus. C'est ce qu'ils appellent promettre et donner un miracle. Le vœu est accompli ; plus tard, si le miracle donné a une valeur matérielle, il disparaît pour être vendu de nouveau !

Les purs Indiens, ceux qui n'ont pas de commerce avec les blancs, sont bons et généralement vertueux. Les époux se feraient tuer

plutôt que d'être infidèles ; ils se nomment réciproquement : "mon sacrement." Au village indien de Cuisnahualt, on a un dortoir public où l'on fait coucher les garçons et où on les enferme sous clé.

Mais, là où les blancs ont pénétré, les Indiens sont débauchés et vicieux ; les mœurs sont tout à fait dissolues et les maladies malsaines qui en résultent sont innombrables. Il y a même pour ces consciences faussées telle faute qui leur paraît assurer leur salut éternel. Le P. Conte me disait que les Indiens ne peuvent pas se faire une idée des conditions de vie chez les blancs, ni des progrès de l'industrie ou de la science moderne. Un jour, il parlait avec un Indien de la végétation et des fruits tropicaux, et lui disait que, dans nos pays, on émonde les arbres, on les transplante, on pratique la greffe, etc : "Vous êtes dans un pays bien pauvre, vous autres, obligés de raccommoder vos arbres, mais, entends-tu ça, toi, continuait l'Indien, regardant un des siens, ils collent ça, les branches, eux-autres!" Quand on leur parle de maisons ou d'édifices qui ont dix, quinze, vingt étages, ils répondent infailliblement : "Mais, vous n'avez pas de place donc, vous autres, pour bâtir vos maisons, nous autres, nous mettons une maison ici, une autre là, mais jamais une par dessus l'autre !"

Dimanche, 2 novembre.—De bonne heure notre vaisseau, le San José, jette l'ancre dans le port d'Acajutlo, au Salvador. Nous y sommes pour deux jours ; il y a beaucoup de chargement à faire. Un certain nombre de passagers prennent le train du chemin de fer qui, depuis quelques années, va d'ici à San Salvador la Capitale. Avec mon jeune Salvadorien de Jucuapa, venu de New-York avec moi, je prends le train pour Sonsonate, une petite ville de 10,000 âmes, à douze milles de la côte. Acajutlo est sans importance ; quelques bons édifices publics et des cabanes indiennes. En arrière, plusieurs volcans éteints, dont l'un, le Mont Santa Anna, s'éteignait il y a quelques années, et fut remplacé par un autre, l'Isalco, qui, à côté du premier, a poussé et crû comme un arbre. Il est en activité et lance à toutes les dix minutes de la fumée, qui, la nuit, est rouge comme une flamme. Plus loin, il y a le San Miguel, aussi en activité. Si un jour, un volcan ne lance pas sa fumée comme de coutume, ou moins régulièrement, le peuple a peur et redoute quelque catastrophe.

La petite ville de Sonsonate est bâtie au pied de l'Izalco ; c'est une ville espagnole : maisons basses, rues étroites et pavées de cailloux. Mais, une chose d'un épouvantable intérêt, c'est que toutes les dix minutes, on entend un bruit souterrain, comme le grondement d'un coup de tonnerre prolongé. Continuellement, il tombe de la cendre provenant du volcan qui semble être en communication avec la mer ; quand celle-ci est agitée, les tourbillons de fumée sont

plus gros et les bruits souterrains plus forts. Rien d'étonnant qu'un jour ces parages ne soient le théâtre de terribles catastrophes et même si une partie de ces pays disparaissait sous les eaux.

Le P. Conte nous quitte ici, pour ses missions d'Alegria, auprès du volcan San Miguel, dans des parages où la terre tremble presque tous les jours. Une autre de ses histoires : Aussi longtemps qu'un enfant n'est pas baptisé, on croit que le diable, à qui il appartient, va venir le chercher et, pour l'en empêcher, on tient un cierge bénit allumé à côté de lui jusqu'à son baptême, qui retarde quelquefois de six mois, vu la rareté des prêtres. Comme au Guatemala, au Mexique et dans toute l'Amérique Latine, il y a des paroisses de vingt-cinq et de cinquante mille âmes, des paroisses de cent à deux cents milles d'étendue. Il n'y a rien d'étonnant alors, si les gens sont de pauvres catholiques, s'ils sont ignorants de leur religion et s'ils restent superstitieux.

Lundi, 3 novembre.—Nous sommes encore toute la journée à Acajutlo. Le jour se passe sans incident. Des hommes se sont amusés à pêcher des requins, pour les tuer et les rejeter à la mer. A neuf heures, p. m. un meurtre a été commis. Un des premiers garçons de tables, un Espagnol, ayant eu une querelle avant de partir de San Francisco, avait dit à son antagoniste qu'il n'arriverait pas vivant à Panama. Il lui a tiré à bout portant un coup de revolver; le malheureux, blessé mortellement, est tombé à la renverse en disant : "Ma mère !" Et l'assassin, l'entendant parler : " Comment, tu n'es pas encore mort, meurs tout de suite "! et il lui tira un second coup, puis, devenu comme fou de son ignoble action, il court et va se livrer au capitaine. Il est enchaîné et passe la nuit sur le pont à dormir comme un juste.

Mardi, 4 novembre.—Des officiers salvadoriens viennent à bord, prendre les dépositions de ceux qui ont vu le meurtre. Le prisonnier est conduit à terre pour être jeté en prison. Les prisons dans ces pays sont mal tenues. On ne nourrit pas les prisonniers, ceux-ci se tiennent aux minuscules fenêtres de leur triste réduit et demandent l'aumône aux passants. Quand on a trop de prisonniers ou qu'on veut se débarrasser de quelques-uns d'entre eux, on leur donne une chance de s'évader et, aussitôt qu'ils sont sortis, on tire dessus et on les tue, en disant que c'est parce qu'ils ont voulu se sauver. Il n'y a pas de peine capitale. Peut-être donnera-t-on, un jour ou l'autre, au meurtrier actuel, la chance de se faire fusiller comme cela. Le misérable ne l'aura pas volé. Après son départ, le cadavre de la victime, solidement enveloppé dans un sac, est jeté à la mer. Puis, l'on part. Nous arrêtons au port la Libertad ; encore un petit village misérable ; mais en arrière, le panorama est joli. A dix heu-

res, nous repartons, suivant d'assez près la côte, où l'on ne voit aucune habitation, mais beaucoup de montagnes volcaniques. A cinq heures p. m. nous sommes en vue du volcan San Miguel, dont j'ai déjà parlé et qui lance de la fumée ; puis quelques heures après, nous entrons dans la baie de Fonseca, en face du port salvadorien la Union

Mercredi, 5 novembre.—La Union, une assez jolie petite ville, mais très chaude, est située aux pieds de hautes montagnes, volcans éteints. Une vingtaine de passagers nous quittent ici et nous repartons à deux heures p. m. Pendant que nous sortons de la baie, une brise rafraîchissante souffle agréablement. Nous passons près de plusieurs îles verdoyantes très élevées, qui ferment l'entrée de la baie. A cinq heures, nous sommes devant Amapala dans le Honduras espagnol.

Jeudi, 6 novembre.—Je descends visiter la ville. Amapala est bâtie aux pieds d'un volcan éteint de sept mille pieds de hauteur, une montagne qui a la forme du légendaire petit chapeau de Napoléon. La ville est située sur une île de sept lieues de circonférence, jouissant d'une végétation luxuriante, mais aussi, d'une chaleur torride. Les rues sont étroites, sales, mal pavées et mal bâties. J'ai visité l'église, qui est en planches, sans fenêtres et sans voûte que la couverture qui est de zinc. Le portail de l'église est blanchi à la chaux. Après avoir fait un tour dans ces rues dégoûtantes, je reprends la petite embarcation qui m'a amené à terre et je retourne au San José. J'ai pu, après bien des recherches et en les payant bien cher, me procurer quelques cartes postales. Plusieurs passagers nous quittent encore ici, entre autres deux étudiants venant du collège de médecine de Guatemala et qui s'en vont à leur résidence à Tegucigalpa, la capitale. Ils ont trois jours à faire en petit bateau à gazoline et se rendront ensuite en automobile. Nous partons à cinq heures.

Vendredi, 7 novembre.—De bonne heure, nous arrivons à Corrinto, dans le Nicaragua. La chaleur est très-intense. La ville paraît mieux que celles que nous avons vues jusqu'ici, sur la côte, mais défense nous est faite d'aller à terre. Les autorité de Panamia, qui font la guerre aux maladies communes dans les tropiques à cause de la chaleur et du manque de précautions hygiéniques, mettent en quarantaine tous les passagers qui viennent d'ici ou des autres ports, jusqu'à Panama. Un Français, homme d'affaire qui s'en va au Costa Ricca, débarque et me demande de l'accompagner. Je lui dis le mot classique : *Non licet omnibus adire Corinthum.* Pour lui, il peut y aller vu qu'il ne se rend pas à Panama. Pendant qu'on soupe, un violent orage électrique éclate et dure deux heures ; il nous rafraî-

chit agréablement. On conduit le navire à quelque distance du quai pour la nuit.

Samedi, 8 novembre.—On nous ramène au quai et le chargement du navire commencé hier se continue. On embarque d'immenses billots de bois présieux, acajou et bois de teintures. On dit que ces derniers vont en France, où l'on s'en sert pour colorer les vins falsifiés. Des Indiens nombreux viennent constamment pour nous vendre des fruits, des perroquets et de petits objets qu'ils fabriquent et vendent à vil prix. L'argent, ici au Salvador, à Nicaragua, Costa Rica et à Panama, vaut la moitié de l'argent américain. Corinto est au fond d'une belle petite baie ; en arrière, on compte une dizaine de montagnes volcaniques, l'une d'elles, le Motumbo, est un volcan en activité, lançant de la fumée tous les quarts d'heure, comme ceux du Salvador. Nous partons à 4½ heures.

Dimanche, 9 novembre.—Par une brise très douce, nous voguons en vue des côtes du Nicaragua, mais après le dîner, nous sommes vis-à-vis celles de Costa Rica. Partout des montagnes couvertes d'une riche végétation, mais pas une habitation. Sur les eaux, de nombreux poissons volants et des tortues attirent notre attention et rompent la monotonie du voyage. Nous rencontrons un vaisseau de guerre américain ; il nous salue et le "San José" lui répond de sa puissante voix. La fanfare militaire américaine exécute le doux et agréable chant national de l'Oncle Sam.

Lundi, 10 novembre.—De bonne heure nous abordons Puntarenas, dans le Costa Rica. Une quinzaine de passagers nous quittent ici; entre autres un Français et trois dames, qui viennent de quitter le Mexique, où la révolution a paralysé toutes les affaires, et s'en vont tenter fortune à S. Jose de Costa Rica. Ils font partie d'une compagnie de vues animées. Vue de la mer, la ville de Puntarenas paraît jolie ; on y aperçoit plusieurs grands et beaux édifices, de jolies maisons et une grande église en pierre. Nous repartons à deux heures et demie. Une chose curieuse à voir dans ces parages, ce sont les couleuvres de mer qui rampent à la surface des eaux, avec une grande vitesse ; la mer en est toute sillonnée.

Mercredi, 12 novembre.—Temps orageux ; nous passons vis-à-vis plusieurs îles ; l'une d'elles, longue de vingt et un milles et maintenant inhabitée, serait, paraît-il, celle où aborda et vécut Robinson Crusoë. Plus loin, une autre île sur laquelle je ne puis avoir aucune information, et où l'on aperçoit au fond d'une rade une jolie petite ville. Enfin, à quatre heures p. m. nous sommes dans la baie de Panama, et à six heures, avec plusieurs passagers du San José, je m'installe à l'Hôtel Métropole.

Jeudi, 13 novembre.—Je visite un peu la ville, qui a vingt-cinq mille âmes, et qui n'est ni grande ni belle, mais propre depuis que les Américains ont pris le contrôle du *Panama Canal Zone.* La Cathédrale, sur la Plaza Mayor, est en pierre et de construction espagnole, mais elle n'est ni grande ni jolie. Les rues de la ville sont étroites et courent irrégulières et sans ordre. Les hommes de police sont fort nombreux. Sur la Plaza Santa Anna, où se trouve l'hôtel Métropole, règne une très grande activité ; les voitures circulent sans cesse ; c'est un va et vient continuel. Il y a beaucoup d'étrangers ici ; on entend bien plus d'anglais et de français que d'espagnol. Après souper, je m'installe au balcon, sur le devant de l'hôtel, au second étage ; les militaires, dans un kiosque sur la Plaza, font de la musique. Une foule énorme assiste à ce concert gratuit. A neuf heures, un violent orage éclate et chacun s'enfuit.

Vendredi, 14 novembre.—Avec une famille Péruvienne venue sur le San José de San Francisco, gens tout à fait distingués, je pars en excursion pour aller visiter la partie ouest du canal. La compagnie du chemin de fer qui traverse l'isthme, de Colon à Panama, a organisé trois excursions, dont deux du côté du Pacifique, l'autre du côté de l'Atlantique, à Colon. Il y a des wagons observatoires construits en amphithéâtre, et un homme, d'une voix de Stentor, explique les travaux déjà faits et ce qui reste à faire. L'excursion du côté de l'est va à Gatun Lake et aux écluses de ce nom. Le canal a douze écluses dont six du côté de l'Atlantique, deux à Pedro Miguel et quatre à Miraflorès. Ce sont ces six dernières que je visite et qui sont le but de l'excursion à laquelle je prends part. Une autre excursion se rend un peu plus loin, à la Culebra Cut, qui a neuf milles de long, plus au centre du canal. De Pedro Miguel, nous voyons assez bien cette montagne que l'on a percée et abattue et qui glisse dans le canal et pourrait peut-être en retarder l'ouverture. Chaque écluse a mille pieds de long sur cent dix de large. Les portes, bâties en acier, ont sept pieds d'épaisseur, soixante-cinq pieds de long et quatre-vingt-deux pieds de haut.

Elles pèsent chacune de trois cents à six cents tonnes. Les murs des écluses sont en ciment. Je suis descendu par une chaleur de 96 degrés dans l'une des écluses de Pedro Miguel. Veuillez m'en croire, ce n'était pas une mince affaire pour moi que de remonter ! A part les écluses, il y a les lacs artificiels de Gatun et Miraflorès, dans lesquels on accumule les eaux qui seront nécessaires au fonctionnement du canal. Ces lacs couvrent de vastes terrains autrefois couverts de villages et d'habitations. Les vaisseaux ne traverseront pas avec leurs propres machines, ils seront traînés par de puissantes

machines électriques et mettront dix à douze heures pour aller d'un côté à l'autre. Il y a encore nombre de choses intéressantes à voir dans ce canal Panama, qui sera désormais comme un monument glorieux de l'énergie, de l'habileté et de l'indomptable persévérance de la grande nation américaine qui l'a construit.

La longueur totale du Canal est de quarante milles ; trente-cinq mille ouvriers y ont travaillé. Le coût en sera de $375,000,000. Mais, comme toute médaille a son revers, un grand nombre d'hommes ont perdu la vie, soit par les fièvres, autres maladies ou accidents. On visite à Ancon, un faubourg de Panama, le vaste cimetièreoù un grand nombre de monuments d'égale dimension nous disent l'endroit où reposent les victimes du Canal et qu'on appelle : *"The tolling of the Panama Canal."*

Je passe la soirée sur la Plaza Santa Anna, en face de mon hôtel, occupé à regarder cette activité sans bornes. La ville compte, dit-on, quatre cent vingt-cinq hommes de police, qui portent des costumes en Khaki simples, mais élégants.

Samedi, 15 novembre.—Je vais à l'évêché afin d'avoir la permission de dire la messe demain. Le premier étage du Palais épiscopal est occupé par des magasins. L'évêque et son personnel sont au deuxième plancher. Sa Grandeur est malade ; le vicaire capitulaire me répond. Il ne parle que l'espagnol. Il me demande d'aller dire la messe à sept heures et demie à l'église de la Merced et de ne pas manquer l'heure, vu qu'il y a ici une vraie disette de prêtres. A midi, nous avons un orage torrentiel, avec éclairs et tonnerre. Je pars ensuite en fiacre pour visiter le vieux Panama. La ville était autrefois à dix milles plus au sud, sur les bords du Pacifique. Elle fut assiégée et détruite par l'Anglais Morgan en 1770. Le chemin est macadamisé et très bon, la végétation est belle et riche ; on voit plusieurs villas et de beaux jardins, de même qu'un théâtre en construction et qui sera superbe. Non loin de là est une chapelle catholique, bien pauvre, construite de planches et n'ayant pas même de fenêtres, les ouvertures sont fermées de contre-vents. A part ces édifices, il n'y a que des cabanes indiennes. Sur une colline regardant la mer, on aperçoit les restes de la grande cathédrale Sainte-Anastasie. La tour et une partie des murs sont bien conservés. On peut y lire une foule de noms écrits par les visiteurs. A l'intérieur des murs, de grands arbres ont poussé et grandi. A remarquer encore, les restes d'un grand couvent et quelques autres ruines. Après mon retour, je rencontre un jeune Irlandais du vapeur San Jose et avec lui je vais visiter la prison. Les détenus sont enfermés dans une cave humide

et malsaine. Comme au Salvador, ils demandent aux passants à manger, à travers les petites fenêtres de leur triste demeure.

Dimanche, 16 novembre.—Je dis la messe à la Merced, vieille église, sans beauté, ni richesse, ni intérêt, comme d'ailleurs la vieille église Sainte-Anne, en face de la Plaza. Après le dîner, je pars en voiture pour aller prendre le bateau pour Guyaquil. Je dis adieu à Panama et à son merveilleux canal et je m'embarque sur le Vapeur Chili, grand et beau vaisseau, bien propre et bien confortable. Nous ne sommes qu'une vingtaine de passagers. Nous partons à quatre heures.

Lundi, 17 novembre.—Je redoutais l'approche de l'Equateur, à cause de la chaleur ; mais nous avons eu une nuit très fraîche. C'est bien notre meilleure nuit depuis que j'ai quitté la Capitale du Guatemala. La journée aussi est délicieuse. La mer est calme, une brise légère souffle et le temps est frais. De bonne heure, le matin, on nous apporte une tasse de café à notre cabine, le déjeûner est ensuite servi à neuf heures et demie, un lunch à une heure et demie p.m. et le grand dîner à sept heures du soir. Mais c'est le régime espagnol, et cette cuisine ne ressemble guère à la nôtre. Nous longeons les côtes de la Colombie pendant toute la journée sans pouvoir distinguer grand chose ; le temps n'est pas clair.

Mardi, 18 novembre.—Nous voici très près de la terre colombienne; ici et là quelques îles couvertes de verdoyantes végétations. A onze heures, nous entrons dans la baie Buenaventura. Il y a une forte cargaison à laisser ici. Buenaventura est un petit village misérable de quelques cents âmes ; la plupart des Indiens que nous voyons sont noirs comme des nègres ; sur le rivage, des huttes indiennes. Il m'a été impossible de me procurer ici souvenir quelconque, pas même une carte postale. La Colombie est un pays très pauvre ; l'argent n'y vaut rien : la piastre colombienne ne vaut qu'un sou de notre argent. Un petit chemin de fer part d'ici pour aller à Cali, une petite ville à l'intérieur. Actuellement, les trains ne circulent pas ; les pluies ont brisé la voie et emporté un pont important. On dit que les Colombiens sont bons catholiques, hospitaliers et affables. J'en ai bien la preuve: deux jeunes gens qui débarquent ici m'invitent à aller attendre le prochain bateau chez eux, qu'ils me recevront sous leur toit et me feront visiter l'endroit etc.

———————

CHAPITRE III

Dans l'hémisphère austral ; Manta ; Monte Christi ; les Panamas ; Guyaquil et Duran ; triste état sanitaire ; chemin de fer de Quito ; terrains arides ; terrains fertiles ; Riobamba ; les Montagnes ; le Nez et l'Oreille du Diable ; difficulté sérieuse qui tourne au ridicule ; arrivée chez les PP. de la Merced; visite de la ville ; la cathédrale ; la Campania ; image miraculeuse ; riche enterrement ; le bon Pasteur ; visite émotionnante ; l'Archevêque ; Quito et ses environs ; L'Orient ; l'Alameda, les Séminaires ; Commis des Postes bien renseigné ; la cloche des PP. de la Merced ; deux églises et deux écoles visitées ; du chant français à Quito ; un repas indien.

Mercredi, 19 novembre.—Quelle nuit nous avons passée ! Pas moyen de dormir à cause de la chaleur et des maringouins; qu'il doit donc y en avoir de ce bétail-là dans ce sale petit village, qu'on devrait plutôt nommer Mauvaise Aventure ! Nous passons encore toute la journée ici ; des dames et des demoiselles en grande tenue, portant bracelets, pendants d'oreilles, etc., mais nu-pieds, viennent visiter le navire. Nous les quittons sur les cinq heures.

Jeudi, 20 novembre.—Il a fait une bonne nuit et tout le monde se félicite d'avoir bien reposé. Il y a dans ces parages une sorte de poissons plats appelés raies.

Vendredi, 21 novembre.—Nous voici à Manta. On débarque des rails pour le chemin de fer en construction, qui part d'ici et va dans l'intérieur à la petite ville de Monte Christi, centre de la fabrication des célèbres chapeaux Panama, qui ont pris ce nom de Panama parce que depuis longtemps les fabriquants allaient les vendre à l'Isthme. A midi nous repartons et la brise nous accompagne. Parmi les passagers, plusieurs parlent bien le français, entre autres un astronome français bien aimable et un jeune homme de Quito, Mons. Cruz, qui vient de Belgique où il a passé sept ans et s'est marié avec une jeune fille de Liège très distinguée.

Samedi 22 novembre.—Au matin, nous côtoyons plusieurs îles assez grandes. Puis, bientôt, on nous montre à droite l'île Puna, où il y a un village avec une église. Et nous entrons dans la rivière Guayas, sur laquelle est bâtie, à deux milles de la mer, la ville de Guayaquil. Aussitôt qu'on a jeté l'ancre, le médecin de la ville vient à bord et nous aprend que l'état sanitaire est vraiment désespérant, lamentable; la fièvre jaune, la peste bubonique et une dyssenterie maligne y exercent leurs ravages et causent plusieurs mortalités par jour. De plus, une révolution vient d'éclater dans le nord du pays et, sur le quai, la trompette résonne, avertissant la troupe de trois

ou quatre cents soldats qui font la garde, de se tenir prête. Ce n'est pas gai, mais soyons braves, débarquons. On paye pour passer sur le quai, on paye aussi quelques sous pour nos bagages et je suis libre. Un portefaix prend ma malle et me conduit à l'Hôtel Washington, qui n'a d'anglais que le nom. Le propriétaire est italien et ne sait que sa langue et l'espagnol. Après le dîner, je vais à l'évêché afin d'avoir la permission de dire la messe demain. Je fais là la rencontre d'un bon prêtre français, le Père Roussil, qui est là depuis vingt-six ans. Le Père me met en connaissance avec le vicaire général, qui parle admirablement bien le français. Tous les deux, en apprenant que je veux monter à Quito, me recommandent de ne pas aller loger aux hôtels, que cela serait très mal vu à la capitale, où il y a de grands et riches couvents et ils m'introduisent aux PP. de la Merced ici, leur disant de me donner une lettre pour que j'aille loger chez leurs PP., à Quito. "Une fois que vous aurez été à la capitale, on va vous donner des lettres pour les différentes villes que vous aurez à visiter ; n'allez pas aux hôtels." Je visite la Cathédrale, l'église San Francisco, la Merced et S. Aloysius ; elles sont toutes en bois, car les tremblements de terre sont fréquents ici, mais elles sont belles, riches et bien décorées, surtout San-Francisco. Les rues sont droites, larges et bien pavées. On dirait une ville moderne et plutôt américaine qu'espagnole. Les édifices sont en bois ou en bambous, mais platrées à l'extérieur. La population est d'une soixantaine de mille âmes. Dans ces parages, les gens connaissent bien peu leur propre pays et peuvent rarement donner un renseignement exact. C'est ainsi qu'on n'est jamais absolument sûr de la population des villes ou du pays entier. On ne peut non plus nous renseigner sur les départs des vapeurs, des trains, etc. Je demande à un homme résidant à Guyaquil, s'il y a un prêtre au village de Duran, situé en face de la ville de l'autre côté du fleuve Guayas, il ne le sait pas !

Dimanche, 23 novembre.—Je dis la messe à la Merced. Les PP. sont on ne peut plus charmants, mais ils ne parlent que l'espagnol. Revenu à l'hôtel Wellington, je vois passer une espèce de char allégorique avec fanfare, annonçant un combat de taureaux pour cette après-midi. Mais je me rappelle trop bien ces jeux barbares et sauvages que j'ai vus à Mexico, il y a quelques années. Je n'ai nulle envie d'y retourner. Après le dîner, je pars et prends un petit vapeur qui fait toutes les heures la traverse entre Guyaquil et Duran, et je m'en vais coucher là pour prendre demain le train en destination de Quito. Duran est un village indien, bâti de cabanes de bambous, sale et pauvre. Il n'y a pas d'église, que je sache, mais l'hôtel est assez bien, en face de la gare et donnant sur le fleuve. Il y a, paraît-

il, une population de 2,000 âmes. Il fait assez frais ici, mais on m'assure que l'état sanitaire est encore pire que dans la ville ; je n'ai pas de peine à le croire, en voyant la malpropreté.

Lundi, 24 novembre.—A sept heures, nous prenons le train pour Quito. Grand Dieu ! quelle espèce de wagons ! Il y a trois classes : les wagons de première ont des bancs de cannes, les fenêtres ont, au lieu de vîtres, des feuilles de ferblanc, peinturées en vert, de sorte que si l'on veut se protéger contre la poussière, qui ne manque pas en certains endroits, ou contre la pluie dans les temps d'orages et qu'on ferme les fenêtres, on est dans l'obscurité. Au plafond du wagon, il y a trois petites lampes à pétrole, mais il semble qu'on a promis de ne jamais les nettoyer, les globes sont noirs de fumée à l'intérieur et couverts de poussière au dehors ; au reste tout est à l'avenant et de la plus grande malpropreté. Au wagon de seconde, les bancs sont de bois et n'ont pas de dossiers. Enfin, en troisième, où voyagent les Indiens, il n'y a aucun siège et les gens s'asseyent sur leur propriété foncière, comme dirait Ladébauche. Il n'y a pas de fumoir, on fume et l'on crache partout ; mais nous sommes en première : c'est écrit en toute lettres sur les côtés du wagon : *Primera classe* ! Enfin, nous voici en route. Les vingt premiers milles parcourus sont incultes et presque sans végétation ; il y a du sel dans le sol et ce sel rend la terre aride et stérile. Les stations ne sont que de pauvres villages indiens, sales et misérables, des cabanes de bambous, et encore des cabanes de bambous. Puis, à ces stations, des Indiens nous assiègent pour nous vendre des fruits, d'autres plus misérables et tout en guenilles viennent demander l'aumône. Après quelques heures de marche, nous traversons de belles plantations de palmiers et de cocotiers, l'arbre qui fait la richesse de l'Equateur, et qui produit le cacao. Nous dinons à Huigra ; un bon repas nous est servi pour un *sucre,* qui correspond à cinquante sous de notre argent. Puis, l'ascension commence et la température chaude et fatigante devient fraîche et réconfortante. A six heures du soir, nous arrivons à Riobamba, où le train arrête pour la nuit. Nous nous rendons à un hôtel pour souper et dormir. On me donne une chambre, où il y a quatre lits. Je me trouve avec M. Stephanek, l'astronome français, venu de Panama avec nous et qui s'en va faire des observations scientifiques à Quito, envoyé par le gouvernement français. Comme j'avais demandé au garçon de m'indiquer. . . certain endroit, le Français me dit : "En espagnol, ils appellent cela *l'exusado,* et quand je reviens, il me dit : Vous êtes excusé, vous, permettez que j'aille aussi m'excuser !" Un autre voyageur, Mons. Cruz, celui qui vient de Belgique et retourne à Quito, est aussi à notre hôtel, il me demande

si j'ai un passe-port, et sur ma réponse négative, il me prévient que j'aurai des ennuis pour entrer à la capitale, à cause de la révolution ; puis, il me demande si j'ai un certificat de vaccination contre la peste bubonique—on ne laisse entrer personne qui n'a pas été préalablement vacciné. Je me demande avec inquiétude comment je vais m'en tirer. Mais les deux voyageurs, témoins de mon embarras, me disent qu'ils tâcheront de m'aider. Car je n'ai aucun papier. Peu importe, me voici dans ma chambre et bien fatigué ; le lit n'est pas trop bon, les oreillers sont, je crois, des sacs de ciment, mais tout de même, je laisse de côté les affaires sérieuses, et je m'endors comme un bienheureux.

Mardi, 25 novembre.—Debout à cinq heures, je sors pour voir un peu la ville. L'hôtel Métropole, le meilleur de la ville, est sur la Plaza Mayor. A l'opposé se trouve la cathédrale et le Sagrario, que je m'en vais visiter. Ce n'est pas trop mal, sans être riche. La Plaza est fort grande, mais sans arbres ni parures. Les rues de la ville sont longues, étroites et, comme toujours, pavées de cailloux. Dans quelques-unes, on voit des constructions couvertes en chaume. Mais ici commence la région des hautes montagnes, dont plusieurs sont des volcans en activité. Tout près de l'hôtel, à un coin de rue, je sens une fraîcheur inaccoutumée, je me détourne et je suis en face du Géant des Andes, le Chimborozo, qui a 22,500 pieds d'altitude. Il est situé au nord-est de la ville de Riobamba, sur laquelle il répand une grande fraîcheur. La neige perpétuelle commence à 11,000 pieds et cette immense masse blanche, ainsi que la beauté et la majesté de sa forme font du Chimborazo une montagne ayant peu de rivale dans le monde, bien qu'il y en ait qui soient encore plus élevées. Les savants disent que c'est un volcan éteint. Le premier qui ait essayé de monter jusqu'à son soment est le baron Humboldt, qui s'est rendu à 18,000 pieds. Après lui, Bolivar s'est avancé un peu plus haut, puis Bousingault et enfin Whymper qui s'est approché le plus de la cime du colosse. On voit aussi le Carhuaizo, 18,000 pieds, et le Tungurahua 15,900 pieds ; leurs sommets sont toujours couverts de neige. Le train marche plusieurs heures à travers la région des montagnes sans que nous perdions de vue, tant l'atmosphère est pure, ces monts géants couverts de neiges éternelles. Cette partie du voyage est tout-à-fait intéressante à cause des paysages que l'on y voit de chaque côté. Certains endroits sont si effrayants qu'on se sent presque pris de vertige en les traversant. En premier lieu, mentionnons le Nez du Diable, un endroit où le train monte en ziggags une haute montagne : deux fortes locomotives poussent et tirent le train, puis reculent en montant au dessus de la première voie et avancent encore au-dessus,

de sorte que d'un côté on côtoye la montagne et de l'autre on aperçoit les deux lignes où l'on vient de passer, puis à nos pieds un abîme sans fond. Comme beaucoup de voyageurs, je suis saisi de frayeur et je détourne la vue, mais Mons. Cruz s'approche et me dit: "N'ayez pas peur, Mons. l'abbé, c'est le meilleur et le plus sûr endroit de la ligne ; ici, voyez-vous, on ne pouvait construire ni à la hâte, ni à bon marché, il a fallu prendre toutes les précautions, consulter les meilleurs ingénieurs et faire les choses comme il faut—Je vous crois bien, Monsieur, lui dis-je, mais je vous assure que j'aimerais autant que le diable ne fût pas venu mettre son nez ici !" Puis, nous passons à "l'oreille du Diable". Le train contourne une petite montagne ronde et en fait l'ascension : c'est un frémissement et un silence général dans le wagon. L'un des rails est placé sur le sol et l'autre sur un travail ou charpente en acier, et tout le monde se sent soulagé en entendant que nous en avons fini avec le diable ! Partis de Riobamba à 7 heures a. m., à midi, nous sommes à Latacunga, une petite ville, où nous prenons le dîner. Il y a aujourd'hui persécution religieuse ici comme à Guatemala ; on ne laisse guère entrer de prêtres au pays. L'évêque de Riobamba vient de partir pour l'exil pour avoir blâmé le gouvernement dans l'un de ses actes d'administration. Après un bon dîner, nous repartons. Nous apercevons bientôt au N. E. de Latacunga le Cotopaxi, montagne volcanique de 17,982 pieds. Sa forme conique, son sommet couvert de neige, son immense panache de fumée, en font une montagne fort belle et intéressante. Nous voyons aussi l'Antizana, volcan éteint de 17,268 pieds, puis le Sanguay, le volcan le plus actif et le plus terrible du monde entier. De temps immémorial, il a lancé, par ses différentes bouches, le feu et la fumée, sans jamais cesser un seul jour son activité.

Enfin, vers quatre heures p. m. nous sommes à l'avant dernière station ; déjà s'estompent les dômes et les clochers de la capitale. Un officier du gouvernement et un médecin montent sur le train et demandent les passeports et les certificats de vaccination. Je les attends et ils viennent. Quand je leur réponds que je n'ai pas de papiers, ils me disent qu'ils ne peuvent me laisser entrer à Quito, que leur ordre est formel, qu'il faut avoir ces papiers. Je paye alors d'audace et je me suis préparé à leur parler en espagnol, car, j'ai appris qu'on ne peut pas toujours compter sur les autres : "Mais, pourquoi, leur dis-je, n'avertissez-vous pas les hôteliers de Guyaquil de prévenir les étrangers ? Pourquoi laissez-vous vendre des billets de chemin de fer pour Quito, si l'on n'y peut arriver. On me vend un billet et je ne peux me rendre à destination ! Bien, Messieurs, vous aurez un train qui retournera demain, renvoyez-moi, mais je

vous préviens que je vais publier cela dans les journaux des Etats-Unis !" Alors, mes deux hommes, interloqués, se regardent avec un sourire qui marque qu'ils sont aussi en peine que moi. Ils passent aux voyageurs suivants et continuent à demander les papiers. C'est qu'ils ont peur des Américains dans ces pays latins ; et mes amis d'hier soir, qui, malgré leurs promesses de m'aider, m'ont laissé me débattre comme j'ai pu dans la langue de Cervantès, viennent me féliciter de m'en être si bien tiré. Je descends donc du train à Quito sans être molesté davantage. Je prends un automobile et me rends chez les PP. de la Miséricorde (la Merced.) D'abord, le supérieur, un peu inquiet, ne sachant pas quel grand personnage arrive chez lui, fait quelques difficultés pour me recevoir et me dit que je ferais mieux d'aller chez les PP. Franciscains ou chez les Dominicains. Alors, je lui dis ! "Mon Père, je suis venu ici parce que le Grand Vicaire de Guyaquil et le P. Roussil m'ont dit de ne pas aller à l'hôtel et de venir ici, mais, si vous ne pouvez pas me recevoir, je vais aller à l'hôtel." —Bien, me dit-il, si vous n'êtes pas trop difficile, nous pourrons vous garder, attendez un moment ici." Cinq minutes après, il me conduit à une chambre confortable me disant que je suis chez moi et pourrai y rester aussi longtemps que je voudrai, qu'il ne voulait rien recevoir de moi, qu'il me donnerait un cicerone demain pour visiter la ville, de ne pas être gêné, etc. Bref, c'était un revirement complet. A partir de ce moment, les PP. et les étudiants, au nombre de huit, ont été d'une bonté et d'une gentillesse à me confondre ; chacun venant me voir et causer avec moi. Malheureusement, personne ne parle français ni anglais. J'ai su, plus tard, pourquoi le bon P. Supérieur avait changé de dispositions, c'est parce que je lui avais dit être envoyé par l'évêque de Guyaquil ; et il redoutait le blâme de l'Archévêque de Quito. L'autorité ecclésiastique ne veut pas que les prêtres allant à Quito logent aux hôtels, parce qu'il y a de grands et riches couvents.

Mercredi, 26 novembre.—Je pars avec mon cicerone. Je visite la Cathédrale. L'extérieur, comme toutes les églises de Quito, est vieux et peu artistique, mais l'intérieur est bien, très propre et bien décoré. Une messe solennelle avec diacre et sous diacre se célèbre quand j'entre dans le temple. J'apprends qu'une grande messe se célèbre ainsi chaque matin dans toutes les églises de Quito et il y a vingt grandes églises. Je visite ensuite l'église des PP. Jésuites appelée la Campania. Elle est d'une richesse extraordinaire et réellement surchargée, tant il y a de statues, de dorures, de candélabres, etc. On montre ici une image miraculeuse de N. D. des Sept Douleurs. Un jour, un millier de personnes en prière devant l'image la

virent soudain verser des larmes. Le Supérieur du Collège ayant entendu dire que deux des élèves niaient le fait voulut faire une enquête et il apprit que ces deux jeunes gens ne priaient pas, mais parlaient mal et n'avaient, en effet, rien vu. J'assiste à la fin d'un service funèbre, les funérailles d'un homme riche. Je n'ai jamais vu pareil catafalque. Un monticule de fleurs naturelles, au milieu des quelles est une Croix de lumières électriques, placée obliquement. Au sommet, un ange, tenant dans ses mains une croix de bois noir ; tout autour de grandes amphores, dans lesquelles brûle de l'alcool donnant une flamme verte, puis quantité de cierges. Au bas, sur le pavé, est placé le cadavre. Le corbillard est magnifique ; des hommes en grande livrée conduisent les voitures, en arrière du corbillard, est une sorte de piédestal triangulaire tout noir et décoré de fleurs et de broderies d'argent. Sur les côtés de ce triangle, on suspend les couronnes, croix, ou bouquets de fleurs, qui remplissent aussi plusieurs voitures. Dans la nef du centre, dans l'église, sont les parents et les amis du défunt, tous richement habillés, tandis que dans les nefs latérales, on a placé les Indiens, mal habillés, malpropres, avec leur puncho sur le dos.

Après la cérémonie funèbre un prêtre porte le bon Dieu à un malade ; plusieurs enfants de chœur l'accompagnent avec des cierges, l'un d'eux tenant au dessus du prêtre un ombrellino, et à la suite une dizaine d'hommes portent des flambeaux.

Après le dîner, les PP. me disent qu'au couvent du Bon Pasteur il y a des Religieuses Canadiennes. Quand j'ai quitté ma paroisse du Michigan, un de mes paroissiens était venu me dire qu'il avait une sœur quelque part dans un couvent du Bon Pasteur en Amérique du Sud, mais il n'en avait pas l'adresse, il la croyait au Brésil. En me rendant au couvent, je pensais bien à cela, mais je ne pensais guère rencontrer cette religieuse ici. Ce couvent du Bon Pasteur appartenait autrefois aux PP. Dominicains, le Pape Pie IX l'avait fait donner aux Sœurs du Bon Pasteur. C'est une antique et belle construction de pierre ; la chapelle, ou plutôt l'église, en réparation actuellement, est belle, riche et vaste. Les peintures en sont tout à fait artistiques. J'ai visité le couvent et les dépendances ; il y a un vaste jardin et un superbe bocage. Je demande s'il y a des Sœurs canadiennes. On me répond qu'il y en a quatre, dont l'une, la supérieure, est Irlandaise, née à Montréal, il y a aussi une créole de Nouvelle-Orléans. Je cause avec ces Sœurs, qui sont tout étonnées de m'entendre donner toute sorte de nouvelles sur les Canadiens, le Congrès Eucharistique de Montréal et qui me demandent, à la fin, comment je suis si bien renseigné sur leur pays. "Mais, mes bonnes Sœurs,

leur dis-je, je suis Canadien moi-même, élevé à Québec, mais, curé aux Etats-Unis...... Mais, à propos, continuai-je, n'y aurait-il pas une Sœur dont le nom de famille est Guilbault ? " Et l'une d'elles, surprise au suprême degré, s'écrie : " Mais, Grand Dieu ! Guilbault, c'est mon nom ! qui vous a dit cela ? Ah ! fis-je, c'est votre nom ! connaissez-vous Paul Guilbault ?--C'est mon petit frère, il avait six ans quand je suis partie. Vous le connaîtriez donc ? Mais, qu'est-ce que tout cela veut dire ?" Et la pauvre Sœur, de plus en plus émue, commence à verser des larmes et ses compagnes, par sympathie, font la même chose. Ah ! bien, leur dis-je, mes Sœurs, je ne suis pas venu pour vous faire pleurer, et si vous n'arrêtez pas, je m'en vais ! Ah ! Mons. l'abbé, c'est une émotion bien vive, mais bien douce que vous nous faites éprouver aujourd'hui. Tenez, dit la Sœur dont le nom de famille était Guilbault, ma Sœur et moi (me désignant une de ses compagnes) nous sommes ici depuis quarante-deux ans, nous avons fait à cheval le trajet de Guyaguil à Quito, le chemin de fer n'existe que depuis six ans, ça nous a pris huit jours à traverser les montagnes; plusieurs fois, nous sommes tombées sur les pierres de la route, enfin, nous sommes arrivées à Quito, plus mortes que vives, nous nous sommes jetées devant le Saint Sacrement et nous avons fait le sacrifice de notre vie ; il nous semblait que nous ne reverrions jamais notre pays, nous ne le reverrons pas non plus, il nous semblait aussi que nous ne reverrions jamais personne du Canada, et vous êtes le premier qui êtes venu nous voir ! "

Je parle alors à la bonne Sœur de son frère Paul et de sa famille, tous bons chrétiens et elle me demande de leur emporter des petits souvenirs. Les bonnes Sœurs enfin me laissent partir, mais après m'avoir fait promettre de venir leur dire la messe. Elles me feront du chant en français, disent-elles, leurs pensionnaires apprennent le français de préférence à l'anglais, à cause de cette antipathie des latins envers les Américains qui, croient-ils, voudraient s'emparer de leur pays. Je vais maintenant visiter l'archevêque, dont le nom est Suarez, homme savant et digne, mais qui n'aime guère les étrangers, dit-on. Le bas de son Palais est occupé par des magasins. Sa Grandeur a des appartements vastes et luxueux. Il comprend le français, mais refuse de le parler.

Quito ressemble aux vieilles villes espagnoles, rues étroites courant en tous sens, pavées de cailloux. Il y a peu d'activité, quelques fiacres et deux ou trois automobiles transportent les rares visiteurs. Des rails ont été posés il y a huit ou neuf ans pour un tramway électrique qui ne fonctionne pas encore. Les rues sont malpropres et plus de la moitié de la population est composée d'Indiens sales et

mal vêtus. Les Plazas sont nombreuses et ont presque toutes un ou plusieurs monuments, des arbres, des fleurs, et généralement elles sont bien entretenues. Le climat est un des plus beaux du monde, jamais froid ni jamais chaud. Les alentours de Quito sont d'une grande beauté, les paysages sont vraiment enchanteurs. Presque de tous côtés, on voit des montagnes qui s'élèvent en pentes douces; elles sont cultivées et habitées jusqu'à leur sommet. Cela fait penser un peu à Lourdes. Ces montagnes sont : le Ruco Pinchincha, 13,211 pieds ; le Huhna Pinchincha, 13,350 pieds. Près de celles-ci sont le Padre Encantado, de 13,674 pieds, et le Pahuampa, 13,917 pieds. Sur ces pics est monté les l'académicien français La Croix, pour y faire des observations trigonométriques. Ces montagnes, et particulièrement le Pahuampa, ont eu à différentes époques des éruptions qui ont causé de violents tremblements de terre. La dernière arriva en 1859. Beaucoup de savants en ont fait l'ascension, mais le premier qui soit descendu dans le cratère est Don Gabriel Garcia Moreno en 1845. Il était accompagné de l'ingénieur français, M. Wisse. Ils refirent leur expédition en 1858.

Au sud du Pichincha, on voit l'Atacazo, de 13,617 pieds, toujours couvert de neige ; c'est un volcan éteint. A l'ouest est le Corazon (cœur) ainsi nommé à cause de sa forme, autre volcan éteint de 14,364 pieds de hauteur, également toujours couvert de neige ; enfin, au nord-est de Quito se trouve le Cayambe, encore un volcan éteint, couvert de neige et dont la hauteur est de 17,520 pieds.

A l'est de la ville, on nous indique le chemin de l'Orient, une vaste province qui touche au Pérou par le Sud et au Brésil par l'Est. C'est un pays encore sauvage et très peu peuplé. Un Français, Mons. Favre, de Paris, vient d'y faire des explorations, en vue d'un chemin de fer que le gouvernement voudrait y construire, afin de coloniser et développer cette partie du pays. M. Favre a voyagé une journée avec moi et m'a donné plusieurs renseignements. L'Orient possède des bosquets immenses, riches et magnifiques. Sur les collines, dans les plaines, sur le bord des rivières se dressent des arbres séculaires et gigantesques, d'une infinité d'espèces, dont les cîmes, toujours serrées et unies, se conservent verdoyantes et dont les troncs énormes sont comme des bosquets à cause de la multitude de parasites qui les couvrent. Les lianes et mille autres plantes grimpantes, croissant à travers les arbres, forment un vrai labyrinthe de verdure ; on dirait des voûtes, des tapisseries, des corridors et des galeries à l'aspect varié et fort impressionnant pour l'explorateur de ces solitudes. Tantôt, il est assailli par une rafale de vent chargée de parfums âcres et pénétrants, tantôt par une brise imprégnée d'arômes suaves

et délicieux. Ici l'on entend murmurer un torrent jusque là inconnu, plus loin la voix mélancolique d'un oiseau dont on ignore l'espèce, ailleurs règne un silence profond qui émeut. Vus d'une certaine hauteur, ces bosquets ressemblent à une mer : l'horizon se confond avec les espaces célestes, les cîmes de millions et de millions d'arbres, bercées par le vent, ont la mobilité des vagues ; les palmiers dominent et se balancent gracieusement, et les grandes rivières serpentent au loin, brillantes comme le sillage d'un navire sur la mer. Les Equatoriens ne connaissent pas les richesses de ces régions, où il n'y a encore que des tribus sauvages, la plupart idolâtres.

Jeudi, 27 novembre.—Après avoir dit la messe à l'église de la Merced, beau et vaste temple avec trois nefs et plusieurs autels, je pars pour visiter l'Alameda, immense parc qui renferme plusieurs monuments, un lac artificiel et l'observatoire de Quito, bâti par l'ancien Président Garcia Moreno, sur la ligne équatoriale. A côté du parc est le petit Séminaire tenu par des PP. Lazaristes français. Je visite cet édifice. L'extérieur est délabré, mais l'intérieur est assez beau et surtout très propre. Les PP. m'invitent à venir dîner avec eux demain. Puis, je reviens à la Merced. Après dîner, je vais à la gare. La pluie tombe par torrents, nous revenons en voiture. Après souper, les étudiants du couvent des PP. m'enmènent avec eux dans leur compartiment et je les amuse à leur conter des histoires en mauvais espagnol et â leur donner des renseignements sur l'Amérique du Nord et surtout sur le Canada.

Vendredi, 28 novembre.—Je commence ma journée par écrire des lettres aux gens du Nord et je vais dîner au Petit Séminaire. Les PP. me blâment de ne pas être venu loger chez eux et me disent de ne pas manquer d'aller chez leurs PP. qui sont dans presque toutes les grandes villes que je dois visiter. Ils me donnent même une lettre d'introduction. Nous allons ensuite, le P. Supérieur, mon compagnon et moi, visiter le Grand Séminaire, bâti un mille plus loin. Nous passons près de la Basilique Nationale du Sacré-Cœur, commencée il y a plusieurs années et dont une chapelle seulement a été construite. Je visite le Grand Séminaire, tenu avec une propreté extrême. La chapelle, d'architecture gothique, a trois nefs et est tout à fait jolie. Elle est moderne. Le jardin est immense, bien soigné et produit en abondance toute sorte de légumes. J'entre le soir, bien fatigué. La promenade est harassante sur ces pavés de cailloux. Le Supérieur du Séminaire arrivant de la Bolivie, m'a donné toutes sortes de renseignements et m'a bien recommandé d'aller au Séminaire de La Paz, tenu par leurs PP. J'ai vu, en revenant, l'église dite de Belen, la plus ancienne de Quito.

Samedi, 29 novembre.—Je vais à une banque pour changer de l'argent et j'arrête au bureau des Postes pour y déposer les mettres et cartes postales. Une vieille femme toute ridée, mais bien fardée et poudrée, vend les timbres. Je lui dis que mes cartes vont aux Etats-Unis et au Canada, et elle ne me fait mettre des timbres que pour l'affranchissement local. Je lui demande si les courriers sont sûrs en ce pays et sur sa réponse affirmative, je reviens au Couvent. Je suis à peine entré que la vieille du bureau de Poste m'envoie chercher, elle ne m'a pas fait mettre assez de timbres pour l'expédition en pays étrangers. Revenu encore une fois au couvent, j'ai la visite du bon M. Francisco Cruz qui est monté avec moi. Avec lui et un Père, nous montons sur le toit du couvent et de l'église, d'où l'on a une belle vue de la ville et de ses environs. Dans la tour de l'église, il y a une grosse cloche, fondée ici, en bas, sur place, en 1734 ; une tradition veut que des enfants qui avaient fait leur première communion le matin de la bénédiction aient monté la cloche dans le clocher. Ce n'est pas un article de foi ! Après le dîner, je visite l'école dirigée par les PP. et les FF. de la Merced, puis les jardins. Tout est vaste, immense. J'ai vu travailler quatre Indiens, réparant un vieux mur; je les ai vus manger. Une vieille leur apporte, le midi, une bouillie blanche dans laquelle, il y a de toutes petites pommes de terre. Le soir, c'est une bouillie jaune. Quand la marmite arrive les quatre Indiens s'assoient autour ; le plus vieux prend l'unique cuiller de bois et commence à manger, avalant, sans prendre le temps de mâcher, bouillie, patates, etc. Quand il a fini, il passe la cuiller au suivant et se lève tout d'une pièce tant il est replet et gonflé, il prend une brique, ôte son chapeau et se couche sur le dos, la tête sur la brique et, mettant son chapeau sur ses pieds, il s'endort et ronfle bientôt pendant une heure le midi, et le soir jusqu'au matin, sans broncher.

Dimanche, 30 novembre.—Je vais dire la messe au Bon Pasteur et voir une dernière fois les bonnes Sœurs canadiennes. Je visite tout le Couvent et ses dépendances. A la messe, les Sœurs et leurs élèves entonnent : Venez, Divin Messie ! C'était quelque chose de réellement impressionnant pour un curé des Etats-Unis, où la langue française est *ostracisée*, où l'on fait souvent tout ce qu'on peut pour accélérer l'anglicisation qui se fera sans doute avec le temps, mais qui, je ne suis pas le seul à le dire, ne sera jamais au profit de la religion chez nos compatriotes et d'autres encore. Je vais ensuite visiter l'église S. Domingo et le couvent, vieux et riche édifice, puis San Francisco. Dans le couvent franciscain, il y a sept cours, et on nous dit que, sous terre, il y a les mêmes cours et les mêmes constructions, de là

même grandeur, aujourd'hui inoccupés. Leur église est la plus belle et la plus riche de Quito, bien que les décorations manquent de goût. Il y a en effet, de bien bizarres statues. La chaire est supportée par les statues des trois apôtres du protestantisme: Luther, Calvin et Arnès.

Après le dîner, je visite les Frères des Ecoles Chrétiennes, presque tous français, bons, sympathiques et heureux de voir un Canadien. Ils me reprochent à leur tour de n'être pas venu loger chez eux et me donnent des lettres pour leurs Frères qui sont dans presque toutes les grandes villes. Je visite leur chapelle, petite et pauvre. Je vois aussi les classes, où les Frères enseignent le catéchisme et la lecture tous les dimanches. Parmi leurs élèves, il y en a de tous les âges, jusqu'à des vieillards à barbe blanche. Je leur fais mes félicitations et leur rappelle qu'on n'est jamais trop vieux pour apprendre. Je me cite comme un exemple, car je dois leur parler en espagnol !

CHAPITRE IV

Incident comique du départ de Quito ; la chicha ; Milagro, méfaits révolutionnaires ; encore deux jours à Guayaquil ; de bons religieux ; à bord du Cachapoal ; Tumbes ; côte désolée ; puits d'huile ; Païta ; Eten ; Pascamayo ; Huanchaco ; Salaverry ; cirque ; Chimbote ; Samanco ; Casma ; Huarmey ; Supe ; Huacho ; Callao ; Lima ; les Sœurs du Bon-Pasteur ; visites aux églises, couvent, cimetière, parc Alameda, jardin Zoologique, etc.; le couvent de Belen ; la chapelle ; les petites villes de Miraflores, Barranco et Chorillos. Départ pour Callao ; le Vapeur Aysen ; confortable voyage.

Lundi 1er décembre.—Les PP.de la Merced ont été si bons pour moi qu'il m'en coûte de partir ; eux aussi, surtout les étudiants, me témoignent leur désir de me retenir près d'eux, pour leur enseigner l'anglais et même le français. Mon fidèle cicerone m'accompagne à la gare, où un autre embarras ridicule et comique m'arrive encore. J'avais dit aux agents, mardi dernier, que l'on ne devrait pas vendre de billets aux étrangers qui n'ont pas les papiers exigés par le gouvernement pour voyager, et quand je demande un billet pour retourner à Duran, l'agent me demande si j'ai un passe-port et un certificat de vaccination ! ! "Mais, en vérité, lui dis-je, les officiers du gouvernement sont-ils fous ou naïfs dans ce pays ? la semaine dernière, je ne pouvais entrer dans la capitale et aujourd'hui, je ne peux plus en sortir ! Je m'en vais au Pérou, je vais prendre le premier bateau à Guyaquil, en arrivant là, puis, si je suis malade, on devrait être content que je parte, et si je suis bien, pourquoi me retenir ?" Mais rien n'y fait, il me répond qu'il vient de recevoir des ordres et qu'il doit s'y conformer, de m'asseoir un peu et d'attendre, qu'un médecin va venir. J'attends un bon quart d'heure, le fils d'Esculape, peu pressé, n'arrive pas ; il est l'heure de partir, le train gronde, la cloche sonne et mon cicerone qui est monté au wagon de première me réserver une place, me crie de venir, qu'il ne veut pas s'en aller,. J'ai toutes les peines à le persuader que le train ne partira pas tant que je n'aurai pas mon billet. Enfin, le docteur arrive ; je lui explique mon cas, et il me fait donner un billet ; je ne suis pas lent à monter prendre ma place, et le train part. UnEquatorien qui m'a entendu me débattre en espagnol m'adresse quelques mots en mauvais anglais, me demandant si c'est la première fois que je viens dans son pays et ce que je pense de l'Equateur : "Mon ami, lui dis-je, je pense que ce que Dieu a fait ici est grand et merveilleux, mais ce que l'homme a fait n'est pas extraor-

dinaire" et, peu satisfait de ma réponse, il ne m'en demande pas davantage.

Aux différentes stations, les Indiens mendiants sont nombreux, d'aucuns y viennent pour vendre des fruits, des ouvrages par eux fabriqués, de la nourriture et de la *chicha*, boisson indigène dont seuls les Indiens font usage. Voici comment on la fabrique. On mâche le maïs ou la yuna, sorte de petit légume gros comme une toute petite pomme de terre ; on remplit un vase de granit ou de terre cuite avec ce légume ou maïs ainsi mâché, on ajoute de l'eau et on expose le tout au soleil pendant quelques jours pour la fermentation, et la chicha est prête ; ça se vend un sou le verre. Si vous visitez les Indiens, ils vous en offriront et seront bien froissés si vous n'en acceptez pas : ayez alors la présence d'esprit qu'eut le bon Mons. Favre, dont j'ai parlé; il leur dit qu'au jour de sa première communion, il avait fait serment de ne jamais prendre de liqueurs enivrantes et n'avait encore jamais manqué à sa promesse! Les vieux et les vieilles qui n'ont plus de dents ne sont bons que pour faire la chicha. Ils mâchent sur leurs gencives qui se durcissent, mais, ayant à faire un travail plus fort, ils développent ainsi plus de salive et leur chicha fermente davantage !... Dans leurs fêtes, dans leurs danses, les Indiens s'enivrent avec cette boisson. Les fêtes commencent généralement à l'église par une messe très-solennelle ; on emporte son diner que l'on prend sur la Plaza et ensuite on danse et on s'enivre. Les prêtres reçoivent quelques présents lors de ces fêtes qu'ils ne peuvent empêcher et qu'ils tolèrent. Souvent les Indiens forceront leurs prêtres à boire et des désordres graves en résulteront. Ils n'osent traiter ainsi un prêtre étranger, mais ils n'ont guère de respect pour ceux de leur nation, et ils iront jusqu'à les frapper, s'ils refusent de prendre la chicha avec eux. Hélas!

Nous descendons rapidement les montagnes ; nous revoyons "l'Oreille et le Nez du diable". Le soir, nous couchons à Riobamba, où, cette fois, je me rends à l'église fort belle des PP. Rédemptoristes. Je trouve là un Père belge, autrefois de Ste-Anne-de-Beaupré. Eux aussi me recommandent bien d'aller voir leurs PP. dans les grandes villes où je passerai.

Mardi, 2 décembre.—Le voyage se continue sans incident ; mais j'ai compris pourquoi il n'y a pas de vitres dans les fenêtres de nos wagons, c'est qu'il tombe souvent des pierres des montagnes sur le train qui passe et ceci est très dangereux. Au village Milagro, l'église en bois est bien pauvre. Tout près se trouve un hacienda que les révolutionnaires ont pillé ce matin, de bonne heure. Le propriétaire, prévenu, s'était mis sur la défensive, armant ses hommes. Treize révolutionnaires ont été tués. Mais tout est dans l'or-

dre quand nous passons. A cinq heures, nous sommes à Duran, et à six heures, je suis chez les Frères des Ecoles Chrétiennes à Guyaquil. Ces bons Frères sont tout réjouis d'avoir la messe dans leur petite chapelle. La maladie, me disent les Frères, va toujours en augmentant ; "nous serions bien contents de vous garder avec nous, ajoute le Frère Supérieur, mais sortez de Guyaquil le plus vite possible." C'est bien ce que je veux.

Mercredi, 3 décembre.—Après le déjeûner, je vais avec un Frère acheter mon billet. Ici les billets sont à prix réduits pour le clergé. Mais j'apprends que mon bateau, qui devait arriver aujourd'hui, n'arrivera que demain. Je fais en tramway le tour de la ville où toutes les constructions sont de bois à cause des fréquents tremblements de terre.

Jeudi, 4 décembre.—Je visite les PP. de la Merced, le Vicaire Général et le bon Père Roussil, pour les remercier et leur parler de mon voyage à Quito. Puis, je vais au port et j'apprends que mon bateau est arrivé. Je m'embarque après le dîner. J'ai un passeport maintenant, mais personne ne le demande ! Le Vapeur Cachapoal, qui va me conduire au Pérou, est grand et beau, bien propre, portant aujourd'hui seulement une dizaine de passagers de première, et une forte cargaison de bananes et d'oranges. On en a forcément rempli l'étage supérieur du vaisseau et l'on étançonne le plafond qui menace de s'écrouler. Je regarde ces Indiens qui font l'ouvrage, ils sont noirs comme des nègres, ils ne portent qu'un pantalon, pas de chemise, l'eau ruisselle sur leur dos noir. De temps en temps, ils puisent l'eau grisâtre et boueuse du Guayas, eau dans laquelle nous ne voudrions certes pas nous baigner, et ils en boivent à longs traits. Enfin, l'ouvrage est fini, et à cinq heures, on lève l'ancre et nous voilà en route pour le Pérou.

Vendredi, 5 décembre.—L'homme de nuit nous a forcés de tenir nos portes fermées, disant que c'est l'ordre du capitaine, vu qu'il y a bien des voleurs. Il a été impossible de dormir. De temps en temps, je me levais et sortais de mon étuve pour respirer et me rafraîchir un peu. Au matin nous passons à Tumbes, où demeure la famile Péruvienne Zaput qui a voyagé avec nous depuis le Guatemala. Tumbes est la limite entre l'Equateur et le Pérou, D'ici, jusqu'au milieu du Chili, la côte est affreusement aride et dénuée de toute végétation. Il ne pleut jamais. Dans les endroits où une rivière descend des Andes, on fait quelques plantations que l'on arrose et le terrain est fertile. Ici et là, le long de la côte, on voit des espèces de tourelles; ce sont des puits d'huile en exploitation. A cinq heures, nous sommes dans la baie de Païta. On jette l'ancre ; on charge

quelques barils d'huile et des peaux d'animaux. Puis, à huit heures p. m. on repart. Païta est un beau et considérable village, mais sans végétation. Un chemin de fer part d'ici pour aller à l'intérieur à la ville de Piura, de 10,000 habitants, à soixante milles de la côte. Quelques milles plus loin se trouve, Catacaos qui à 20,000 âmes, grand centre de fabrication de chapeaux Panama

Samedi, 10 décembre.—Nous avons dormi comme des bienheureux. Des passagers, hier soir, demandèrent au capitaine pourquoi il nous obligeait à tenir nos fénêtres et nos portes fermées la nuit. Tête du capitaine ; il a recommandé à l'homme de nuit de nous avertir du danger des voleurs, mais, les passagers sont toujours bien libres de laisser leur fenêtre et leur porte ouvertes. Avant midi, nous ne voyons pas la côte, mais à onze heure, nous nous en approchons et arrêtons à Eten, qui n'a pas de baie et seulement quelques édifices, aux pieds de petites montagnes arides et désolées comme tout le reste de la côte. Il y a un long quai où les petits vaisseaux peuvent approcher et sur ce quai s'avance un chemin de fer allant à Chiclayo, centre du commerce de riz. On en embarque plusieurs centaines de sacs. On prend quelques passagers, tous plus noirs les uns que les autres. A quatre heures, nous repartons. Un gros bateau anglais qui était ici, est parti avant nous. Sur la mer, on voit quantité d'oiseaux aquatiques, mais, les poissons volants sont beaucoup plus rares que dans les eaux du Nord. A huit heures P. M. nous arrêtons à Pascamayo, pour en repartir bientôt. Un chemin de fer part d'ici pour Guadeloupe et Chilete, où l'on cultive aussi beaucoup le riz.

Dimanche, 7 décembre.—Nous arrêtons à six heures a. m. à un joli village, Huanchaco. Sur la colline, on voit une belle église en pierre flanquée d'une tour romaine. Il ne nous est pas permis d'aller à terre dans aucun de ces ports, parce que nous venons de Guyaquil, qui a une grande mais triste renommée, apparemment. Nous sommes traités comme de vrais pestiférés ! L'église d'ici est très-ancienne ; elle a, dit-on, plus de trois cents ans. Le commerce du lieu est l'alcool, dont on prend une forte charge. On prend aussi 1,500 sacs de sucre. De plus, un cirque embarque ici. Il se compose d'une vingtaines de bêtes et d'autant d'êtres humains. On quitte à sept heures et demie et une heure après nous sommes à Salaverry.

Lundi, 8 décembre.—Nous avons passé la nuit ici. A sept heures, les barques chargées d'Indiens sales et mal vêtus, nous arrivent pour le chargement. On prend encore du sucre et de l'acool. C'est qu'en arrière de ces montagnes arides et désolées, il y a des plaines fertiles, qui produisent surtout la canne à sucre. Salaverry n,est pas gai : une toute petite baie au fond de laquelle, il y a quelques édi-

fices ; le bateau est ancré devant une pointe de rocher qui s'élève comme une montagne et nous empêche de voir le quai. Un chemin de fer part d'ici pour Truxillo, vile de 10,000 âmes fondée par Pizarre. A quelques milles au nord, est une ancienne ville des Incas, Chanchan, où, il y a quantité de ruines très intéressantes. Si le cirque, embarqué hier, n'est pas considérable, les animaux placés en bas sous nos cabines font bien sentir leur présence et le jour et la nuit : les chiens jappent ; l'âne brait, les deux bœufs beuglent ; les chevaux hennissent, et ce n'est pas odeur de rose ! A deux heures P. M. nous repartons et à huit heures, nous jetons l'ancre à Chimbote.

Mardi, 9 décembre.—La température est délicieuse. Nous sommes pourtant au fond d'une baie, entourée d'îles, ou plutôt de rochers abrupts et désolés. On embarque ici un grand nombre de bœufs, et on décharge du sucre, l'un des principaux produits des fertiles régions voisines, qui produisent aussi le coton, le riz et le raisin. Un chemin de fer part d'ici pour aller à Tablones à l'intérieur et transporte tous ces produits. Chimbote est un des plus beaux et des plus sûrs ports de mer du monde entier. Départ à onze heures, a. m. Nous passons, pour sortir de la baie, entre deux îles très rapprochées l'une de l'autre. Dans ces îles ou rochers abrupts, escarpés, inaccessibles à l'homme et sans verdure, on voit, à droite, plusieurs antres ou cavernes, au fond desquelles, les vagues de la mer s'engouffrent en mugissant. Ces antres rappelent les lieux légendaires, chantés par les poètes et où les aigles vont faire leurs nids.

A deux heures de relevée, nous sommes à Samanco, où l'on ne voit que quelques maisons en arrière desquelles, il y a un peu de verdure. A trois heures, nous repartons ; des milliers d'oiseaux aquatiques voltigent autour du navire. A quatre heures et demie, nous voici à Casma, un autre petit port, qui ressemble au précédent. On prend ici des bœufs, des dindes et quelques passagers. A neuf heures nous repartons.

Mercredi, 10 décembre.—Au lever, nous sommes à l'ancre à Huarmey, autre petite baie comme les précédentes. Beaucoup d'Indiens noirs et sales, dont plusieurs forment des familles complètes, embarquent. Ils voulaient se diriger dans l'entrepont, en troisième, où il a fallu placer des animaux, un officier leur dit : "Il y en a assez là, allez en haut tout à fait." On les a parqués sur le toit. Ici, on embarque des cochons et encore des cochons. Nous quittons à onze heures et à trois heures p. m. nous sommes à Supe, où notre cirque débarque. Nous prenons ici de nombreux passagers, tous Indiens, puis du sucre, de l'acool et du coton. Supe est un village assez considérable, bâti aux pieds des collines dénudées. Sur une pointe de

rocher, dont la base est percée à jour, il y a un phare. Autour d'ici, il y a plusieurs riches haciendas, arrosées articiciellement avec des cours d'eaux amenés à grands frais des montagnes. Quelquefois, les gens se volent l'eau. On reste ici, jusqu'à minuit et au milieu du bruit, il n'est guère possible de dormir.

Jeudi, 11 décembre.—De bonne heure, nous sommes à l'ancre à Huacho. Au fond d'une petite baie, il y a un beau village. A l'est à un mille, sur une colline, est un autre village, avec une belle église en pierre, dont le clocher et la coupole s'élèvent au dessus des maisons. Il y a un peu de végétation. On embarque ici du coton, des volailles et des Indiens des deux sexes. Les dames et les demoiselles étalent leurs bracelets, leurs pendants d'oreilles et leurs épinglettes tout en bel or jaune. Plusieurs passagers descendent ici pendant qu'une foule d'indigènes montent sur le pont pour vendre des fruits appelés faltas, du raisin etc ; c'est une cohue indescriptible. On embarque une grande quantité de sacs de graines de coton, que l'on envoie à Lima, pour en extraire une huile, dont on se sert pour l'éclairage des mines. Enfin, à neuf heures, départ pour Callao, le port de Lima, où nous arrivons à quatre heures p. m. Je débarque et, le plus vite possible, je passe à la douane pour prendre ensuite le tramway qui conduit à Lima, située à une douzaine de milles du rivage. Callao, au fond d'une belle baie à eaux profondes, est une ville de 25,000 âmes ; le port est protégé par une île rocailleuse et inhabitée appelée le rocher San Lorenzo. La ville a de belles rues, des parcs, plusieurs beaux et vieux édifices. Le trajet jusqu'à Lima n'est guère intéressant : partout, on une voit qu'une végétation souffreteuse à cause du manque de pluie. Rendu à la ville, je prends un cocher pour me conduire au couvent du Bon Pasteur, Capacabana del Cercado. Mais, toujours bien renseigné comme ses compatriotes sur leur pays, mon cocher me conduit à un couvent de Sœurs Espagnoles, appelé N. D. de Capacabana et il me laisse là. Or, ce n'est pas du tout le couvent des Sœurs Canadiennes, où les Sœurs de Quito me recommandaient tant d'aller. Je demande des renseignements à un agent de police ; il me dit que je suis bien loin du couvent où je veux aller. Il me fait prendre le tramway, et m'indique où je devrai changer de tramway et il me dit d'aller jusqu'au bout du second tramway, que là, j'aurai encore une certaine distance à parcourir à pieds. Et, en effet, j'ai bien marché un gros quart d'heure pour arriver. La Supérieure du couvent me reçoit avec bonté et me fait conduire chez leur chapelain, qui demeure dans un petit cottage en dehors du couvent.

Vendredi, 12 décembre.—On m'a donné un bon prêtre espagnol pour m'accompagner, le P. Moralès qui dessert une petite église, près

d'ici. Je visite avec lui l'archevêque de Lima, homme bon, d'accueil simple et sympathique. Je visite ensuite un hôpital de refuge, tenu par les Filles de la Charité. Dans leur chapelle, sur un petit autel est un Ecce Homo, d'une frappante beauté, devant lequel brûlent des cierges nombreux. Je vais ensuite à une banque pour avoir un peu d'argent. Je visite la cathédrale qui est grande, belle ettrès propre. Il y a trois grandes nefs et tout autour de nombreuses chapelles. La chapelle où le Saint-Sacrement est conservé est très riche en sculptures dorées ; dans une autre, on voit dans une châsse en verre, les restes momifiés de Pizarre, le conquérant du Pérou, le fondateur de Lima et de la cathédrale. Je vais ensuite au couvent des PP. Dominicains, que l'on est à réparer. J'y visite une chapelle dédiée au Bienheureux Martin Porrès, un Saint de leur ordre et du pays. Puis, je visite ensuite les souvenirs de Ste-Rose, dont il est fait mention dans sa vie que je raconterai au chapitre suivant. Je retourne à la Cathédrale, où je visite la chapelle S. Thuribe et quelques reliques de ce saint évêque.

Samedi, 13 décembre.—Je dis la messe à la chapelle du Bon Pasteur, qui n'a qu'une nef, mais, très longue, très propre et très jolie. Je visite, après déjeûner, le cimetière de Lima, réputé le plus beau de l'Amérique du Sud. Ce sont des constructions en marbre, divisées par rues et disposées avec des tiroirs ou voûtes qui se louent pour y placer les corps. Au centre du nouveau cimetière est le Panthéon, dont l'intérieur est tout en marbre, lieu de sépulture des grands hommes. La partie ancienne du cimetière ressemble un peu à la nouvelle, mais, là, on voit des monuments, et au centre est une chapelle, où un chapelain dit la messe tous les jours. Partout, le long des rues du cimetière, il y a des cours d'eaux artificiels et de beaux arbres.

Après dîner, je visite les librairies, désireux d'avoir des objets de piété et des souvenirs de Ste Rose et de St Thuribe. Il est bien difficile d'en trouver. Je me rends à l'église très-ancienne de la Vraie Croix, qui ne renferme que des choses très antiques ; je vais ensuite à Santa Clara, où le St-Sacrement est exposé ; c'est une autre belle église, très propre et admirablement décorée.

Dimanche, 14 décembre.—Je dis la messe chez les PP. Dominicains à l'autel Ste-Rose. Un Père bénit mes objets de piété et les fait toucher à la Statue de la Vierge Miraculeuse du Rosaire, qui parla à Ste-Rose. Je visite San Francisco, grande et belle église, riche en sculptures et en autels. L'Archevêque y pontifie avec des ornements bleus, privilège accordé aux Espagnols. L'église estdécorée de grandes banderolles bleues ciel avec fleur de lys dorées ; au sanctuaire et partout des milliers de cierges brûlent. Je visite le Sémi-

naire, qui, autrefois, faisait partie de San Francisco. Ici, sont plusieurs reliques de S. Thuribe ; après diner, l'église-oratoire de San Christo, petit édifice très-vieux ainsi que les statues et les autels qu'il renferme. Après avoir vu l'intérieur du Monastère du Bon-Pasteur je me rends au bout de la ville, au couvent des P.P. Franciscains Déchaussés. C'est un couvent immense et fort ancien ; les jardins sont très vastes. Le Père qui nous reçoit me demande si les PP. Franciscains chez nous ont des monastères et jardins aussi grands que les leurs. Au sortir, nous traversons le joli parc Alameda.

Lundi, 15 décembre.—Je dis la messe au Bon-Pasteur, et après déjeûner, j'assiste à une messe dite en plein air dans une grotte du jardin. Après midi, je vais, avec Père Moralès, visiter le Jardin Zoologique, riche, mais, mal entretenu. Les routes sont rocailleuses et poussiéreuses. Tout près de là, il y a plusieurs beaux monuments. Je visite le couvent de Belen, tenu par les Sœurs françaises dites des Sacrés-Cœurs. Leur chapelle renferme sept grands autels en noyer noir sculptés et tout illuminés de lumières électriques. Ces autels ont dû coûter bien cher.

Mardi, 16 décembre.—Il fait très chaud. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans l'hémisphère austral et que, par conséquent, nous arrivons au milieu de l'été. Mon cicerone ne vient pas me chercher et je n'en suis pas fâché, je reste tout l'avant-midi à la maison. Après le dîner, nous allons visiter les jolies petites villes de Miraflores, Barranco et Chorillos, qui sont à quelques milles de Lima. Au retour, nous arrêtons encore à San Francisco, dans le but d'y visiter une chapelle où se trouve le corps de Saint François Solano, mais, cette chapelle est dans le noviciat, et pour y aller, il faut la permission du Supérieur qui est absent. Un bon vieux Père, comme pour nous dédommager, nous conduit au chœur où se récite l'office. Toutes les stalles sont en cèdre sculpté, le dos de ces stalles représente des statues de saints en bas-reliefs. La sacristie renferme beaucoup de ces bas-reliefs dorés. On y voit de nombreux tableaux. Le Père nous conduit aussi à une autre chapelle dédiée à une Vierge Miraculeuse. Un jour, la terre tremblait, le peuple affolé priait devant la statue et on vit la Sainte Vierge, descendre, s'agenouiller et prier avec lui. Le tremblement de terre cessa. Dans cette chapelle, il y a sept autels, tous riches en sculptures et en statues.

Enfin, je vais quitter la belle ville de Lima et les bonnes Religieuses du Bon-Pasteur. Demain, je prendrai le bateau. Je voulais aller aux mines américaines de Cerro del Pasco, en haut de Lima, dans les Andes, mais, deux prêtres m'en dissuadent, disant que c'est très-dangereux à cause de l'altitude et du changement subit de climat.

On passe sur ce chemin de fer à une des plus hautes altitudes encore atteintes par les voies ferrées.

Mercredi, 17 décembre.—A deux heures, j'embarque à Callao sur un beau vapeur anglais, le "Aysen" en route pour Mollendo. Le Père Moralès, qui m'a accompagné partout dans Lima, vient avec moi jusqu'au bateau. Il y a de nombreux passagers, parmi lesquels deux PP. Jésuites qui s'en vont en Bolivie. Nous partons à cinq heures. Je suis seul dans une belle et comfortable cabine, éloigné de tout bruit et je jouis tout à mon aise de ce repos réconfortant.

Jeudi, 18 décembre.—Le temps est frais et le voyage agréable. Parmi les passagers, il y a un français, M. Harth qui tient un gros magasin à Lima et un autre français qui voyage pour une compagnie de vues animées. Comme je dis à Mons. Harth que je vais à Cuzco, ces deux messieurs,me donnent une lettre pour le Supérieur des Dominicains de Cuzco, leur ami.

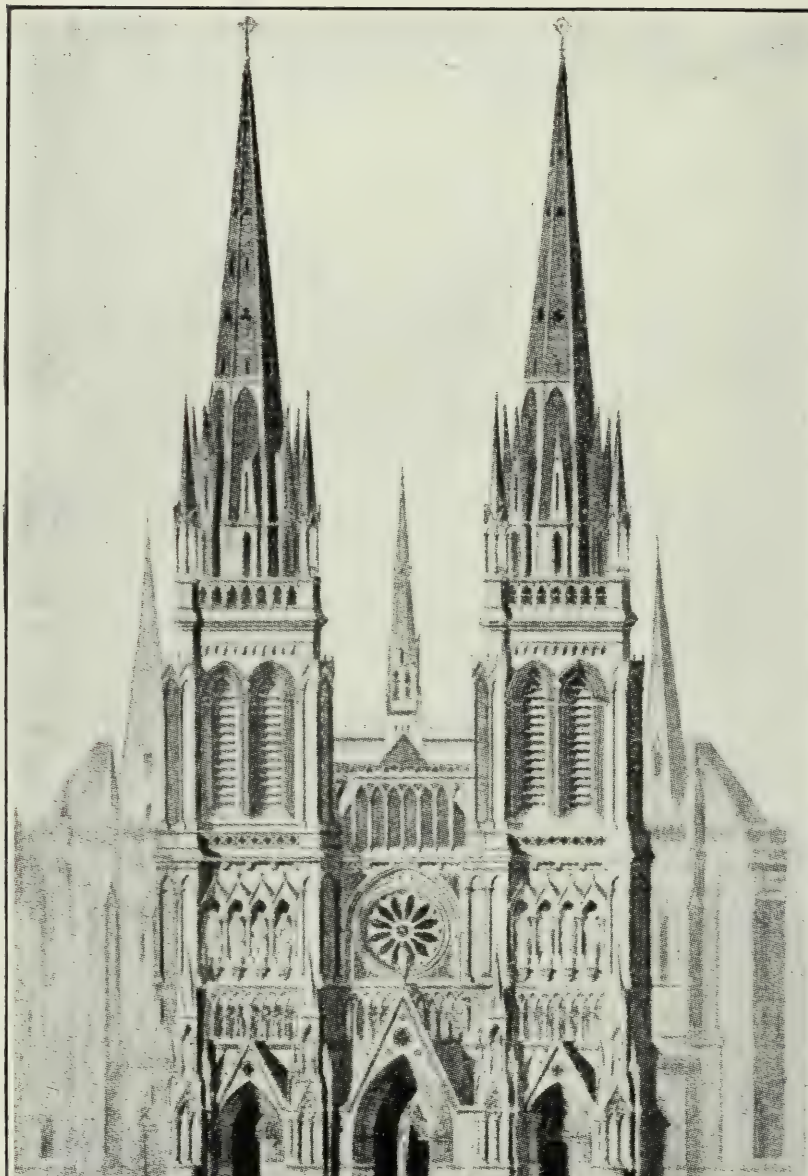
CHAPITRE V

Vie abrégée de Ste-Rose ; nom d'Isabelle changé en celui de Rose ; mortification ; piété ; entretiens avec Jésus et Marie ; Monastère de l'Incarnation ; prédictions de Ste-Rose ; l'épouse du Roi Jésus ; sa mort ; les funérailles ; ses reliques. Vie abrégée de S. Thuribe ; sa dévotion à Marie, ses œuvres ; ses miracles pendant sa vie et après sa mort.

Cinquante et un ans après la fondation de Lima, naissait en cette ville, le 30 avril 1586, jour de Sainte-Catherine-de-Sienne, celle qui devait être la première sainte du Nouveau-Monde. Son père se nommait Gaspar Florès et sa mère Oliva, noms symboliques qui semblaient révéler d'avance l'amour que notre petite sainte aurait pour les fleurs et qu'elle serait elle-même une fleur, une rose du plus délicieux parfum dans le jardin de Dieu. Isabelle, nom d'une de ses tantes, et nom de la reine de Castille, lui fut donné à son baptême. Trois mois après, sa mère et les voisines virent comme une rose s'épanouir sur le visage vermeil de l'enfant. Prenant alors la petite Isabelle dans ses bras et la pressant sur son cœur, la mère promit de ne jamais l'appeler autrement que Rose. L'enfant grandit et apprit plus tard que son vrai nom n'était pas Rose, elle demanda naïvement à la Vierge du Rosaire, vénérée encore aujourd'hui dans l'église des P.P. Dominicains de Lima, si elle aimait ce nom-là. "C'est bien, lui dit la vierge, seulement ajoute: Rose de Ste-Marie, Rosa a Mariâ". A quatre ans, Rose supporta en souriant une opération à un doigt et à la tête. Déjà, elle avait commencé à se mortifier, se privait de manger et s'infligeait des pénitences corporelles. Avec l'aide de son frère, elle se construisit une cellule dans le jardin de son père pour y prier et méditer, et quand les enfants voulaient l'emmener prendre part à leurs jeux : Laissez-moi seule avec mon Dieu," leur disait-elle. Malgré ses mortifications, elle conserva toujours la beauté de son visage : Voyez, disait-on, en se moquant d'elle, notre petite sainte, comme elle se conserve bien". Elle eut des visions de l'Enfant-Jésus. Un jour, elle lui offrit une rose, il lui dit : "Tu es ma rose bien-aimée". Tous les jours, elle visitait la Vierge du Rosaire et l'Enfant Jésus qu'elle tenait dans ses bras. Elle avait une tendre dévotion à Ste-Catherine-de-Sienne et à St-Dominique dont elle visitait le temple tous les jours. Comme elle menait une vie simple et retirée, on lui conseilla de se faire religieuse. Il fut décidé qu'elle entrerait au Monastère de l'Incarnation, où il y avait alors plusieurs cents religieuses. Les proportions et les dépendances de ce monastère



Cathédrale de Lima, Pérou.



N.-D. du Lujan, Argentine.

étaient si vastes, disent les chroniques, que les Sœurs, pour aller d'un bout à l'autre de leur jardin, avaient des ânes et allaient à cheval. Rose partit donc, et en passant, elle voulut entrer à Saint-Dominique, dire adieu au Saint, à la Vierge du Rosaire et à l'Enfant. Elle s'agenouilla sur une pierre du pavé et pria. Comme elle prolongeait sa prière, on lui dit qu'il fallait partir : "Je ne puis me relever ; la Vierge ne veut pas que je la quitte, je promets d'être toujours une fille de S. Dominique". On baise aujourd'hui avec respect cette pierre du pavé, sur laquelle est une inscription commémorative de ce fait miraculeux. Un jour, triste, Rose priait devant la Vierge ; l'Enfant Jésus lui dit : "Rose de mon cœur, tu es mon épouse !—Je serai ton esclave le reste de ma vie", répondit-elle. Et la Vierge lui mit au doigt l'anneau de ces fiançailles mystérieuses. Rose, comme tous les saints, avait le plus grand amour pour sa patrie, s'affligeait de ses malheurs et de ses désordres et priait pour elle. Elle prédit qu'un jour, la justice de Dieu punirait le Pérou et que les flots de la mer sortiraient de leur lit et se rendraient jusqu'à la cathédrale, c.-à-d. qu'une partie de la ville et le port de Callao seraient engloutis. La prédiction s'est partiellement accomplie. On sait qu'une partie de Callao a été engloutie et que l'île, ou plutôt le rocher de San Lorenzo, dans le port de Callao, a surgi du fond des eaux. A voir le triste état religieux du Pérou, qui fut autrefois une terre de saints, on a bien raison de craindre qu'un jour ou l'autre, Dieu châtiera encore ce pays. Ste-Rose étant devenue l'épouse du Roi-Jésus se dit qu'une épouse devait partager les peines et les souffrances de son époux. Jésus a été flagellé, se disait-elle, et elle se levait trois fois la nuit pour se donner la discipline ; elle portait un cilice, et pour ne pas être tentée de l'ôter, elle le riva à son corps avec un cadenas, dont elle jeta la clé dans un puits que l'on montre à l'intérieur de la basilique de Ste-Rose. Cette basilique, commencée il y a trente ans, est restée inachevée faute de ressources. Jésus a été couronné d'épines ; elle se fit une couronne de fer qu'elle portait sur sa tête et que l'on montre ainsi que le cilice au temple dominicain de Lima. Jésus porta la Croix ; elle se fit une croix pesante qu'elle portait souvent chaque jour à l'intérieur du jardin de son père, où l'on voit aussi la cellule qu'avec son frère, elle s'était construite pour se retirer, méditer et prier. Dans cette cellule, où elle ne pouvait pénétrer qu'en rampant, on voit la chaise grossière sur laquelle elle s'asseyait. Plusieurs fois, il lui arriva de s'endormir pendant ses méditations, alors, elle fixa un clou également conservé parmi les reliques de la sainte où elle se suspendait par les cheveux, pour ne pas tomber

dans le sommeil. Jésus fut abreuvé de fiel et de vinaigre, elle tenait à la tête de son lit un vase contenant un mélange de ce liquide et en buvait chaque soir. En un mot, elle s'efforçait de reproduire en elle, les souffrances de son divin époux. Elle avait un lit de sangle sur lequel elle se jetait pour prendre quelques heures de sommeil. Un soir, exténuée, elle ne pouvait se décider à se coucher ; elle entendit une voix, qui lui dit : "Rose, ça te coûte bien de te mettre sur ton lit, je n'ai pas hésité, moi, à m'étendre sur la Croix pour toi". Elle vainquit la tentation et continua ses mortifications jusqu'à la fin de sa vie.

Elle prédit le lieu et le jour de sa mort, qui serait le 24 août, jour de S.-Barthélémi, apôtre. Elle prédit également que ses derniers moments seraient pour elle des jours de longues et atroces souffrances. Elles durèrent vingt-quatre jours. Tout le peuple de la ville et des alentours, le clergé, les religieux et les religieuses assistèrent, sans y être invités, à ses funérailles. Les balcons et les fenêtres étaient remplis d'étrangers. L'Archevêque ne put se rendre à l'église St-Dominique que par les rues les plus opposées à cause de l'affluence du peuple. En entrant il prit et baisa les mains de la sainte ; ses ministres et tout le clergé firent de même, et ensuite le peuple, qui se partagea ses vêtements ; six fois on dut les renouveler. Un homme coupa de ses dents un doigt de la défunte et l'emporta comme une relique. Le peuple ne voulait pas qu'on enterrât le corps ; l'Archevêque dispersa la foule en annonçant que l'enterrement aurait lieu plus tard, alors tous se retirèrent et l'enterrement eut lieu.

L'église Ste-Rose, bâtie près de la Basilique inachevée, marque l'endroit où la Sainte vécut ; elle est petite et pauvre. Il est bien difficile d'y trouver quelques souvenirs religieux. A l'intérieur de la basilique en construction, sous le dôme projeté, se trouve un petit jardin de fleurs, surtout de roses, qui marque l'endroit où Ste Rose cultivait des fleurs. Enfin, j'ai vu aussi parmi ses reliques une lettre écrite de sa main.

VIE ABRÉGÉE DE S. THURIBE

Né en Espagne en 1538, la même année que S. Charles Borromée, il étudia à Valladolid, et ensuite à l'Université de Coïmbre. L'Archevêque Loaysa, du Pérou, venait de mourir, emportant dans la tombe les regrets de tous ses diocésains, surtout des Indiens, dont on l'appelait le Père. Thuribe n'était pas encore sous-diacre et il fut nommé pour lui succéder. Tout le monde se réjouissait, regar-

dant ce choix comme providentiel, mais lui s'affligea et voulut résigner. Cependant, il céda sur les instances qui lui furent faites. Consacré en 1580, il abandonna pour toujours sa patrie, sa sœur, Religieuse dominicaine, et puis sa mère. En traversant l'isthme de Panama, il fut sauvé miraculeusement de la gueule d'un caïman, sur la rivière Chagre. Il avait toujours présent à ses yeux Dieu, Jésus crucifié et la Vierge Marie. Il présida à Lima à trois synodes diocésains et à trois conciles. Il fonda le Séminaire de Lima en 1591, le premier fondé en Amérique. Il le consacra à St-Thuribe, son patron, mais, aujourd'hui, le Séminaire est dédié à son fondateur, le second Saint Thuribe. En 1584, il publia les premiers livres imprimés en Amérique. Il visita trois fois son diocèse, qui en forme aujourd'hui cinq. Il parcourut plus de six mille lieues, pénétra dans des endroits qui n'ont jamais eu depuis la visite d'un évêque.

Une fois, il arrivait à un village et le curé l'attendait à la porte de l'église, entouré d'une grande foule. "Tataï, cria un Indien (ce mot veut dire petit Père) bénis ton fils malheureux". C'était un paralytique. "Veux-tu être guéri? lui demande Thuribe, lève-toi, prends ton lit et marche", et l'Indien fut guéri. Il confirma plus d'un million de chrétiens. Il confirma le bienheureux Martin Porrès, S. François Solano, Ste-Rose, etc. Il pratiquait le jeûne et de grandes mortifications. Toujours, il eut un grand amour pour la Ste-Vierge, amour qu'il prouva dans une solennelle occasion.

Des impies avaient insulté l'image de la Vierge de Copacabana. St-Thuribe ordonne qu'on expose publiquement le Saint-Sacrement et qu'on prie dans toutes les églises de Lima, pour connaître les coupables. Puis, il ordonne de transporter l'image en procession, pour une réparation publique. Une grande foule assistait. Arrivés sur la Plaza, en face de la Cathédrale, la statue se couvrit d'une sueur miraculeuse en signe de pardon. St Thuribe vint recueillir cette sueur céleste et en remplit deux calices. Bien des guérisons furent obtenues avec cette eau miraculeuse. Un Hollandais protestant, fait prisonnier de guerre par les Espagnols, dans le Détroit de Magellan et détenu malade dans les prisons de Lima, ayant entendu parler de ce fait étrange, dit : "Si tout cela est vrai, si c'est véritablement la mère de Dieu et qu'elle me guérisse, je me fais catholique." On lui donna de cette eau dont il fit usage sur ses membres perclus et il fut guéri. Il se leva à l'instant et vint supplier Saint Thuribe d'obtenir sa liberté et de le recevoir à la Cathédrale comme sacristain, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Au monastère de l'Incarnation, S. Thuribe consacrait un jour l'évêque de Mexico. La foule était pressée et la chaleur brûlante, un en-

fant fut suffoqué dans les bras de sa mère. Celle-ci vint en pleurant le déposer aux pieds du saint évêque, qui pleura avec elle, pria et le ressuscita. A Macate, les habitants vinrent lui dire qu'ils manquaient d'eau et qu'il fallait quitter les terres où leurs pères avaient vécu. Il fit préparer un autel dans un champ, leur annonça qu'il dirait la messe pour eux le lendemain. Il la célébra dévotement en présence de la foule accourue.

Après la messe, à l'endroit même où elle avait été dite, une source abondante d'une eau fraîche et limpide sortait de terre en bouillonnant. Il prophétisa sa mort, l'heure et le lieu où elle arriverait. Il tomba malade à Pascamayo, se fit transporter à Sana et quand il vit son heure approcher, il demanda à être transporté sur le seuil de la porte de l'église, où il se fit coucher sur la cendre pour y recevoir les derniers sacrements. Comme on lui disait : "C'est bien triste pour vous de mourir loin de votre ville de Lima.—Ne vous découragez pas, dit-il, Jésus-Christ, mon maître, pour mourir a voulu être en dehors de Jérusalem qu'il aimait tant !" La nuit de sa mort, onze religieuses de sainte vie, qui étaient au Monastère de l'Incarnation, annoncèrent sa mort ; la lune refusa sa lumière à tout le Pérou, n'éclairant cette nuit-là que l'évêché et la Cathédrale.

Quatorze mois après sa mort, son corps fut transporté à Lima. En passant la Cordilière, on arriva à la rivière Santa, que l'on trouva débordée. Les mules portant le corps, s'approchèrent pour boire, et l'eau se retira pour les laisser passer.

CHAPITRE VI

Mollendo ; débarquement ; en route ; sur le train ; les dunes ; stérile vallée ; Aréquipa ; volcans ; religieux hospitaliers ; les églises ; anecdotes indiennes ; danger des hautes altitudes ; les lamas ; Juliaca ; un jeune Américain mal engagé ; villages indiens ; les fileuses ; Sicuani ; Cuzco ; les bons P.P. Dominicains ; ruines Incaïques ; les églises, le Nascimiento ; Puno ; Titicaca ; agréable rencontre ; le lac divisé en deux ; Guaqui ; Tiahuanaco ; ville étrange de La Paz ; les fiestas ; les danses ; costumes ; le Séminaire et le Bon-Pasteur.

Vendredi, 19 décembre.—Nous arrivons à Mollendo à onze heures a. m. Le débarquement est difficile et mouvementé. Il n'y a pas de havre ; et le vent soufle ; la mer est très agitée. L'un des Pères Jésuites, le P. Crippleir, vient à moi au moment où l'on jette l'ancre et me dit de n'engager aucun petit bateau pour débarquer, de les attendre et qu'ils vont m'emmener avec eux. Ce Père a enseigné à Lima et ses élèves ont envoyé une dépêche à des amis de Mollendo qui l'attendaient en yatch. Nous débarquons et nous avons juste le temps de prendre le train. Toujours chanceux, eussé-je débarqué dans un des petits bateaux à rames, il m'aurait fallu rester ici jusqu'à demain. Mollendo, petite ville de quelquss mille âmes, sur la plage aride et désolée, n'est ni belle, ni intéressante. Au sortir de la ville, on traverse le désert d'Islay, intéressant à cause des dunes de sable qui s'étendent de chaque côté de la voie. Ces dunes s'avancent dans la direction de leurs pointes, à raison de cent pieds par année. Le long du trajet, on voit fréquemment des petites croix de bois, marquant la tombe de quelques ouvriers qui périrent dans la construction du chemin de fer, ou en voulant traverser ces âpres solitudes. Ici et là, aux endroits où l'on a pu avoir de l'eau, on voit des plantations de cannes à sucre. Au reste, après avoir passé le désert de sable, on passe dans des terrains fort rocailleux. Nous sommes à Aréquipa vers les six heures p. m. C'est une ville de cinquante mille âmes, la deuxième du Pérou ; elle est jolie, mais tranquille et sans commerce. Située dans une belle et fertile vallée, elle est bâtie aux pieds de trois beaux volcans, le Misti, le Pichupichu et le Charcani. Leurs sommets sont toujours couverts de neige et le premier de ces trois géants est presque constamment en éruption. Aussi, Aréquipa est souvent visitée par les tremblements de terre.

Je me rends en tramways chez les P.P. Lazaristes, pour qui j'ai une recommandation. Le supérieur, le P. Roynet, me reçoit avec bonté, il me dit qu'il regrette ne pouvoir m'offrir une chambre,

il n'en a qu'une et attend le Visiteur ; mais il m'envoie au Grand Hôtel, où on ne fait que louer des chambres, et il me dit de venir passer le temps et prendre les repas avec eux. Les tramways de la ville donnent un excellent service, et la ville elle-même est fort agréable.

Samedi, 20 décembre.—Je dis la messe à la chapelle des Filles de la Charité, desservies par les P.P. Lazaristes et fondées comme eux par S.-Vincent-de-Paul. La chapelle est brillante de propreté, mais bien modeste. Après déjeûner, je visite la cathédrale, qui est moderne et construite très solidement. L'intérieur en est joli, mais sans décoration. A côté, je visite le Sagrario, autrefois l'église des Jésuites, qui ont été chassés. Ils sont revenus plus tard et ont été placés dans un autre endroit de la ville. Cette église est riche en autels et en décoration. Je vais ensuite visiter l'hôpital Goyeneche don d'une famille de ce nom, très-riche et très-charitable. L'édifice est en pierre de taille et bâti en trois grands bâtiments séparés, celui du centre étant la chapelle, qui est d'une belle architecture gothique. On y vénère le Pobre Christo que l'on voit si souvent dans ces églises espagnoles.

Après dîner, je visite, avec un Père, le jardin public, près de la rivière Chili, à côté d'un beau et solide pont en pierres. Je m'assieds, avec mon compagnon, à l'ombre des grands arbres ; il me raconte les faits suivants. A Truxillo, au nord d'ici, où ce Père a demeuré, les Indiens vénèrent San Gonzalo pour retrouver les choses perdues, comme chez nous, nous prions Saint-Antoine. Un Indien a-t-il perdu son âne, son bœuf ou sa mule, il vient prier S. Gonzalo, lui faire des promesses, etc., et pour lui aider à retrouver sa bête, il déposera aux pieds du Saint de la fiente de l'animal.

Alors, je dis au Père : "Vous vous hâtez de faire disparaître cela ?

Nous nous en gardons bien, dit-il, ils pourraient nous tuer ! "

A quelques lieues d'ici, dans un village tout indien, on célèbre chaque année la fête des morts, le deux novembre. On fait un festin, on déterre les morts et on les place dans la salle du banquet, pour qu'ils prennent part au festin. A La Paz, en Bolivie, on avait amené à l'hospice des Filles de la Charité une vieille indienne, sans support, et qui, toute couverte de haillons, était, à son arrivée, dans un état dégoûtant de malpropreté. Les Sœurs commencent par lui couper les cheveux qui étaient pleins de vermine, puis, elle lui donnent un bain et des habits nets. Le lendemain, le Père chapelain trouve la vieille qui pleurait à chaudes larmes, et comme il lui demande ce qu'elle a, elle lui répond : "J'avais bien des petites bêtes, mais les religieuses ne m'en ont pas laissé une pauvre petite pour manger... et ici,personne n'en a !"

Ces Indiens non seulement mangent leurs poux, mais même ils iront en chercher sur la tête de leurs voisins et les dégusteront immédiatement.

Du jardin, nous allons en tramway, au Ting, un faubourg de la ville, ou plutôt un *Summer Resort,* où il y a des bains publics, et à côté de ceux-ci, un joli petit lac artificiel, sur lequel de légères embarcations promènent les visiteurs à cinq sous par personne. En revenant, on voit un pont de fer très long et assez haut, qui traverse le Chili, puis on passe à pieds à travers un quartier indien. Comme je remarque des petits pavillons rouges, ou plutôt des petites guenilles rouges, placées au bout d'une perche, au dessus de la porte de certaines maisons, mon cicerone me dit que c'est l'annonce qu'il y a là de la chicha à vendre aujourd'hui. Quelquefois, au lieu de cette guenille rouge, on met tout simplement une botte de foin grosse comme le bras pour servir d'enseigne. On en voit ici, et il y en avait aussi à l'Equateur.

Dimanche, 21 décembre.—Je dis la messe encore à la chapelle des Sœurs. Une vieille Indienne s'approche du P. Roynet qui vient de terminer la sienne et lui demande quelque chose. "Salga, vieja sucia !", (va-t-en, vieille salope), lui répond le Père. "Mais, qu'a-t-elle donc fait, cette vieille-là ?" Elle vient, me répond le Père, demander si elle peut communier ce matin, elle ne sait pas si elle est à jeun, elle a mangé un pou ce matin !"

A côté de l'hospice des Sœurs est l'église S.-Jean-de-Dieu, que l'évêque a fermée après des tremblements de terre sérieux de novembre dernier. On répare le temple, renouvelant entièrement le toit. J'ai vu dans la ville plusieurs édifices également endommagés dans la même catastrophe qui a détruit un peu au nord d'ici la petite ville d'Abancaye. Cet avant-midi, je vois une parade militaire s'en allant à une église, musique en tête. Je visite l'église S.-Domingo, jolie, avec trois nefs et chapelles nombreuses, autels et statues, aussi en grand nombre; après le dîner, l'hospice des Filles de la Charité, qui font ici une œuvre héroïque de dévouement et donnent leurs soins à des vieillards, à des idiots, à des orphelins, etc. Elles ont à peu près quatre cents personnes et ne sont que sept religieuses. De bonnes et pieuses filles ainsi que les orphelines leur aident dans leurs travaux.

Le gouvernement donne cinq sous par jour pour chaque personne et elles doivent se créer des ressources. Il y a l'ouvroir où l'on fait des objets de fantaisie et de broderie que l'on vend aux étrangers.

Lundi, 22 décembre.—Je pars à 7½ a. m., par le train, pour Cuzco. Au sortir de la ville, la campagne est désolée, presque sans

végétation. Après quelques heures de marche, nous atteignons le point le plus élevé de la ligne, l'altitude est de 14,666 pieds à la station Crucero Alto. Souvent des voyageurs, éprouvent des malaises assez graves en passant cet endroit où la respiration devient difficile, à cause de la raréfaction de l'air. Pendant que je cause avec le P. Crippleir, qui a pris le train, ce matin, pour se rendre en Bolivie, on vient justement demander un prêtre pour un jeune homme dans le wagon voisin. Il a de violentes palpitations de cœur, des convulsions, il est pendant une heure en danger de mort. Enfin, on commence à redescendre la montagne et il revient à lui. Sur ce plateau est le véritable pays indien et le pays des lamas, leurs bêtes de sommes. On voit sans cesse ces derniers, cheminant à côté des convois, par troupeaux de vingt à trente, conduits par des hommes et des femmes, chargés de fardeaux et semblant entrer en compétition avec le chemin de fer. Le lama porte cinquante livres, ou moins, mais jamais plus ; le poids de cinquante livres semble être la limite absolue de sa force ; si on le charge de cinquante et une ou cinquante-deux livres, il ne marche pas. A côté du chemin, on voit aussi nombre de troupeaux de moutons et d'alpacas. Une autre chose intéressante, le long du trajet, ce sont des tourbillons de sable qui s'élèvent çà et là jusqu'à une très grande hauteur. Le train arrive à Juliaca à cinq heures ; les voyageurs pour Cuzco doivent passer la nuit ici, ceux qui se rendent en Bolivie continuent leur route jusqu'à Puno, sur les bords du lac Titicaca, où ils prennent le vapeur.

Me voici donc à Juliaca, une petite ville indienne de quatre mille âmes. Près de la gare, se trouve une Plaza avec une petite église, bien vieille et bien pauvre, où demeure le curé, le chanoine Léon. Les P.P. Lazaristes m'ont dit d'y aller passer la nuit, que je serais bien accueilli, mais je n'ose y aller et je vais à un hôtel, également sur la Plaza, tenu par un Italien, qui parle un peu français. Je fais le tour du village. Les rues sont étroites, mal pavées, sales et poussiéreuses. Au bout du village est une grande église, très-ancienne, bâtie en pierre. Elle est fermée.

Mardi, 23 décembre.—A six heures et demie, je me lève et me rends sur la Plaza en attendant le café. C'est un amusant spectacle de voir les Indiennes, assises sur les cailloux du pavé et installant par terre leurs marchandises : des fruits, des légumes, des articles en laine, bonnets, crémones, bas, etc. Il y en a une cinquantaine et ça continue à arriver. Elles seraient intéressantes à voir avec leurs costumes de couleurs voyantes, si elles n'étaient pas si sales. Sur la tête, les hommes et les femmes portent une tuque de laine,

avec des oreilles, bien attachées avec des *gorgettes* et pardessus la tuque, un chapeau. Un grand nombre, hommes et femmes, saluent le prêtre, en ôtant leur chapeau et disant : "Tatai". Je déjeûne avec deux américaines qui s'en vont du même côté que moi, mais moins loin. A la gare, je vois un jeune homme avec moustache blonde et je lui adresse la parole en anglais, lui demandant s'il n'est pas américain. Il me dit qu'en effet, il vient de Denver, Col., et me raconte son histoire. Il a dépensé une petite fortune que son père lui avait donnée et, n'osant plus retourner vers sa famille, il est sur le point de se marier avec une veuve indienne qui a quatre enfants et quatorze ans de plus que lui ! Je lui fais alors comprendre qu'il ne pourra jamais aimer cette femme et se plaire dans ce milieu indien. Il m'écoute les larmes aux yeux et me remercie avec effusion, me promettant qu'il va réfléchir à tout ce que je lui ai dit.

Ce jeune homme m'a appris que je ne me rendrais pas à Cuzco aujourd'hui, et qu'il me faudra coucher à Sicuani pour arriver demain. Toutes les stations que nous passons sont des villages indiens. Les demeures sont construites d'adobés et couvertes de chaume. A cinq heures, nous arrivons à Sicuani, autre petite ville indienne de 8,000 âmes, qui se paye le luxe d'être éclairée à l'électricité. J'en fais vite le tour. Je visite l'église, qui est en pierre, mais bien pauvre et surtout très-malpropre. Souventes fois depuis le départ d'Aréquipa, j'ai pu voir les femmes partout filant leur laine, en marchant, ou assises un peu partout, souvent même en voyageant et portant un fardeau sur les épaules ou sur le dos ; il y en a de ces fileuses dans Sicuani ! Voici comment elles filent. La laine est roulée autour du poignet gauche, de l'autre main, elles tirent et filent ; la laine est ensuite roulée sur une bobine attachée à la ceinture et qu'elles font tourner avec une grande vitesse et une grande agilité pour tordre la laine. Je me suis demandé et n'ai pu m'expliquer comment elles font, mais je sais qu'elles filent de la laine bien belle et bien égale.

Mercredi, 24 décembre.—A huit heures, je suis sur le train. L'hôtel n'était pas brillant de propreté, mais le lit était excellent. J'ai bien reposé. Il y a trois trains par semaines d'Arequipa à Cuzco, deux sont les trains ordinaires et qui prennent deux jours pour se rendre, à destination; le troisième est le rapide, qui se rend le même jour, mais ne part que le vendredi. La ligne de chemin de fer suit parallèlement la rivière Vilcanota, dans une belle vallée, où se dessinent de nombreuses terrasses autrefois cultivées par les Incas et, aujourd'hui encore, par les peuplades qui habitent ces régions. Dans les villages, il y a une ou deux églises. Presque toutes, sont, comme

8

les maisons, construites en adobés. Partout, ce ne sont que des Indiens sauvages, sales et déguenillés. A quatre heures p. m., le train arrive à Cuzco. Il pleut par torrent, le tonnerre gronde avec des éclats formidables, les éclairs sillonnent les nues. Il n'y a pas de cocher à la station. J'en chercherais longtemps : il n'y a pas d'autre véhicule que le tramway, qui est traîné par des mules et ne circule qu'à l'arrivée ou au départ des trains. Je prends le tramway qui me conduit tout près du couvent dominicain. Je demande le Père Supérieur et lui donne ma lettre d'introduction. Il est bien content de me recevoir, mais, il me prévient qu'ils sont bien pauvres ; que je ne devrai pas être exigent. Je l'assure qu'il me fait une grande faveur et que je saurai le récompenser, que je ne veux pas aller aux hôtels, la ville étant toute indienne.

Cuzco, autrefois la capitale des Incas, avait une population de 200,000 âmes au temps de la conquête et, aujourd'hui, elle en compte à peine vingt-cinq mille. C'est ici que vinrent suivant une ancienne tradition, les premiers fils du Soleil, qui partaient du lac Titicaca, chargés d'une mission céleste pour les êtres misérables qui peuplaient alors ces contrées. C'est à Cuzco que le lingot d'or qu'ils portaient s'enfonça miraculeusement dans la terre, leur révélant que là était le coin de terre où leur œuvre devait commencer. Ainsi fut formée et grandit une cité puissante qui, avec son magnifique Temple doré du Soleil, avec ses vastes demeures de la noblesse Incaïque, avec ses richesses et son luxe inouis, demeura la Métropole du Pérou ,jusqu'au jour où l'envahisseur vint secouer et renverser une des plus nobles formes de gouvernement humain qui ait existé, et alors, la gloire de Cuzco s'éclipsa pour toujours. Aujourd'hui, le voyageur s'arrête, muet d'étonnement, devant ces masses titaniques de pierres et les restes de cette citadelle merveilleuse qui entourait la ville, à laquelle, suivant les traditions, pas moins de vingt mille ouvriers furent employés pendant l'espace de cinquante ans. Ces ruines colossales sont l'indice d'une civilisation avancée et véritable qui exista au cœur même de la barbarie.

Je visite d'abord le temple de S. Domingo, bâti sur les ruines du fameux Temple du Soleil. La sacristie formait le Temple de la Lune. Les murs sont les mêmes et presqu'entièrement conservés ; ils sont formés de grandes pierres de taille, la voûte seule a été renouvelée. Une partie des murs du couvent, date de la même époque. Ce couvent est le troisième qui fut construit en Amérique. Le noviciat est vide aujourd'hui, à cause de la pauvreté des PP ; les quelques sujets qu'ils ont sont envoyés ailleurs dans leurs couvents. La chapelle du noviciat est pauvre et toute délabrée ; l'église est

vaste, a trois nefs et de nombreux autels, mais tous vieux et pauvres. Il y a une chapelle dédiée à la Vierge dite de Pompéï. Les murs du cloître sont couverts de tableaux très-anciens.

Les rues de la ville qui sont éclairées la nuit, par de petites lampes à pétrole, sont étroites, pierrotées de cailloux, tortueuses et sales ; les égouts passent au milieu. Je visite d'abord le Sagrario, à côté de la Cathédrale, vieille et pauvre chapelle, contenant cependant beaucoup d'autels et de sculptures sur bois. La cathédrale est vieille et délabrée à l'extérieur, mais l'intérieur est propre et renferme beaucoup de beaux tableaux, d'autels, etc. Le chœur, où les chanoines sont à réciter l'office, est au milieu de la nef ; c'est un vrai musée d'anciennes sculptures sur bois.

En face de la Cathédrale est la Plaza, qui est grande et jolie, avec une belle fontaine au centre. Il y a, à côté l'Université, qui est ouverte et où l'on ne voit personne. J'entre et visite la grande salle, qui ressemble à une belle et vaste chapelle. Tout près, l'église, la "Campania" est grande et paraît riche, mais, elle est fermée. Nous allons ensuite au Couvent de la Merced ; je remets aux PP. une lettre de leurs Religieux de Quito. Ils me témoignent leurs regrets que je ne sois pas venu loger chez eux et me font promettre d'y aller à mon prochain voyage à Cuzco ! Le cloître renferme des colonnes de pierre sculptées et de nombreux tableaux avec des cadres de cèdre sculptés et dorés, le tout d'une grande valeur. Le chœur de l'église, moins grand que celui de la Cathédrale, est aussi au milieu et du même travail. L'église ellemême est grande, belle et riche en autels, statues, sculptures et tableaux. La grande curiosité des églises aujourd'hui est la Crèche,ou Nascimiento, placée dans le transept et d'une grandeur monumentale. On y place généralement un autel temporaire pour ydire la messe. Souvent, à côté de la crèche, il y a des cages remplies d'oiseaux qui chantent à qui mieux mieux. De la Merced je vais à San Francisco, autre vieux couvent. L'église est vaste et jolie; elle est surtout fort propre et bien entretenue. Nous allons ensuite à l'église paroissiale de S.-Blas, qui est déjà fermée; et il n'est que dix heures, a. m. S.-Blas est très-antique. Le portail est décoré de vieilles mosaïques et, à l'intérieur, se trouve une chaire qui est, parait-il, un vrai trésor de sculptures anciennes. Nous visitons ensuite le Manco Capac, ruine d'un ancien palais incaïque, sur laquelle on a construit des maisons, en continuant les murs qui étaient restés.

Après dîner, je repars avec mon cicerone, par la rue S.-Augustin sur laquelle, de chaque côté, on voit beaucoup de ces murs des Incas, faits de grandes et belles pierres taillées et quelques-unes aussi

travaillées à bosse. La rue va bientôt en montant et en se rétrécissant. Au milieu de la colline sont les ruines du palais Kolcampata et à côté une église paroissiale, S.-Cristobal, en pierre, mais petite et délabrée. On y voit nombre de tableaux, mais la plupart n'ont pas même de cadres. Après un quart d'heure de repos, nous continuons à gravir la pente. Arrivés au sommet, on voit les ruines colossales de l'ancienne citadelle. Quelques-unes de ces pierres taillées ont quinze et jusqu'à vingt pieds de long, sur dix ou quinze de large qui ont été amenées ici sans le secours de bêtes de somme, de vapeur ou d'électricité. Ces pierres énormes et irrégulières sont jointes ensemble avec une justesse surprenante et forment la plus grande masse d'ouvrage cyclopéenne qui soit en Amériqu e

A côté de la citadelle, on voit le trône de l'Incas, une colline ronde de roc massif, taillée par degrés, autre ouvrage de géant dont on ne peut se faire d'idée sans le voir. De ces hauteurs, on a une vue magnifique de la ville et des environs, qui ressemblent, au dire d certains voyageurs, à la ville et aux environs de Quito. Maie je crois que les environs de cette ville surpassent en beauté ceux de Cuzco, malgré ces ruines et ces derniers vestiges d'une puissante nation disparue.

J'entre au couvent bien fatigué, mais satisfait de la grande leçon historique que je viens de prendre.

Vendredi, 26 décembre.—Je quitte les bons PP. Dominicains après les avoir récompensés de leur bonne hospitalité ; je me rends à la gare à pieds, car le Supérieur m'a dit que souvent le tramway ne vient pas. Je crois que les Indiens de Cuzco sont moins civilisés et plus malpropres que ceux que j'ai déjà vus. Je prends le train et le hasard veut que ce soit le Rapido. Je voyage avec un jeune homme qui s'en va tenter fortune en Bolivie. Le voyage se fait sans incident. A Sicuani, où je couchais l'autre soir, on prend le dîner. A cinq heures, nous arrivons à Juliaca où, après dix-huit minutes d'attente, nous prenons le train qui vient d'Arequipa et s'en va à Puno, sur le lac Titicaca. Nous arrivons à cette ville à sept heures et demie et prenons immédiatement le vapeur pour faire la traversée du lac et arriver demain en Bolivie. Puno est une ville de 8,000 âmes et le siège d'un évêché. Le bateau est tout petit; heureusement, il y a peu de passagers. Le souper est servi. A peine ai-je pris ma place à table, que deux prêtres parlant français entrent dans la salle à manger. Je les invite à s'asseoir près de moi. Ils restent muets de surprise et me disent qu'ils me prenaient pour un ministre anglican ! Quand je leur apprends que je suis prêtre canadien, ils me demandent où je vais descendre à La Paz. "Au Séminaire, leur

dis-je, j'ai une lettre pour le supérieur.—Eh ! bien, donnez-moi votre lettre, dit un Père, je suis le Supérieur du Séminaire de La Paz ! " La veillée se passe en agréable causerie avec les bons Pères. Aussi bien, aucun de nous n'avait hâte de s'enfermer dans sa cabine chaude comme une étuve. Les PP. m'apprennent qu'un conflit vient de se produire entre le Pérou et la Bolivie pour la possession du lac Titicaca, chacun prétendant y avoir des droits. Finalement un malin Péruvien a proposé au gouvernement de la Bolivie de diviser le lac par la moitié, donnant Titi au Pérou et caca à la Bolivie.

Samedi, 27 décembre.—Je crois que personne n'a pu dormir, tant il faisait chaud. De bonne heure, tout le monde est sur le pont. Nous regardons les paysages de chaque côté du lac. Au sud, il y a la chaîne de Montagne l'Ilimani, dont les sommets sont couverts de neige ; sur le lac, plusieurs îles où, comme sur la rivière, on voit quelques villages indiens. Le navire va lentement, il est très difficile d'élever la vapeur à cause de l'altitude, car nous sommes à 12,000 pieds ; c'est pour cela qu'on ne voit pas de végétation. A dix heures et demie, nous débarquons à Guaqui, en Bolivie. A l'hôtel, nous payons cher pour un dîner pas trop bon ni trop propre, et nous prenons le train pour La Paz. Le village de Guaqui est tout indien, et il est à deux milles du port où nous avons dîné. Ici, il y a plusieurs rues, des magasins et de grandes barraques militaires. A peu de distance de Guaqui se trouve le village indien de Tiahuanaco, célêbre par ses ruines mystérieuses et préhistoriques. Nous avons soixante et un milles à parcourir pour arriver à La Paz, sur un plateau qui n'a presque pas de végétation, ni aucune beauté. Vers le soir, on aperçoit l'Ilimani qui a ses premiers contreforts dans le voisinage de La Paz pour s'étendre de là sur la rive sud du lac, comme nous avons vu. Il a une hauteur de 21,182 pieds et il est toujours couvert de neige. Enfin, à quatre heures, nous sommes à la station Alto, mais encore à six milles de la ville qui est bâtie dans un immense bassin de 1,500 pieds de profondeur. Il faut quitter le train qui ne se rend pas à la ville et prendre les tramways électriques, qui descendents en zigzacs dans la montagne.

Vue du haut des falaises, la ville est réellement impressionnante ; c'est une des villes les plus étranges et des plus intéressantes qui soient au monde. Bien qu'au fond d'un bassin de deux ou trois milles de large, elle est à 12,250 pieds au-dessus du niveau de la mer; l'air y est raréfié, le soleil est brûlant au milieu du jour, les nuits sont très fraîches, la respiration est gênée et difficile ; on y a toujours soif. La Paz n'est pas la capitale, bien que le gouvernement y soit installé. Au palais, une forte garnison de soldats, fiers, propres et bien vêtus, don-

nent à l'étrange cité des airs de métropole qui contrastent énormément avec la masse de la population, dont les deux tiers au moins sont des Indiens, ignorants, sales, ivrognes et qui passent leur vie dans la misère. Le marché indigène est tout-à-fait intéressant, à cause de ses curieuses marchandises, ses légumes et du genre de commerce. Les vendeurs remplissent le marché et les rues avoisinantes, assis, la plupart du temps, sur les cailloux du pavé.. Les fiestas, pendant lesquelles les femmes portent jusqu'à douze ou quinze jupes de laine de différentes couleurs, sont fréquentes. Elles se célèbrent aux grandes fêtes de l'année. On se rend à la messe, célébrée avec une grande pompe extérieure ; après la messe, on prend son dîner, qu'on a emporté avec soi, et sur la Plaza, la danse commence. Les jeunes gens se procurent un ouichichi, sorte de pendants ou glands superposés et de couleurs différentes, correspondant aux couleurs des robes de la fiancée de leur choix, ils agitent le ouichichi et ont bien vite rejoint leur compagne. C'est un spectacle inoubliable ; les femmes ou filles portent sur les épaules un châle de flanelle ; il y en a de différentes couleurs, elles ont le mérite d'être habillées décemment. Les hommes portent un chapeau qu'ils maintiennent au moyen de larges gances (oreilles) par-dessus leur tuque ou bonnet de laine. Le poncho est de couleur brune ou rouge généralement, quelquefois, noire et blanche, et les jambes de leurs pantalons, fendues en arrière jusqu'au jarret, sont ornées d'une pointe de coton blanc cousue dans cette ouverture. La ville est vieille, les rues sont étroites et irrégulières. On y voit de belles constructions modernes, mais aussi de vieilles et d'antiques maisons d'adobés couvertes en chaume. Au centre de la cité, une rivière passe, qui sert de canal d'égout.

Dimanche, 28 décembre.—Je suis donc au séminaire de La Paz, jolie structure moderne tenue par les PP. Lazaristes, qui sont d'une bonté et d'une amabilité à me confondre. Avec un ecclésiastique de la maison, je me rends au couvent du Bon-Pasteur, pour y dire la messe. Il y a là sept religieuses canadiennes. Leur chapelle est belle, propre et bien décorée. Je continue la visite de la ville. Le cimetière avec ses niches, ses voûtes; les troupeaux de lamas, le joli parc Alameda, les bâtisses publiques, la cathédrale en construction sont autant de choses intéressantes à voir. Je visite le marché dont j'ai déjà parlé et la partie centrale de la ville. Je rencontre, sur la rue, les PP. Glénisson et Briand avec qui j'ai voyagé de Puno ici, et je vais avec eux chez les PP. Jésuites où je revois le P. Crippeleir que j'ai rencontré de Lima à Aréquipa. Nous entrons à S.-Domingue, grande et belle église, qui sert de cathédrale. La messe y est chantée avec un vacarme de musique, qui donne à penser que le *Motu proprio* n'est pas encore rendu en Bolivie.

CHAPITRE VII

Visite à l'évêque de La Paz ; les Filles de la Charité ; les ruines de Tiahuanaco ; le bon curé ; son église ; les Sœurs du Sacré-Cœur ; San Francisco, le Musée National ; les Salésiens ; le charbon ; pèlerinage mouvementé de Copacabana ; les déceptions des pèlerins ; un dîner rare ; la Vierge miraculeuse ; le retour ; moyen d'avoir du vent ; messe à Guaqui ; l'église ; les statues, etc., arrivée saccadée à La Paz ; agents de chemin de fer galants ; Oruro ; étroit chemin de fer ; lac Poopo ; volcan d'Ollagüe ; Cebollar ; lac de Borax ; désert d'Acatama ; volcan San Pedro, rivière Loa ; son pont ; Autofagasta ; un évêque courtois ; sa cathédrale ; la ville ; embarquement.

Je me rends, après le dîner, avec le P. Briand, faire visite à l'évêque Son salon est rempli de fanfreluches, de fleurs enrubannées, d'images de quatre sous, etc. Je m'informe du pèlerinage national de Copacabana, où je voudrais bien me rendre; Sa Grandeur va prendre des informations et nous les communiquer. L'évêque, installé ici récemment, vient de Santa Cruz, dans l'intérieur ; il a été promu à La Paz, et a mis un mois et demi à faire le trajet ! Les communication dans le pays ne se font guère qu'à dos de mules ou d'ânes. Un banquier de La Paz est allé examiner les comptes d'une banque à Trinidad, ville presque sur les confins de la Bolivie ; il a mis trois mois à faire son voyage. Au sortir du palais épiscopal, nous visitons l'Hospice des Filles de la Charité, qui sont au nombre de sept et ont à soigner neuf cents personnes, des vieillards, des enfants trouvés, des idiots, une école industrielle et un externat. Elles sont bien pauvres. Je leur donne une aumône pour laquelle la Mère Supérieure me promet plusieurs souvenirs de broderie faite dans la maison. Nous allons ensuite, le P. Briand et moi, à l'extrémité sud de la ville, endroit appelé S.-Georges. En passant, nous voyons l'école militaire, beau bâtiment en briques rouges et blanches, le Prado, l'American Institute, nombre de jolis chalets et de belles résidences privées.

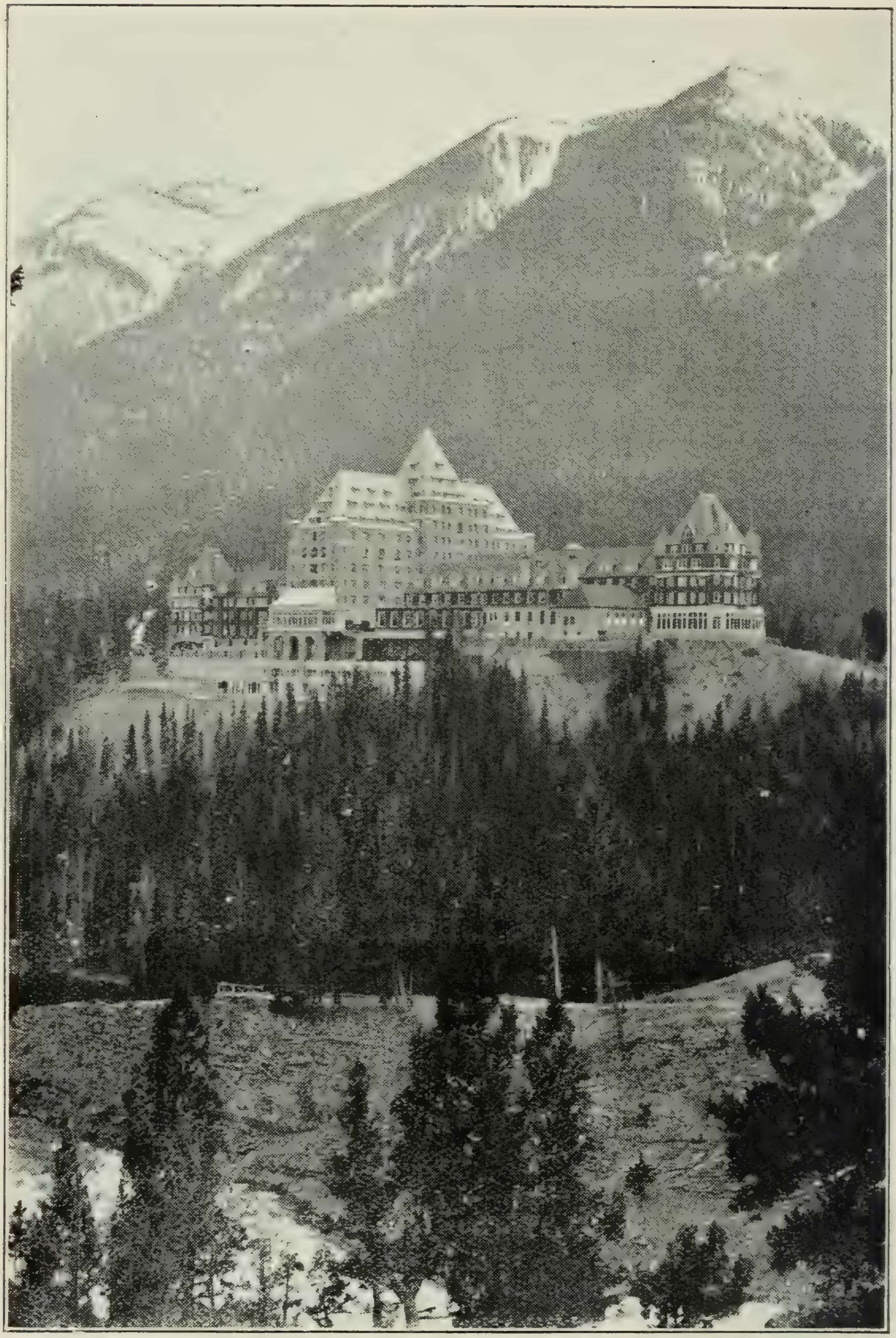
Lundi, 29 décembre.—Je dis la messe à la chapelle du Séminaire et je pars avec monsieur Vasquez pour aller visiter les ruines de Tiahuanaco. Nous y arrivons à onze heures. Nous courons aux ruines, car nous n'avons pas beaucoup de temps, le train retourne à une heure, et les ruines couvrent quatre lieues carrées ! Le curé, bon et brave homme s'il en fût jamais, nous accompagne ; nous visitons sa maison, bâtie en adobés, à un seul étage et couverte en chaume, nous visitons son église et une petite chapelle sur le côté de la petite Plaza, en face de l'église. Celle-ci est longue et étroite. Les verrières sont faites de pierres amincies, qui laissent

pénétrer une lumière indécise. Tout est vieux et antique, burlesque même, je dirais, et d'un cachet plutôt sauvage. Le maître-autel est riche en sculpture sur bois ; le tabernacle et les degrés, ainsi que le devant de l'autel sont recouverts de bas-reliefs en argent solide, très vieux, mais de grande valeur. La chaire est en cèdre sculpté et d'un travail très délicat. Les quatre autels latéraux sont décorés de pavillons, de banderoles de papier, de lanternes chinoises, d'éventails, etc. La chapelle, comme l'église, est vieille, délabrée et littéralement vermoulue. Le curé y dit la messe sur semaine. La ville est toute indienne. Les maisons sont des huttes de terre couvertes en chaume. Les cadres des portes et des fenêtres sont en pierres taillées, tirées des ruines. Les rues sont sales, rocailleuses, étroites et poussiéreuses. Arrivons aux ruines ! Elles sont immenses, colossales et étaient des ruïnes déjà au temps des Incas. Qui dira l'histoire de ces peuples ? le temps où ils vécurent ? quelle fut la cause de leur entière disparition ? d'où ils venaient ? Comment ils ont pu construire des édifices dont les restes frappent l'imagination de stupeur et d'étonnement ? quel langage ils ont parlé ? Quelles connaissances ils avaient ? Sur les monolithes et autres reliques on voit des caractères hiéroglyphiques qu'aucun savant n'a jamais pu déchiffrer. D'abord, on voit les ruines énormes du Temple du Soleil ; à l'entrée existait un escalier, dont deux marches faites d'un seul bloc formaient une plate-forme de vingt pieds de long et cinq de large. De même les pierres des murs qui jonchent le sol, sont énormes ; le cadre de la porte est là, il est taillé dans une seule pièce ; le cadre de la porte du Temple de la Lune forme aujourd'hui l'entrée du cimetière et est également d'un seul morceau de pierre. On voit plusieurs monolithes, statues de pierres de formes bizarres et hideuses. Plus loin, de l'autre côté de la gare, sont les ruines du Palais. Ici encore, des pierres immenses, bien taillées, etc. Sur une colline, qu'on dit artificielle, gisent d'immenses pierres qui ont servi à de grandes constructions ; puis, près des ruines du Temple du Soleil, l'ouverture d'un souterrain, un peu rempli aujourd'hui, mais qu'on dit bien intéressant à visiter. Il nous faudrait deux jours au lieu de deux heures, mais impossible de coucher ici, il n'y a pas d'hôtel et le brave curé n'est pas capable non plus de nous recevoir. Nous devons nous hâter pour prendre le bon dîner que le curé nous a fait préparer. Je lui fais une offrande ; il objecte d'abord, mais je le force à la recevoir. Il vit bien pauvre avec ses Indiens. Le retour se fait sans incident.

Mardi, 30 décembre.—Je dis la messe au couvent des Sœurs des Sacrés-Cœurs, bonnes religieuses françaises qui me font un



Les ruines de Tiahuanaco, près du Lac Titicaca, Bolivie
Voir page 120.



Surplombée par la majestueuse grandeur des pics qui l'environnent, l'hôtellerie du Pacifique Canadien à Banff, Alberta, est l'une des plus belles de celles que cette compagnie de transport a érigées à travers le pays.—Voir page 160.

accueil chaleureux, et ne veulent pas croire que je sois Canadien ; elles veulent absolument savoir dans quelle partie de la France je suis né ! Je visite leur maison, pas bien grande, mais fort bien entretenue. Leur chapelle est fort jolie ; on est à la décorer pour un grand mariage qu'on a demandé à célébrer ici. Les décorations sont superbes, riches et élégantes. On a donné trois cents boliviens à la Supérieure pour cette cérémonie. Le bolivien ou piastre bolivienne vaut quarante sous de notre argent. Je vais à San Francisco. Le couvent ressemble à tous les autres couvents franciscains que j'ai vus, mais l'église est remarquable, l'intérieur est tout en pierre, les voûtes mêmes. Elle a trois nefs et de nombreux et riches autels, On y célèbre la messe. A la tribune, un vieux joue l'orgue et répond aux chantres d'en bas ; à ses côtés, deux bambins font résonner des castagnettes. Après le dîner, avec le Père Carrera, je visite le Musée National, qui n'est encore qu'à l'état embryonnaire. Il n'est pas grand, mais il contient beaucoup d'objets, surtout des ruines de Tiahuanaco, parmi lesquelles on remarque les momies qu'on enterrait dans des sacs, sauf la tête que l'on avait soin de placer hors de terre et tournée du côté du Temple du Soleil. De là, nous nous rendons à l'école industrielle, où les Salésiens italiens enseignent différents métiers et nous font l'accueil le plus bienveillant et le plus sympathique. Ces bons Religieux sont établis dans plusieurs grandes villes du Sud et font beaucoup de bien.

Mercredi, 31 décembre.—Je dis encore la messe aux Sacrés-Cœurs, et je pars avec le P. Reys, chapelain du Bon-Pasteur, et l'ecclésiastique Vasquez pour le pèlerinage de Copacabana, dont je paye les frais. L'évêque nous a fait dire qu'il en a conféré avec le curé de Guaqui, par dépêche, que celui-ci nous attendra à la gare, qu'il a fait les arrangements nécessaires et qu'on prendra de suite un petit bateau, qui nous conduira en cinq heures au village indien de Tapogé, sur le bord du lac ; là, nous aurons deux kilomètres à marcher pour nous rendre au sanctuaire. Les petits bateaux ne peuvent pas se rendre à Copacabana, à cause des remous qu'il y a en face du village, seuls, les bateaux à vapeur s'y rendent ; mais seulement deux ou trois fois par an. Nous prenons donc le train pour Guaqui. A côté de la gare on voit des gerbes de branches et des sacs remplis de fiente séchée de lamas, combustible le plus en usage dans la cité. Ca se vend soixante sous le sac et sert pour faire cuire les aliments. Il est presque impossible de se procurer du charbon, à cause de la distance de la mer, et le bois est rare sur ces plateaux si élevés. Nous arrivons à Guaqui à midi. Quelle déception et quel embarras ! Le curé n'est pas à la station, comme l'évêque

nous l'avait promis. Nous allons d'abord au Grand Hôtel Guaqui, qui n'a de grand que le nom et les prix qu'on y paye. C'est pauvre et, surtout, c'est malpropre. Après le repas, mes deux compagnons vont au village, voir le curé. Ils reviennent à trois heures avec le curé qui nous assure n'avoir reçu aucune communication de l'évêque à propos de ce voyage. Les PP. Français m'avaient plusieurs fois répété qu'on ne peut se fier aux gens du pays, qui peuvent tout promettre, mais n'y pensent plus. Avec le curé qui se montre très obligeant, nous allons au port et nous y trouvons un petit bateau à voiles, qui doit partir à cinq heures et nous conduira à Tapogé en sept heures pour chacun un bolivien. Nous allons en toute hâte prendre un léger souper et nous embarquons à cinq heures pour partir à sept !

Jeudi, 1er janvier 1914.—Quelle nuit et quel voyage ! Nous avons passé la nuit entière sur le lac, pas de vent. Au lieu d'arriver à onze heures hier soir, nous arrivons à onze heures ce matin. Pour nous préserver du froid, car le lac si élevé de Titicaca n'est pas chaud la nuit, il est même très dangereux, on nous a fait coucher au fond du bateau, et le capitaine, un indien, a jeté sur nous une vieille voile de bateau. Nous avons même eu une nevada, sorte de brouillards de grêle, fréquents sur ces altitudes. Nouvelle déception; en arrivant, au lieu d'avoir à marcher deux kilomètres pour nous rendre au Sanctuaire, il y a neuf milles de distance d'ici à Copacabana, sans autre chemin qu'un petit sentier de quelques pieds, rempli de cailloux, ou de boue. Si jamais je reviens sur terre dans une autre incarnation, j'irai enseigner aux Boliviens la géographie de leur pays ! Mes compagnons veulent louer des mules et aller à cheval. Je leur déclare que ne n'entreprendrai pas ce voyage à cheval, que je n'ai jamais été à cheval, et que, outre la fatigue, je craindrais trop de tomber dans ces côtes, à travers les cailloux ou dans ces cloaques de boue. Le Père Reys est tout ébahi de m'entendre : "Comment, vous êtes prêtre et vous n'avez jamais été à cheval? Mais il faut apprendre, c'est nécessaire pour un prêtre !—Oh ! Monsieur, lui dis-je, c'est nécessaire en Bolivie, mais, ne croyez pas tous les pays du monde arriérés comme le vôtre, nous avons des chemins de fer et des chemins carrossables chez nous !" Il décide qu'il va louer une mule et partir en avant pour de prévenir les PP. Franciscains qui ont la garde du sanctuaire, afin qu'ils nous préparent un bon souper, et mon compagnon Vasquez et moi, nous allons dîner d'abord et marcher. Je leur ai dit qu'en allant lentement, je me rendrais bien.

Mais, notre messe du premier de l'an au sanctuaire est manquée, c'était pourtant notre rêve. Alors le P. Reys demande au capitaine de nous faire préparer un repas par sa femme pour notre dîner—une poule est immolée et mise au feu. A une heure et demie, on nous apporte une marmite; pas d'assiette, pas de pain, pas d'ustensile. Il faut piger dans la marmite avec nos doigts ! La poule est dure et toute saignante. Comme il me répugne de manger cette viande crue, car mon voyage chez les Esquimaux n'était pas encore fait, je dis à mon compagnon: "Nous allons boire le bouillon, ça va être plus substantiel". J'avise un petit gobelet de ferblanc, sur un banc, je l'essuie avec mon mouchoir et je goûte le bouillon. J'ai failli en mourir ! Ce n'était que du piment ! ! !

Enfin, coûte que coûte, je mange et à deux heures nous partons. Mon compagnon, né et élevé dans les montagnes de la Bolivie, marche en avant comme un jar et me mène, la tête en l'air, à grands pas. Je le suivais, mais de loin. Alors, quand il m'avait distancé un peu trop, il s'asseyait sur une pierre et m'attendait. Aussitôt qu'il me voyait arriver, il disait : "Vamos, marchons ! " et il repartait, de sorte que je n'avais pas le temps, moi, de me reposer.

Et je me sentais malade, ce dîner entré à reculons et cet exercice trop violent aussitôt après, me causaient de terribles douleurs d'estomac, mais je voulais voir Copacabana et je m'efforçais de continuer.

A quatre heures nous avions six milles de faits, il en restait trois à faire, mais j'étais au bout de mes forces. Je dis à monsieur Vasquez de se rendre, que je m'en irais après m'être reposé, que je me rendrais dans la soirée, que j'avais à marcher lentement. Il ne veut pas et me promet qu'il va m'attendre ; je vois qu'il me prend en pitié, il s'aperçoit que je suis malade, et, le cher homme, j'ai vu que s'il avait bonnes jambes, il avait aussi bon cœur, il me fait passer en avant et me dit de marcher lentement, qu'il voulait rester avec moi, etc.

Nous commencions à rencontrer des Indiens qui avaient assisté à la messe du jour de l'an et avaient dansé; ils retournaient en chantant, en criant et quelquefois se chicanant et s'égratignant la figure, ils avaient fait de copieuses libations de chicha, et celle-ci travaillait encore plus que ma poule ! Enfin, clopin-clopant, à six heures nous arrivons au Sanctuaire, je suis plus mort que vif. Je me jette sur un fauteuil et je craignais de perdre connaissance. Les PP. me reçoivent et me traitent avec bonté. Ils voudraient que je mange, mais je m'en garde bien. Je ne prends qu'un verre de vin. A sept heures, on nous conduit dans une cha-

pelle, en arrière du maître-autel de l'église, pour y saluer la Vierge Miraculeuse. Le chapelet est récité ; on chante le *Salve Regina*, puis le Père nous bénit.

Voici l'histoire de cette statue.

Au temps des Espagnols, quand les Indiens de ces parages embrassèrent le christianisme, l'un d'entre eux voulut avoir une Vierge pour les Indiens et se fit une statue avec son couteau. Il alla demander au prêtre de la bénir; c'était la Vierge des Indiens. Mais le prêtre lui répondit qu'il ne bénirait jamais une statue aussi laide. Le pauvre indien remporta sa statue en pleurant et la plaça dans une armoire, qui était son oratoire privé. La nuit suivante, il vit une lumière éblouissante qui sortait de l'armoire, le miracle fut vu par de nombreux témoins. Le prêtre, alors, preuve en mains, bénit la statue et elle fut apportée à Copacabana en 1582 et y a toujours été vénérée ; la localité est devenue le lieu de pèlerinage national de la Bolivie. Le temple est très vieux et compte plus de trois siècles d'existence. Il est remarquable par ses sculptures sur bois, ses statues nombreuses, etc.

Vendredi, 2 janvier.—J'ai bien dormi et je suis tout à fait reposé, bien qu'un peu courbaturé. Mais, impossible de songer à retourner aujourd'hui. Nous disons la messe à l'autel de la Vierge Miraculeuse, puis après le déjeûner nous allons voir la ville, qui est toute indienne, et comme telle a de petites rues tortueuses, des maisons d'adobés, etc. Sur la Plaza, les Indiens dansent pour célébrer le nouvel an. Quelle curiosité ! oubliant mes fatigues d'hier, je reste deux heures debout à les regarder. Les danses consistent à former un grand rond et à tourner très-vite en chantant ; ils tournent si vite que les douze ou quinze jupes que portent les femmes s'étalent avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les garçons lançent des cris de ouichi ouichi en agitant leurs pompons de laine. Quand quelques-uns et quelques-unes arrivent après que la danse est commencée, ils forment un rond plus petit et tournent ; une arrive seule, elle ne perd pas de temps et se met à tourner toute seule. Comme le spectacle m'amusait, les Pères, eux, me regardaient et riaient de me voir rire. Ce fut un Père, qui alla trouver un jeune homme et m'acheta pour cinquante sous un magnifique ouichi ouichi que je conserve comme souvenir de Copacabana.

A côté de l'église, il y a quatre petites chapelles délabrées et qui servaient autrefois de reposoirs aux processions. Il y a aussi un grand kiosque en pierre, sous lequel sont trois grandes croix, également de pierre, longues de vingt pieds, et faites chacune d'un

seul morceau. Non loin de Copacabana, (mot qui veut dire Lake-view ou vue du Lac) est l'île du Soleil et celle de la Lune, célèbres par leurs ruines, et surtout par les ruines du Temple du Soleil et de la Lune. Ces ruines existaient au temps des Incas. Impossible de se rendre à ces endroits, il faudrait plusieurs jours pour aller et revenir. Avant de terminer la journée, les PP. me conduisent encore une fois devant la Vierge, pour la cérémonie de l'Adieu et la dernière bénédiction. Puis, on me passe le journal des pèlerins, me priant d'y écrire quelques mots dans ma langue et d'y signer mon nom. J'écris:

"Douce et puissante Vierge des Indiens, je suis venu de bien loin dans votre sanctuaire de Copacabana ; j'ai éprouvé bien des fatigues, mais je suis heureux; veuillez maintenant bénir mon retour et m'aider surtout, ainsi que tous ceux qui me sont chers, dans le grand et pénible voyage de l'éternité!—2 janvier 1914. A Poulin, ptre.

Samedi, 3 janvier.—Je dis la messe à quatre heures. Mes compagnons et un Père Franciscain vont venir dans quelques heures, à cheval. Pour moi, je ne consentirai jamais à faire de l'équitation, ne fut-ce que pour démontrer à ces messieurs qu'on voyage autrement que cela dans l'hémisphère du Nord ! On a engagé un vieil indien pour me conduire ; il porte un panier de bonnes provisions et mon sac de voyage, car j'ai pu me procurer quelques souvenirs ; le vieux, très serviable, ne parle pas un mot de français, d'anglais, ou d'espagnol. A cinq heures nous nous mettons en route. Il s'agit d'abord de monter une côte raide et longue, mais, ensuite, ça va bien, l'air est frais et j'ai du cœur à marcher ; je veux leur montrer que je suis encore bon à quelque chose, quand je n'ai pas mangé de poule crue ! A mi-chemin, je m'assieds quelques minutes et prends un bon lunch ; mon compagnon paraît tout surpris et tout réjoui que je lui en fasse une bonne part ; puis nous nous mettons en route. A huit heures et demie, nous sommes à Tapogé. Mes compagnons ont pensé que je prendrais bien du temps à faire le trajet. Ils ne partent qu'à sept heures et arrivent à dix. Je leur ai fait préparer, par le capitaine indien de l'autre jour, une tasse de thé que l'on prend à la hâte et nous nous rendons au petit bateau. On devait partir incessamment, mais, jamais pressé, en Bolivie, on part à midi. Il ne vente pas ; le trajet se fait à la rame. Un de mes compagnons offre un petit verre de cognac aux rameurs. Ceux-ci, avant de boire, en jettent une goutte dans le lac. Je demande pourquoi ; c'est pour faire venir le vent ! Nous mangeons, vers cinq heures, de ce bon lunch des PP. de Copacabana, puis le vent s'élève

et le reste du voyage se fait plus rapidement, à la voile. A huit heures nous sommes au Grand Hôtel de Guaqui pour y passer la nuit. Je suis seul dans ma chambre, mais, une porte donne sur une autre pièce où mes compagnons logent pour la nuit. L'autre, la porte d'entrée, ferme avec un cadenas en dehors, c'est un moyen très-ingénieux de mettre les voyageurs en sûreté ! De plus il nous est loisible de nous barricader à l'intérieur au moyen d'une barre dont chaque cellule est munie à cet effet. Une toute petite fenêtre avec un vieux rideau rouge, déchiré de haut en bas, comme le voile du temple, voilà pour la lumière et la ventilation. Quant à la lingerie, une serviette servira pour les deux chambres ! Et tout est d'une malpropreté repoussante. Pour économiser le temps, sans doute, au lieu d'enlever les balayures on les entasse un peu partout, sous les lits ou sous les lave-mains.

Dimanche, 4 janvier.—Je me lève à cinq heures. Mes compagnons ronflent comme des tuyaux d'orgues. Je les éveille, et à six heures, nous partons pour l'église qui est à deux milles. Le village a une population de plusieurs mille âmes ; tous sont des Indiens et leurs habitations ne sont que des huttes d'adobés, couvertes en chaume, même le primitif presbytère. Le curé et sa sœur sont bons et aimables au suprême degré. L'église est en pierres, est très antique et renferme de précieuses antiquités et même des richesses, mais tout est délabré. Les statues sont peut-être les plus cocasses que j'ai encore vues. Venez donc voir Santiago (S-Ignace) à cheval avec un chapeau Panama sur la tête, une moustache de mousquetaire et un fouet à la main ! Au côté opposé, j'avise une autre statue, une sorte de paysan, en chemise, avec des bretelles de cuir, conduisant une paire de bœufs qui ont sur le front, entre les cornes, chacun un petit miroir rond comme décoration. Je demande au curé ce que cela signifie, et il me répond que c'est Saint Isidore, le laboureur.

On dit la messe, une dizaine d'indiens officieux tournent et retournent autour de nous, dans l'espoir d'avoir le traditionel pourboire. Cette remarque d'ailleurs ne saurait s'appliquer au curé et à sa digne sœur, qui refusent presque avec indignation ce que je leur offre avant mon départ. Nous repartons pour la station et prenons le train pour La Paz à onze heures et demie. C'est un train de fret auquel on attache un wagon de passagers. A six heures seulement nous sommes à la station Alto, sur le plateau, à six milles du centre de la ville. Pour comble de malheur, le dimanche, les tramways ne viennent pas ici. Il faut marcher et descendre les quinze cents pieds qui nous séparent de la ville à travers les cailloux et les préci-

pices, nous sommes littéralement éreintés. Enfin, à sept heures et demie, nous arrivons au Séminaire.

Lundi, 5 janvier.—Je dis la messe au Bon-Pasteur. Je visite l'église des Pères Récollets, toute en pierres et moderne, de style gothique, autels nombreux ; puis, j'entre au Séminaire où je me repose toute la journée.

Mardi, 6 janvier.—Messe au Bon-Pasteur. Et je m'occupe ensuite de mon billet pour le Chili. Le Père Briand me dit qu'un de leurs Pères, partant pour le même pays, avait obtenu quinze pour cent de réduction, que si j'allais voir les agents, j'obtiendrais peut-être la même faveur. J'y vais et je parle en anglais aux agents, le chemin de fer d'Autofagasta appartenant à une compagnie anglaise. Je dis alors à ces agents que je suis sujet britannique, que j'ai obtenu des réductions au Pérou et à l'Equateur et leur demande s'ils ne m'accorderont pas un billet à prix réduit. "Certainement, répondent les agents, nous vous donnerons un billet à moitié prix," c'était une vingtaine de piastres de réduction. Et les R. PP. de dire qu'ils n'avaient jamais vu un homme aussi chanceux que moi ! Je prends mon dernier dîner au Bon-Pasteur. Les bonnes Sœurs me chargent de cartes postales de la Bolivie.

Mercredi, 7 janvier.—Les PP. Lazaristes, toujours aimables, ne veulent pas me laissr partir seul ; les PP. Carrera et Manière m'accompagnent jusqu'à la gare Alto. Je voyage ensuite seul. A quatre heures p. m., je suis à Oruro, petite ville de 8,000 habitants, presque tous indiens, ville poussiéreuse et misérable avec ses rues tortueuses et mal pavées. Je me promène pendant les quelques heures que nous avons à passer ici. Je visite une église, bien vieille, pauvre et délabrée. La Plaza n'a ni monument ni décoration. Les maisons sont construites d'adobés, blanchies ou peinturées de diverses couleurs, la plupart couvertes en chaume. Les fenêtres des maisons sont presque toutes décorées à l'intérieur de corbeilles de fleurs. Autour de la ville, il y a beaucoup de mines d'argent. A huit heures, je prends le wagon-lit et pars pour le Chili où il me tarde d'arriver. Le chemin de fer est des plus curieux ; il est très-étroit, seulement deux pieds et six pouces, soit la moitié des chemins de fer ordinaires. Les Pullman sont divisés en cabines. Je suis seul dans la mienne. Le lit est bon ; je me couche et dors comme un bienheureux.

Jeudi, 8 janvier.—De bonne heure nous passons le mystérieux lac Poopo, à notre droite. Dans ce lac, entrent à chaque minute 212,000 pieds cubes d'eau et il n'en sort que 2,000 pieds. A la station Rio Nulato, un embranchement de chemin de fer part pour la ville

de Potosi, qui est très-ancienne et très-célèbre par ses mines, autrefois réputées les plus riches du monde. Le voyage d'ici à Potosi se fait en seize heures, aller et retour, mais, il n'y a que deux ou trois trains par semaine, de sorte que ce voyage serait trop long et j'y renonce. A Uyuni, ville indienne de 5,000 âmes, un chemin de fer part pour l'Argentine. A la station Ollaguē, on voit la montagne de ce nom qui a vingt mille pieds de hauteur, un volcan en éruption, dont on aperçoit la fumée et le sommet couvert de neige.

On quitte ici la Bolivie et l'on entre dans le Chili. Bientôt, on passe Cebollar, où se trouve un autre lac merveilleux : le lac de Borax, qui a vingt-quatre milles de long. C'est comme un lac de neige ; les travailleurs y marchent et n'enfoncent que légèrement. Une compagnie anglaise en fait l'exploitation. Ce borax est mis dans des sacs et exporté en Angleterre, où il est purifié et préparé avant d'être mis sur le marché. Ici et là, le long de la voie, on voit au loin des montagnes couvertes de neige diversement teintée ; on dirait que les couleurs de l'arc-en-ciel s'y réflètent. Mais le trajet est affreusement monotone et la végétation à peu près nulle. C'est le désert d'Acatama, où il ne pleut jamais ; nous sommes d'ailleurs à une haute altitude. A la petite station Polapi, on voit le volcan fumant de San Pedro, dont la hauteur est de 19,419 pieds puis, au soir, nous passons la petite rivière Loa, sur le pont le plus élevé du monde; la rivière coule au fond d'un ravin large et profond, à 340 pieds plus bas.

Vendredi, 9 janvier.—Au lever, nous approchons d'Autofagasta. Ici et là, nous voyons de tout petits villages, où fonctionnent les usines de sel et de salpêtre qu'il y a dans ces parages. Mais la contrée est absolument aride et très peu habitée, à cause du manque d'eau et de la difficulté de s'en procurer. Enfin, à huit heures, nous sommes dans la ville, qui a une population de 35,000 âmes et qui est un port de mer important. Je me rends avec un cocher au Grand Hôtel, situé sur la rue Principale, à côté du Palais de l'évêque. Après déjeûner, je vais voir Sa Grandeur : c'est un homme encore jeune, aimable et courtois, qui m'invite à sa table et voudrait même que je reste dans son diocèse. Il me confierait les étrangers de sa ville qui parlent anglais ou français.

"Je n'ai pas de clergé, me dit-il, tristement, ne pourriez-vous pas m'aider à avoir des religieux pour fonder un Collège ici ? Je leur donnerais un bon édifice et ferais tout mon possible pour leur aider". Puis, quand Sa Grandeur apprend que je prends le bateau cette après-midi : "Restez ici, vous dînerez avec moi et nous embarquerons ensemble, me dit-il; ici, les grands paquebots ne peuvent appro-

cher du quai, il y a un grand nombre de petits bateaux, dont les employés surchargent les étrangers." Je décline l'invitation de Sa Grandeur, mais il me dit : "C'est bien, allez visiter, et soyez sur le quai à deux heures, vous viendrez avec moi cela ne vous coûtera rien."

La cathédrale est une église moderne, de style gothique, mais humble et sans prétention. Les rues de la ville sont droites, assez larges, mais poussiéreuses. Il fait très chaud. Nous sommes encore dans la zône torride, et d'ailleurs au milieu de l'été austral. A trois heures, je m'embarque avec Mgr Loeseta et son secrétaire, le Père Fuente, qui parle très bien le français. Nous allons voyager sur le Vapeur anglais l'"Orissa." Il y a beaucoup de passagers, plusieurs prêtres, entre autres, le Père Berthaud, un bon petit prêtre français. L'embarquement est assez émouvant ; la mer est houleuse. Des milliers d'oiseaux aquatiques voltigent en criant dans le port, et des loups-marins par milliers sautent hors de l'eau, comme pour les saisir, quand ceux-ci veulent se reposer un peu à la surface. A trois heures nous partons. La côte chilienne, dépourvue de végétation jusqu'à Autofagasta, commence à devenir verdoyante ; comme il a été dit, cette aridité commence au nord du Pérou pour se terminer ici.

CHAPITRE VIII

Coquimbo ; Valparaiso ; amis bienveillants ; tiédeur des catholiques ; paroisse des PP. Lazaristes ; églises et couvents ; Vina del Mar ; Santiago ; les Sœurs de la Providence ; les Frères des E. C. ; le Bon-Pasteur ; les PP. de la Merced ; la ville ; le cerro Santa Lucia ; les Beaux-Arts ; Musée ; l'Hospice Belen ; S. Francisco ; l'Orphelinat de la Providence ; la cathédrale ; l'église du Salvador ; les PP. Rédemptoristes ; S. Bernardo ; le Séminaire ; les PP. des Sacrés-Cœurs ; autres maisons de la Providence ; la campagne chilienne ; Yumbel ; le pèlerinage national à S. Sébastien; les miracles; la Concepcion; les églises ; Talcahuano.

Samedi, 10 janvier.—Il y a un peu de roulis et plusieurs sont malades. Nous faisons un bien agréable voyage quand même ; les prêtres à bord sont très sympathiques et aimables, comme l'est le digne évêque d'Autofagasta.

Dimanche, 11 janvier.—A six heures, le vaisseau arrête pour plusieurs heures à Coquimbo, petite ville de 10,000 âmes. Tous les prêtres et Monseigneur débarquent pour dire la messe. L'évêque, sans que nous le sachions, prend avec son secrétaire un train qui monte à la Serena, ville de 25,000 âmes, un peu au Nord d'ici, siège d'un évêché. Avec le P. Berthaud et un Père Franciscain, nous allons à l'église paroissiale. La servante du curé, qui nous reçoit, nous dit que deux de nous pourraient aller chez les Sœurs pour y célébrer nos messes. Ce sont des Religieuses de la Providence, de Grenoble; j'y vais avec le P. Berthaud. Nous sommes reçus à bras ouverts par les Sœurs, bonnes comme toutes les Sœurs que j'ai eu le plaisir de rencontrer. Nous disons la messe et visitons la maison et les travaux remarquables des élèves. Un déjeûner et un dîner succulents nous sont servis. Nous quittons à regret ces bonnes filles du bon Dieu. A deux heures, nous sommes sur le Vapeur et partons pour Valparaiso.

Lundi, 12 janvier.—A six heures a. m., nous sommes dans le port de Valparaiso, le San Francisco de l'Amérique du Sud. Nous ancrons à deux milles du rivage. Une cinquantaine de petits bateaux viennent se disputer les passagers, mais, je me trouve nullement embarrassé. Le petit Père Berthaud est rencontré par un de leurs Religieux et arrange tout pour que je m'en aille avec eux. Ils ne veulent même pas me laisser payer mon passage. Ce Père français, de Valparaiso, me conduit lui-même chez les PP. Lazaristes, disant que je vais peut-être avoir trop de difficulté à trouver seul mon chemin. En effet, j'en aurais eu ; c'est un peu loin ; il faut prendre

les tramways, puis un ascenseur, parcourir la distance de plusieurs arpents. A huit heures, je suis chez les PP. Lazaristes qui, comme leurs confrères, me font une chaleureuse réception. Ils sont sept ici, ils ont fondé une paroisse la à demande de l'évêque.

Cette paroisse naissante compte déjà 25,000 âmes. La chapelle temporaire loge à peu près trois cents personnes. Il y a deux couvents d'hommes dans les limites de la paroisse. Mille personnes environ entendent la messe dans les trois chapelles. Ceci montre la tiédeur des catholiques de l'Amérique espagnole. Le Chili est pourtant meilleur que que bien d'autres pays, car, ici, le gouvernement est encore chrétien et donne un octroi annuel aux évêques pour le maintien du culte. Les fidèles donnent bien peu aux prêtres et le casuel est presqu'inconnu. Les morts ne sont pas enterrés aux églises, on transporte les corps de la maison aux cimetières, sans messe ni bénédiction. Souvent, il arrive, me disent les PP. d'ici, que des indifférents laissent mourir leurs malades sans appeler un prêtre ; le prêtre ignore la maladie et la mort de nombre de ses ouailles. Du haut de la falaise où sont les PP. (Plaza ancha), on a une vue magnifique de la rade. Des centaines de bateaux, de toutes grandeurs et de toutes nations, y sont à l'ancre ou en mouvement. Après le dîner, deux PP. Lazaristes sortent avec moi. Nous allons d'abord voir le gouverneur ecclésiastique. Sur la Plaza, qui est fort jolie, on construit une belle cathédrale. Mais il n'y a pas encore d'évêque ici.

Valparaiso veut dire Vallée du Paradis, le nom est un peu prétentieux, mais, tout de même, la ville est très jolie. Les tramways donnent un excellent service. Ils ont cette particularité, qu'en général ce sont des jeunes filles, en costume bleu marin, qui perçoivent le prix du passage. Parfois, au coin d'une rue, le tramway s'arrête et la demoiselle en profite pour allumer sa cigarette.

Mardi, 13 janvier.—Avec un Père Lazariste, je rends visite aux PP. des Sacrés-Cœurs, où je revois mon ami le P. Berthaud. Leur église est dédiée au St-Esprit. Elle est de style gothique, jolie, mais sans richesse. De là, nous visitons l'église des douze Apôtres, puis l'asile St-Jean-de-Dieu, tenu par des Sœurs françaises. Après dîner, nous allons à Vina del Mar, une superbe station balnéaire toute remplie de villas et de belles résidences. L'église est toute neuve et d'architecture romaine. Nous entrons à l'église des Carmes, qui est toute petite et de style gothique. De là, nous reprenons le tramway et, traversant toute la ville, nous allons visiter le cimetière, sur la falaise, d'où l'on a une vue splendide de l'Océan.

Puis, nous traversons le bosquet où se trouve l'Ecole Militaire et nous entrons à la maison.

Mercredi, 14 janvier.—Je dois dire adieu aux PP. Lazaristes, qui ont été si pleins d'attention pour moi ; je prends le train à huit heures, en route pour Santiago. Le trajet n'offre rien de particulier. Il y a de la végétation, mais on voit qu'elle souffre de la sécheresse. A midi, j'arrive à Santiago, la belle capitale du Chili. Je me rends en voiture au Couvent des Sœurs de la Providence, dont la Supérieure, Mère Bernard, est Canadienne et la tante de M. G. Lemieux, curé de S. Joachim, ma paroisse natale. L'histoire des Sœurs de la Providence du Chili est presque miraculeuse. Monseigneur Bourget, évêque de Montréal, qui a fondé bien des congrégations religieuses, venait de fonder celle des Sœurs de la Providence. Monseigneur Blanchet, évêque dans l'Orégon, en ces temps-là, lui demanda des sœurs pour une fondation dans son lointain diocèse. Cinq sœurs et un prêtre canadien, l'abbé Huberdeau, partirent pour New-York, où ils prirent un bateau pour Panama. Il n'y avait pas de transcontinental alors. Là, les missionnaires traversèrent à cheval l'isthme de Panama, prirent les fièvres et furent plusieurs semaines en quarantaine. Enfin, 'on les laissa partir. Un bateau les amena en Orégon. Une fois rendus, les pieux voyageurs trouvèrent la ville déserte : on venait de découvrir les mines d'or de la Californie, et le peuple affolé, attiré par la soif du précieux métal, avait émigré par centaines, courant après la fortune. Les Religieuses se consultèrent avec Mgr Blanchet et on en vint à la conclusion qu'il était impossible de fonder une maison et qu'il fallait retourner à Montréal. Les bonnes Sœurs, qui avaient été malades des fièvres à Panama, ne se souciaient guère d'y passer de nouveau ; d'ailleurs le seul bateau en partance dans le moment s'en allait à Valparaiso, au Chili. Allons par ce chemin, se dirent les sœurs, Valparaiso est un grand port de mer, nous y trouverons vite un bateau, qui nous ramènera à New-York en passant par le Cap Horn.

Et, les cinq missionnaires et leur chapelain partirent. Le trajet fut long ; les bateaux allaient à la voile dans ces temps-là. Enfin, on arriva à Valparaiso. Les missionnaires se rendirent auprès des prêtres de la ville et l'on ne voulut pas les laisser partir. On conduisit les sœurs et leur chapelain en triomphe à Santiago. L'évêque les reçut à bras ouverts, leur disant que c'était la Providence qui les envoyait, qu'on avait bien des Religieuses cloîtrées au Chili, mais qu'il en fallait d'autres pour prendre soin des vieillards, des malades, des orphelins, etc. On leur donna une maison, les Sœurs apprirent la langue espagnole, en attendant les nouvelles de la

Maison-Mère de Montréal. Ces nouvelles prirent du temps à venir : aujourd'hui, une lettre met au moins trente jours pour venir de Santiago à Montréal. La Maison-Mère décida que l'œuvre était peut-être, en effet, voulue du bon Dieu et répondit aux Sœurs de rester, si elles le voulaient. Un noviciat fut bientôt ouvert, les vocations affluèrent, mais, des difficultés survinrent.

On voulut introduire quelques changements dans les constitutions ; Montréal donna l'ordre aux sœurs de revenir. Quelques-unes revinrent, mais, d'autres ne purent se décider à abandonner une œuvre que le bon Dieu semblait visiblement bénir. Plusieurs restèrent et moururent au Chili, mais, la Mère Bernard y vit encore, elle a aujourd'hui quatre-vingt-deux ans, venue à l'âge de vingt ans, elle a travaillé et vu grandir son œuvre qui a été approuvée, de Rome et s'appelle : Les Sœurs de la Providence du Chili. On l'appelle la Fondatrice ; elle est la seule de race étrangère dans la communauté et toutes les sœurs l'ont en grande vénération. Les Sœurs ont plusieurs fois demandé et obtenu dispense de Rome pour que Madre Bernarda reste Supérieure jusqu'à sa mort.

A trois heures p. m., après avoir parlé plusieurs heures avec la Mère Bernard, intéressée à tout ce que j'étais en mesure de lui dire sur sa famille, je visite la Maison-Mère et les jardins. Tout est beau, riche et immense.

Jeudi, 15 janvier.—Je dis la messe à la chapelle des Sœurs, chapelle qui a la forme d'une croix, riche et jolie. La voiture et le cocher de la maison sont maintenant à ma disposition. Nous allons d'abord chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, pour qui j'ai une lettre. On m'offre un Frère pour m'accompagner dans la visite de la ville. On ne voit pas d'Indiens dans ces grandes villes du Chili et le pays est bien plus civilisé que la Bolivie, le Pérou et autres.

Nous allons au Bon-Pasteur, où je remets une lettre des Sœurs de La Paz. Leur couvent est moderne et peu intéressant. De là nous allons à un magasin français pour acheter quelques habits. L'établissement est très vaste, a de bons assortiments et les prix ne sont guère plus élevés que chez nous. Nous visitons le Bureau des Postes, l'Agence de la Compagnie américaine de fruits et le Couvent de la Merced. J'ai pour eux une lettre de leurs Pères de Quito. Ceux-ci ont dû avoir une bien bonne opinion de votre serviteur et ont dû le recommander chaleureusement, ils voudraient à tout prix me garder chez eux. Ils sont on ne peut plus charmants et empressés. Leur église est grande et belle, l'illumination électrique est superbe ; leur couvent, leur collège, leur jardin, tout est moderne.

Passant par l'Alameda que j'ai traversé hier et qu'on appelle prétentieusement l'Avenue des délices, nous voyons le Cerro Santa Lucia, une petite montagne de roches au centre de la ville, que l'on a réussi par irrigation à couvrir de verdure, et sur laquelle on aperçoit une chapelle, un théâtre, des monuments, etc. ; nous voyons aussi la nouvelle université catholique, grand bâtiment encore inachevé.

A deux heures, nous repartons et visitons le Palais des Beaux-Arts, où il y a une galerie de sculptures, de peintures et le Musée historique du Chili. De là, nous allons à Quinta Normal, un grand et beau parc, où se trouve un autre musée, actuellement fermé. Nous visitons l'Hospice de Belen, tenu par les Filles de la Charité, et l'hôpital Salvador tenu par les mêmes religieuses. Nous allons ensuite à San Francisco ; l'église, le chœur et le cloître sont bien, mais n'ont pas les vestiges d'antiquité des monastères du Pérou et de l'Equateur.

Vendredi, 16 janvier.—Je visite l'Orphelinat de la Providence, où il y a plus de mille enfants. La vieille Mère Bernard s'y est fait conduire avant mon arrivée ; elle me reçoit et me fait visiter elle-même toute cette grande maison. Dans la chapelle, qui est grande comme une église, on chante la messe de la clôture des Quarante-Heures. Nous nous rendons ensuite à la cathédrale, qui est grande, belle et propre. On y installe un autel de marbre de grand prix ; cet autel vient d'Allemagne ; de là, nous visitons l'église du Salvador, splendide construction moderne en style gothique Les peintures en sont belles, mais un peu chargées. Je visite la maison des retraites fermées de S. José où 8,000 personnes font des retraites chaque année, puis la maison S.-J.-Bte, dont le but est le même, mais celle-ci est plus spécialement pour la classe riche et pour les prêtres. Ces maisons sont sous les soins des Sœurs de la Providence. Après le dîner, nous visitons le cimetière ; puis les PP. Rédemptoristes, qui bâtissent actuellement une église superbe d'un million de piastres, et nous arrêtons à un atelier dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes.

Samedi, 17 janvier.—Je passe mon avant-midi à écrire des lettres. Après le dîner, nous allons à San-Bernardo, une belle petite ville de 10,000 âmes. Nous y visitons encore des PP. Rédemptoristes qui se montrent pour nous pleins de prévenances. Ils ont de grands et magnifiques jardins. Leur chapelle est moderne et propre. L'église paroissiale est en réparation. La Plaza est vaste et couverte de plantes tropicales.

Dimanche, 18 janvier.—Je passe la journée à la maison. La température est belle, mais un peu chaude. Après le souper, je visite le Séminaire qui est immense et possède de grands bosquets. La chapelle a trois nefs, elle est grande et riche. Le prêtre qui me fait visiter me parle en espagnol et quand je le quitte, il m'adresse la parole en anglais, qu'il parle assez bien.

Lundi, 19 janvier.—Avant midi avec le bon Frère qui m'a conduit partout, je revois plus en détail le Cerro de Santa Lucia, dont j'ai déjà parlé. Les habitants de Santiago sont à bon droit fiers de ce parc. Après dîner, nous nous rendons au Collège des PP. des Sacrés-Cœurs, rue Alameda, grand établissement, où quatre cents élèves reçoivent l'instruction. La chapelle, de style roman, est grande comme une église, elle a trois nefs et de nombreux autels. Sur la même rue, je visite les Salésiens, qui tiennent une école industrielle. Leur chapelle est en bois ; on vient d'en faire une église paroissiale dédiée au Sacré-Cœur. Puis, je vais chez les PP. Lazaristes ; je ne vois qu'un Frère qui est portier et qui nous dit que tout le monde est absent. J'ai su depuis qu'il est absent lui-même, je m'en étais bien douté aussi !

Mardi, 20 janvier.—C'est ma dernière journée à Santiago; je visite la Casa Santa Rosa, la plus petite des maisons de la Providence et l'Asile Salvador, où les mêmes Sœurs reçoivent les pauvres honteux, grand, vieux et intéressant établissement divisé en plusieurs petits logis indépendants dont les habitués font chacun leur cuisine et vivent comme s'ils étaient chez eux.

Mercredi, 21 janvier.—La bonne Mère Bernard veut que je visite toutes les maisons de sa communauté ; elle a écrit à ses Religieuses de la Concepcion et de Temuco, au sud de cette dernière ville, où se trouve l'Orphelinat, dit de la Providence du Sacré-Cœur de Jésus. Au temps des difficultés de sa Communauté naissante, la Mère Bernard avait fait vœu de construire cette maison si elle obtenait gain de cause et l'approbation romaine de son Institut. Maintenant, elle désire que je voie cela pour en parler aux membres de sa famille. Je fais mes adieux à ces bonnes Sœurs et à sept heures et demie, je suis à la gare et prends le train pour la Concepcion. Je m'installe dans le Pullman et j'ai le plaisir d'y rencontrer encore le digne évêque d'Autofagasta, avec qui j'ai déjà voyagé, et qui s'en va à la petite ville de Curico, où le train arrête pour le dîner. La campagne ressemble un peu à nos pays du nord. On y voit de bonnes habitations, des chemins carrossables, des voitures, etc. Je fais connaissance avec un Français qui demeure à la Concepcion, puis avec un élève de l'école militaire et un autre du Lycée de Santiago.

Ces jeunes gens désireux de s'instruire s'intéressent beaucoup à ce que je leur dis de l'Amérique du Nord. A quatre heures après-midi, nous arrêtons à Yumbel, petite ville à quelques vingt milles de la Concepcion. Un retard, dont la cause m'est inconnue, nous permet d'aller voir un peu l'église de Yumbel qui est très célèbre dans tout le Chili. C'est le lieu de pèlerinage national du pays.

La fête avait lieu hier, il y a encore beaucoup d'étrangers. L'église est vaste et riche ; à côté se trouve une grande maison que l'autorité ecclésiastique a construite pour les prêtres qui y viennent en pèlerinage. On se procure quelques souvenirs religieux et j'y achète un petit livre en espagnol sur l'histoire du pèlerinage et dans lequel je trouve l'histoire de plusieurs miracles importants obtenus par l'intercession du saint. A six heures et demie, j'arrive à la Concepcion. Les Sœurs de la Providence, prévenues par Mère Bernard, envoient un prêtre polonais qui parle un peu français, et qui me reçoit à la gare.

HISTOIRE DU PÈLERINAGE NATIONAL A S. SÉBASTIEN, A YUMBEL

Les conquérants ont apporté au Chili la dévotion à Saint-Sébastien. Ils avaient placé à Chilan une statue de ce Saint, dont plusieurs d'entre eux portaient le nom. Cette statue est aujourd'hui vénérée à Yumbel: comment est-elle venue là? En l'an 1655, les Indiens de l'Araucanie, sous leur chef Butapichon, se soulevèrent, ruinèrent plusieurs villes sur le Bio-Bio et assiégèrent Chilan. Les Chilanois, invoquant Saint-Jacques et Saint-Sébastien les repoussèrent. Mais, quelques mois après, ceux-ci revinrent plus nombreux et mieux armés. Les Espagnols épouvantés s'enfuirent, emportant la statue de Saint-Sébastien, pour en empêcher la profanation. Plus tard, les Chilanois la réclamèrent, mais les habitants de Yumbel, qui l'avaient depuis conservée et vénérée dans leur église paroissiale, refusaient de la laisser partir. Le cas fut porté devant l'évêque de la Concepcion qui donna gain de cause aux Chilanois.

On voulutdonc transporter la statue, mais elle était de venue si pesante qu'on ne put jamais la mouvoir. Depuis ce temps, Saint-Sébastien fut invoqué de plus en plus à Yumbel. Chaque année, des milliers de pèlerins accourent de tout le Chili pour célébrer la fête du Saint, le vingt janvier. En 1878, un étranger, franc-maçon, se trouvant à Yumbel pendant les fêtes, voulut empêcher les dévotions populaires et avec quelques mauvais chrétiens, il alla pendant la nuit

voler la statue. Au matin, le curé Pradenas fut averti du vol par son sacristain. Bientôt, la nouvelle du sacrilège se répandit ; les habitants, indignés et affligés, accoururent et commencèrent les recherches. Sur la Plaza et un peu plus loin au sud, on trouva un morceau d'un pied de la statue et une bande de soie, qui faisait partie du costume du saint ; car on sait que les Espagnols ont l'habitude d'habiller les statues. On était donc sur la piste des malfaiteurs.

Des recherches, infructueuses cependant, furent faites le jour et la nuit. Le 4 février, un enfant de douze ans, Jeronimo Pardo, dit à son père qu'il avait remarqué dans le champ un endroit où la terre avait été remuée. On s'y rendit, on remua de nouveau cette terre, et on y trouva la statue. Les malfaiteurs l'avaient imbibée de parafine et de pétrole et avaient voulu la brûler. On trouva plusieurs boîtes d'allumettes vides, une bouteille de parafine, vide aussi, et la statue, qui était de bois et vieille de trois siècles, n'avait pas brûlé. Elle fut portée triomphalement en procession. L'Evêque de la Concepcion Salas, ordonna au curé Pradenas de transporter la statue à sa ville pour la faire réparer. Elle était, en effet, noircie par la fumée. L'évêque rapporta lui-même la statue à Yumbel, au milieu d'un grand concours de peuple. Avant d'entrer au temple, l'évêque prononça un discours qui fut le plus beau de toute sa vie. Depuis lors la dévotion alla toujours grandissant

Les profanateurs furent punis. Ce franc-maçon mourut fou et dans la plus grande misère. Un de ceux qui l'avait aidé fut quelques mois après, frappé d'une maladie cruelle et mourut dans les plus cruelles tortures à un hôpital de la Concepcion, disant sans cesse : "Pardon, glorieux martyr Saint-Sébastien, pardon de l'injure que j'ai faite à votre image, ayez pitié de moi."

Parmi les miracles nombreux obtenus, citons-en un de date récente :

En 1902, Mad. Macaluso, de Santiago, avait un fils, âgé déjà de cinq ans, qui avait les pieds difformes ; l'enfant ne pouvait marcher que sur les talons. Il fut conduit et traité par tous les médecins de Santiago et de Valparaiso, mais sans succès. Abandonnant alors tout traitement, la mère pressa l'enfant sur son cœur et lui dit : "Adressons-nous à Saint-Sébastien et pas à d'autres, nous lui ferons une neuvaine et nous lui promettrons que toute notre vie, tous les ans, nous irons à Yumbel célébrer sa fête". La neuvaine fut commencée, l'enfant joignant ses naïves prières à celles de sa pieuse mère. Le sixième jour de la neuvaine, l'enfant vint trouver sa mère, disant avec transport : "Vois donc, petite maman, mes pieds se redressent !" Et, il marchait bien ; il était radicalement guéri.

La mère éclata en sanglots : "Remercie Saint Sébastien, mon enfant, dit-elle, c'est lui qui te guérit et te fait marcher". Le 19 janvier, 1903, Mad. Macaluso se préparait à aller le lendemain à Yumbel avec son fils, suivant sa promesse. Pendant la nuit, elle vit en songe Saint Sébastien venir à elle et lui dire : "Va et dis à ceux qui écrivent actuellement l'histoire du Pèlerinage la faveur dont tu as été l'objet". Elle fit son voyage; en entrant dans l'église de Yumbel elle aperçut la statue de S. Sébastien et dit : "Voici celui qui est venu à moi la nuit dernière". Mais, au moment du départ, la foule étant considérable, Mad. Macaluso craignit ne pouvoïr prendre le train si elle retardait, et elle repartit sans communiquer au curé la faveur qu'elle avait reçue. L'année suivante, au 19 janvier 1914, elle se préparait encore à aller à Yumbel et de nouveau, elle vit en songe Saint Sébastien venir à elle. Il lui reprocha ne pas avoir communiqué la faveur reçue et lui donna un fort coup de bâton, lui enjoignant cette fois de ne pas manquer de remplir son message. Mad. Macaluso s'éveilla en sursaut et, pendant plusieurs heures, sentit la douleur du coup qu'elle avait reçu. Comme elle racontait ces faits au curé de Yumbel, le Père Cruz, et que celui-ci refusait d'y croire et semblait rire de son récit: "Le saint, dit-elle, tenait un bâton d'argent dans sa main et m'en a frappée". Ce fut une révélation pour le curé. Les soldats romains portaient dans leurs mains un bâton d'or ou d'argent, et cette femme du peuple, ignorante de l'histoire, ne pouvait pas connaître ce détail.

Jeudi, 22 janvier.—La Concepcion est une jolie ville de 50,000 âmes. Les rues sont larges, à angles droits et bien pavées. C'est un endroit souvent visité par les tremblements de terre, comme le prouvent les murailles ici et là, craquelées ou brisées par les secousses sismiques. Après avoir dit la messe à la chapelle, ou plutôt, à l'église des Sœurs de la Providence, je visite la cathédrale, le couvent et l'église de la Merced, le couvent et la chapelle des Filles de Jésus (qui soignent les malades), le grand Séminaire et sa belle chapelle. Les églises sont basses, lourdes et pauvres. La chapelle du Séminaire, avec ses peintures à fresque, est ce qu'il y a de mieux. Après le dîner, je visite les PP. Assomptionnistes et leur église, pauvre comme les autres, puis, en tramways, nous allons à Talcahuano, petite ville de sept mille âmes aux bords de la mer. Nous visitons les Sœurs allemandes de l'Immaculée Concepcion. Elles tiennent un collège pour les jeunes filles. Leur chapelle, peinte à fresques, est un vrai petit bijou. Les PP. Assomptionnistes ont ici une paroisse ; leur église est toute neuve, mais pauvre. La Plaza, en

face, est fort jolie. Il y a ici une école militaire et une école de natation.

Vendredi, 23 janvier.—Les Plazas de la ville n'ont rien de remarquable. Il y a un bon système de tramways ; des jeunes filles perçoivent. La gare du chemin de fer est fort grande et jolie. Je visite la maison des orphelins où je suis.

Les Sœurs me traitent comme un évêque. Leur maison est vieille, mais grande et belle. Leur église, comme les autres, n'est ni riche, ni belle. Je visite ensuite l'église des PP. Jésuites, de beau style gothique ; la tour du clocher a cent quatre-vingts pieds de hauteur. Je visiteavec beaucoup de fatigue toute la maison. Il y a ici une salle où se donnent des retraites fermées. Nous allons ensuite chez les PP. Capucins et visitons leur couvent. Leur église est assez bien, les autels sont de bois sculpté par les RR. Pères. On y montre une grande statue faite en bois et fabriquée avec beaucoup de perfection, ici, au Chili. Nous visitons le Caracol. C'est le parc de la montagne aux pieds de laquelle est bâtie la ville. Du sommet, il y a plusieurs beaux points de vue.

CHAPITRE IX

Temuco ; un évêque courtois ; les PP. Franciscains ; Tome et son sympathique curé ; l'Ortega ; Lota ; le parc ; le sud du Chili ; le Détroit de Magellan ; panorama merveilleux ; Puntarenas ; le musée ; la Terre de Feu ; l'Atlantique ; Monte Video ; la Paroisse La Union des PP. Lazaristes ; l'évêque bon et poli ; églises et couvents visités ; les bains ; les parcs ; la ville ; Buenos Ayres ; Lujan ; histoire de ce beau pèlerinage national ; la Basilique ; la grande ville visitée ; les églises ; couvents ; parcs; chaleur; le Satrustegui ; dans la rade de Monte-Video ; sur mer ; Santos ; port du café.

Samedi, 24 janvier.—Je pars à huit heures du matin pour Temuco, dans l'Araucanie. La végétation de la campagne est belle, semi-tropicale. On passe de nombreuses petites villes, bien bâties. A trois heures, j'arrive à Temuco et descends chez les Sœurs de la Providence. L'évêque, prévenu par les bonnes religieuses, envoie son serviteur me chercher. Il me fait un accueil qui me confond. Demain, il viendra avec sa voiture pour me faire visiter sa ville. Revenu à l'Orphelinat, je visite la maison. La chapelle est grande et belle, construite en forme de croix. Le jardin est spacieux ; au fond il y a une montagne, et dans un rocher on a fait une belle grotte, où il y a la statue de l'Immaculée-Conception. Les enfants et les Sœurs y viennent tous les soirs pour y prier et chanter. Temuco n'a que vingt ans et compte déjà 15,000 âmes. La maison des Sœurs de la Providence a été construite, suivant le vœu de Mère Bernard, au milieu des "payens", qui sont presque tous chrétiens aujourd'hui.

Dimanche, 25 janvier.—Il a plu toute la nuit. Je dis la messe à la Providence à huit heures et demie et, une heure après, le bon évêque vient me chercher et me conduit dans sa propre voiture au cimetière, d'abord, ensuite à l'hôpital, tenu par des Sœurs de Grenoble, puis nous allons chez les PP. Franciscains, qui ont le plus ancien et le plus pauvre couvent de la ville. Nous visitons la Cathédrale, église assez bien commencée, mais pauvre et inachevée. A côté, nous visitons le Palais de l'évêque, également en construction et nous revenons à midi. Après le dîner, l'évêque, toujours prévenant, me laisse au soin d'un Père Franciscain qu'il a fait venir pour passer l'après-midi avec moi. Nous visitons les Frères et leur école, puis nous passons le fleuve Cantin et allons à la ville voisine où les PP. dirigent une paroisse de 30,000 âmes, dont un grand nombre sont Indiens. Cette ville est plus nouvelle encore que Temuco, les rues sont tortueuses, pleines de boue et il y a peu de trottoirs.

Nous visitons l'église, qui est en bois. Les PP. et leurs élèves ont presque tout fait eux-mêmes. Ils ont un collège et une école industrielle. Nous visitons aussi les jardins, puis, sortant de la ville, nous allons voir deux maisons, ou plutôt deux cabanes de sauvages Araucaniens. Au retour, nous visitons l'église et la maison des PP. du Cœur de Marie. Encore une pauvre église en bois.

Lundi, 26 janvier.—Je reviens à la Concepcion, par le même chemin. La culture des champs se fait négligemment. A quatre heures, je suis de retour à la Providence.

Mardi, 27 janvier.—Avec un prêtre du Séminaire, je vais à Talcahuano. Là, nous prenons un petit vapeur et traversons une jolie petite baie, pour arriver à une ville balnéaire de six mille âmes, appelée Tome. Nous y rencontrons trois PP. Franciscains, deux PP. de la Merced et deux prêtres séculiers. Nous visitons l'église, grande et jolie. Les autels sont couverts de fleurs et de cierges. Nous dînons chez le curé qui nous fait un accueil chaleureux. Revenus à Talcahuano vers deux heures, nous arrêtons prendre un lunch chez une dame italienne, connue de mon compagnon, et nous revenons par chemin de fer à la Concepcion.

Mercredi, 28 janvier.—Je visite l'église des Dominicains ; l'extérieur est affreusement délabré, les tours sont inachevées. Au dedans, elle est bien finie, mais les voûtes sont basses et écrasées. Je fais encore une visite au Parc Alameda, aux pieds du Caraccol et après le dîner, je boucle mes malles, dis adieu aux bonnes Sœurs, aux bons prêtres et autres amis rencontrés et je pars pour Talcahuano, où je m'embarque à trois heures sur le Vapeur Anglais "Ortega." Il y a une quarantaine de passagers de première ; j'ai une grande cabine seul. A neuf heures p. m., nous partons pour le Sud.

Jeudi, 29 janvier.—De bonne heure, nous faisons escale dans le port de Lota, une petite ville de 6,000 âmes. Il y a de belles mines de charbon. Je descends à terre et me rends à l'église, tenue par les PP. Assomptionnistes français, qui me font le meilleur accueil. Je dîne avec eux et après le dîner, un des PP. m'accompagne pour visiter le parc de Lota. C'est une propriété privée qui vaut la peine d'être visitée. Des milliers de piastres ont été dépensées dans ce parc, où l'on voit une infinité de fleurs, de monuments, des jets d'eaux, des grottes artificielles, etc. A plusieurs endroits, on y a vue sur la mer et une brise agréable apporte la fraîcheur. La ville est bien bâtie ; rues à angles droits, larges et bien pavées. Je visite l'église, qui est toute neuve et de style gothique. La Plaza, en face, est grande et bien entretenue. On y voit plusieurs monuments. A

l'opposé est la garnison, dont l'édifice est convenable, mais inachevé. A cinq heures, je retourne dans la petite embarcation qui m'a emmené du vapeur ce matin. Le vent est très fort et la mer tourmentée. J'avais bien hâte d'être embarqué. Au vapeur tout le monde est sur pied ; un passager de première, parti de Valparaiso à la recherche de la santé, est mort ce matin. On transporte son cadavre à Lota ; il sera retourné par le train. Toute la journée ici, on prend du charbon.

Vendredi, 30 janvier.—Nous sommes en pleine mer, loin de la côte chilienne, qui disparaît à neuf heures. A sept heures du matin, suivant la mode anglaise, on nous apporte le café à nos cabines ; à neuf heures, nous avons le déjeûner ; à onze heures un thé de bœuf ou bouillon ; à une heure le lunch ; à quatre heures le thé; à sept heures le grand dîner et à onze heures on sert des sandwiches. Personne ne mourra de faim ! Le Sud du Chili a un climat bien différent du nord du même pays, où il ne pleut jamais ; ici, il pleut trop . C'est pourquoi la partie sud est très peu habitée. A quatre heures, nous avons un orage torrentiel.

Samedi, 31 janvier.—Le vent est très fort, la mer houleuse et presque tout le monde est malade.

Dimanche, 1er février.—Le temps est sombre, froid et pluvieux. Les passagers, presque tous anglais, sont froids comme le temps. Il y a cependant quelques Péruviens et un Russe Américain avec qui je peux causer et passer le temps.

Lundi, 2 février.—A cinq heures a. m., nous entrons dans le Détroit de Magellan. Au nord, nous avons la plus grande des îles de l'Archipel de la Reine Adélaïde, au Sud, l'île de la Désolation ; des deux côtés, les rives sont très rapprochées. La mer devient calme. On fait du feu sur le bateau. Sur les deux rives, ici et là, on voit des montagnes couvertes de neige; de distance en distance dans des ravins, on voit d'immenses glaciers, couleurs d'azur, puis, çà et là, des rivières qui descendent formant des cascades et chutes écumantes. Le spectacle est nouveau et merveilleux.

A ce temps-ci de l'année, les jours sont longs dans ces parages australs, éloignés de l'Equateur ; à quatre heures du matin et à neuf heures du soir, il fait clair comme en plein jour.

A six heures du soir, nous jetons l'ancre devant Puntarenas, la ville la plus au Sud du monde entier. J'y descends avec le jeune Russe. Nous allons chez les PP. Salésiens, qui desservent l'église paroissiale. Ces Pères se montrent charmants; ils nous font visiter leur musée qui renferme des oiseaux, des fauves et divers objets curieux, tous de provenance locale, la Patagonie chilienne. Nous visitons,

dans une tour, un observatoire astronomique. L'église est moderne, de style roman et possède un beau carillon de cloches, qui annoncent actuellement l'office d'une mission préparatoire à la visite de l'évêque de San Carlo di Aucud. La Plaza, en face de l'église, est assez spacieuse ; il y a quelques arbres et même quelques petites fleurs, mais ici, il gèle presque tous les mois de l'année. La ville a 17,000 âmes ; elle est bâtie en amphithéâtre, avec des rues droites et bien pavées. On y voit quelques automobiles. Il y a de beaux et riches magasins de fourrures. Nous prenons le souper à l'hôtel Kosmos. Nous achetons force cartes postales de la ville et de la Terre de Feu qui est en face de nous et nous revenons au bateau à neuf heures et demie.

Mardi, 3 février.—Nous quittions Puntarenas à minuit, et au lever, ce matin, nous sommes sortis du Détroit et voguons maintenant dans l'Atlantique, allant vers le Nord.

Jeudi, 5 février.—Le temps devient plus chaud. C'est un peu monotone, mais maintenant, on peut rester sur le pont. Au réfectoire, je suis près d'un Italien qui parle bien français, ainsi que sa femme, française d'origine. Tous les autres sont Anglais. Ceux-ci ont commandé un dîner "fin" et sont allés le déguster sur une autre table. Mon voisin et sa femme en sont indignés et se promettent une vengeance pour demain.

Vendredi, 6 février.—Nos Anglais ont eu vent ou se sont aperçus qu'on les a mal jugés. Mon voisin a commandé du champagne et de la bénédictine et commence par les servir avec une politesse exagérée. Mais les Anglais avaient, eux aussi, commandé ce qu'il y avait de mieux et nous ont servis les premiers.

La leçon a servi.

Samedi, 7 février.—Nous entrons de bonne heure dans le port de Monte Video, capitale de l'Uruguay et ville de 350,000 âmes. A dix heures, nous descendons à terre où je prends le dîner à l'hôtel des Pyramides. Je vais ensuite à l'Agence des bateaux Américains pour connaître les dates des différents départs pour New-York. Puis, je vais au bureau des douanes pour retirer ma malle et je me rends en tramways à la Parroquia la Union, tenue par des PP. Lazaristes, qui me reçoivent aussi bien que ceux de Valparaiso et de La Paz. L'un d'eux m'accompagne chez l'évêque, un bon vieux et digne homme, grand conteur d'histoires. Il nous fait visiter sa chapelle privée, nous passe des rafraîchissements et nous invite à revenir le voir.

Dimanche, 8 février.—Je dis la messe à la Union. L'église n'est qu'à demi construite, il n'en existe que le sanctuaire et le

transept. Ce sera une belle église : la paroisse compte 25,000 âmes. Avec un Père, je vais visiter d'abord les Filles de la Charité, tout près de la mer. Leur chapelle est de style gothique, avec de très belles verrières et elle est toute neuve, grande et digne d'être visitée. De là, nous allons à la cathédrale, assez grande, mais d'un style lourd et écrasé, sans beaucoup de richesses non plus. Après le dîner, nous visitons la place des bains Positos ; des différentes places de bains que possède la ville, c'est la plus aristocratique et la plus achalandée. Elle est unie à la ville par la belle avenue Brazil, bordée de luxueux chalets. Elle a une superbe Rambla (terrain de sable) et en face du Grand Hôtel.

Lundi, 9 février.—Je visite le Cerro, qui a donné à la capitale Uruguayenne le nom qu'elle porte (Cerro veut dire petite montagne.) Sur son sommet est bâtie une forteresse qui n'est ni belle ni intéressante, mais d'où l'on a une vue splendide de la ville, des environs et de la baie. L'église paroissiale de ce quartier, qui n'a jamais été finie, est pauvre, petite et délabrée. La paroisse du Cerro compte 18,000 âmes. Le curé étant absent, le Père Catala, l'assistant, nous reçoit avec politesse et nous force à rester à dîner. Nous allons visiter tout près du rivage les Filles de San José. Leur chapelle est pauvre. Les Sœurs, bonnes toujours et partout, nous offrent une liqueur excellente préparée par elles-mêmes. Nous revenons à la ville en petit vapeur ; nous visitons San Francisco qui est en réparation. Nous ne voyons que la crypte, dans laquelle il fait noir comme dans un four et une chaleur étouffante. De là, nous allons au Collège des Pères de Bayonne. Leur chapelle est grande, belle et ressemble à la Basilique N.-D. de Québec. A cinq heures, nous rentrons bien fatigués.

Mardi, 10 février.—Je vais visiter le Parc Urbano, dans lequel on voit des arbres magnifiques ; des jardins merveilleux, un grand lac et d'innombrables et attrayantes curiosités. Actuellement, on le décore de lumières électriques pour le Carnaval. Tout près est la place de bains Ramirez, grande, belle et très-fréquentée. C'est une curiosité de voir les voitures dans lesquelles les baigneuses revêtent leurs habits de bains et sont ensuite conduites dans l'eau.

En face de la Terrasse de la Station balnéaire est le Park Hotel, construit récemment. Nous faisons ensuite un grand tour en tramway, passons à l'arène, où se faisaient les combats de taureaux, défendus aujourd'hui ; ensuite nous passons l'Hyppodrome, où se font, tous les dimanches, des courses de chevaux, qui attirent des foules enthousiastes. Bien des gens s'y ruinent en y perdant des paris. Après le dîner, il fait chaud et je reste à la maison

pour sortir ce soir et prendre le bateau de Buenos Ayres. Le vapeur est le Rio de la Plata.

Monte Video fut fondée en 1724, sur la rive gauche du Rio de la Plata; elle a une population de 350,000 âmes. Bâtie sur une pointe qui s'avance dans le fleuve, elle jouit continuellement d'une brise légère qui tempère la chaleur d'un long été. Ses édifices publics et un grand nombre de résidences privés, ses parcs avec leurs beaux jardins, ses rues bien alignées et bien pavées, son bon système de tramways, etc., tout contribue à en faire une belle et importante ville. Avant de quitter, j'ai visité, en passant, le cimetière, qui renferme des monuments riches, mais souvent d'un caractère paien ; tel le monument élevé par le gouvernement en mémoire d'un journaliste ; il représente un homme armé d'une massue brisant une pierre à coups redoublés.

Mercredi, 11 février.—De bonne heure nous sommes dans le port de la grande et superbe capitale de l'Argentine. J'ai passé une mauvaise nuit. J'avais acheté mon billet de bonne heure et retenu un lit inférieur ou une cabine seul. On me l'avait bien promis; mais, rendu au bateau, je suis avec un autre qui a pris le lit d'en bas. j'ai déposé mon bagage sur le lit supérieur, j'ai ensuite marché quelques heures sur le pont, puis, je me suis jeté sur un sofa dans le salon et y suis resté toute la nuit sans beaucoup me reposer. Je me rends en voiture chez les bons PP. Lazaristes qui, comme, leurs confrères, me reçoivent avec une hospitalité toute religieuse. Je me repose toute la journée à la maison.

Jeudi, 12 février.—Avec le P. Gauthier, je visite le Parc Palermo et le Jardin Zoologique, par une chaleur affreuse. Après le dîner, nous allons visiter un Collège des Frères des Ecoles Chrétiennes à San Isidoro, dans la banlieue. Le directeur, pour qui les Frères de Quito m'ont donné une lettre, me fait un accueil très cordial et voudrait que je passe une semaine avec eux. Nous revenons à la ville et prenons le chemin de fer pour Lujan, le grand pèlerinage de l'Argentine ; nous y arrivons à sept heures. Le trajet se fait à travers la plaine argentine qui n'a aucune ondulation. On passe différents villages florissants, plusieurs petites villes, entre autres Moron (10,000 âmes) et Moreno. Lujan a 25,000 habitants, de belles rues, de belles promenades et de beaux édifices publics. Mais surtout Lujan a sa basilique de Marie, célèbre dans tout l'hémisphère austral et même dans le monde entier. En voici l'histoire :

En 1630, un pieux habitant des environs avait construit dans sa maison un oratoire et avait demandé à un de ses amis qui vivait au Brésil de lui envoyer une statue de l'Immaculée-Conception.

Il lui en envoya deux, chacune dans une boîte ; l'une était celle qui est vénérée aujourd'hui à Lujan ; l'autre, représentant la Vierge avec l'Enfant, est aujourd'hui dans l'église de Sumampa. Dans le trajet de Buenos Ayres à l'intérieur, on s'arrêta le troisième jour, à cinq heures de Lujan, pour y passer la nuit, dans une cabane d'adobés, couverte de paille appartenant à Rosario de Oramas.

Le jour suivant, quand le voyageur voulut partir, les bœufs ne voulurent pas avancer. L'on pensa que ceux-ci étaient fatigués du long voyage et l'on s'en procura de plus jeunes et plus forts, mais ces derniers n'avancèrent pas plus. En regardant de plus près, et en essayant de remuer les boîtes, on s'aperçut que l'une d'elles était devenue d'une pesanteur extraordinaire. Après bien des efforts, on les souleva et les enleva de la charette ; les bœufs partirent d'eux-mêmes. Le miracle était manifeste ; la Sainte Vierge voulait être honorée en ces lieux. Oramas construisit un oratoire où la statue fut vénérée pendant quarante et un ans. Un esclave nègre, âgé de huit ans, appelé Manuel, arrivait du Brésil où il avait été vendu. Dans ce nouveau pays, il avait entendu parler de la Ste-Vierge, dont il n'avait jamais rien connu dans sa patrie, l'Afrique. Comme il fut avec son nouveau maître, témoin du miracle, il s'attacha au culte de Notre-Dame et contribua grandement à le propager. Son maître, Portugais d'origine, homme noble et bon chrétien, inspiré du ciel, fit don de son esclave au Sénor Oramas, afin qu'il se donnât et se consacrât à la Vierge de Lujan. A partir de ce jour, le jeune Manuel se regardait comme l'esclave de Marie, il ornait l'autel de la Sainte-Image de fleurs qu'il allait cueillir lui-même et il ne voulut jamais laisser la statue sans lumière.

Ceci, je viens de le dire, dura quarante et un ans, pendant lesquels l'esclave nègre goûtait une paix et une joie extrêmes, recevant du Ciel d'ineffables consolations. Mais, comme il est dans les desseins de Dieu que le juste soit éprouvé, le pauvre nègre dut avoir des tribulations.

Le noble Portugais, depuis le jour heureux où il avait déposé la sainte image dans la maison du Sieur Oramas, demeura toujours attaché à lui par la plus étroite amitié. Après son voyage dans la province d'en haut, et après avoir placé dans l'église de Sumampa l'autre statue de la Sainte-Vierge, il était retourné à Buenos-Ayres, et là, dans une maison qu'y possédait son ami, il tomba malade et mourut, laissant son ami héritier de tous ses biens, mais lui faisant bien comprendre que l'esclave nègre ne lui appartenait plus, mais était donné à Marie. Tant que vécut le Senor Oramas, la volonté du Portugais fut respectée et le nègre fut à l'hermitage comme

sacristain. Mais quand il mourut, des difficultés sérieuses ne tardèrent pas à surgir. Le curé Don Oramas y Filiano, de la Cathédrale de Buenos-Ayres, héritier du Sénor Oramas, voulut emmener le nègre auprès de lui, alléguant son droit comme héritier de son oncle. Le nègre, attristé, porta sa cause devant le tribunal ecclésiastique et la plaida si bien qu'il eut gain de cause d'abord. Mais le curé était puissant, et le litige allait se prolonger indéfiniment, quand une grande dame, dévote de la Sainte Vierge, offrit la somme de cent dollars au curé pour renoncer à ses droits. Le nègre Manuel avait alors cinquante ans ; libre désormais et heureux d'être sûr qu'il ne serait pas inquiété, il retourna à son poste et se dévoua avec une ardeur et une joie toute nouvelles à servir et à faire aimer la Sainte-Vierge. Sa dévotion et sa vie pieuse lui méritèrent les pl ıs grandes faveurs et les plus douces consolations de la Reine du Ciel.

Plein de zèle pour sa gloire, il avait conçu le projet de lui élever un temple digne d'elle. Il demanda et ramassa des aumônes dans ce but et possédait à sa mort quatorze mille dollars, somme énorme dans oes temps-là. Il recevait avec une grande attention les pèlerins malades qui venaient prier la Vierge Marie et il priait avec eux.

C'est ainsi que le P. Pedro de Montalba, condamné par les médecins de Buenos-Ayres, arrivait en 1682 à Lujan, pour y demander sa guérison. A demi-mort de fatigue et miné par la maladie, il fut présenté au nègre Manuel et reçu par lui. Le dévot Africain l'exhorta à prier avec foi et lui dit qu'il allait guérir, que la Vierge de Lujan le voulait pour son premier chapelain ; en même temps, il lui frotta la poitrine avec du suif tiré de la lampe qui brûlait devant la statue, et lui fit boire un breuvage dans lequel il avait mis quelques graines de poussière recueillies sur le manteau de Marie et il lui dit que ce seul remède opérerait sa guérison. Le prêtre, confiant, obéit à tout ce que lui disait le Nègre et fut guéri. En reconnaissance du bienfait obtenu, il passa le reste de sa vie à Lujan, soit dix-neuf ans, comme chapelain de l'Oratoire de N.-D. Le Nègre mourut en odeur de sainteté à un âge avancé et fut inhumé sous l'autel même de la sainte image qu'il avait tant aimée, et que dans son language naïf, mais sublime, il appelait "son âme".

RÉSUMÉ SOMMAIRE DU PÈLERINAGE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

1630.—Par une disposition divine, la Ste-Image de l'Immaculée Concepcion est retenue au village de Lujan.

1677.—Dona Anna de Matos, une riche dame, et le P. Pedro de Montalba, le premier chapelain, érigent le premier sanctuaire de N.-D. de Lujan.

1730.—L'illustre évêque Don Juan de Arregui érige, en actions de grâces, un grand sanctuaire à N.-D. de Lujan.

1754.—Le saint évêque Don Cajetan de Marcellano et Don Juan de Lezica construisient le sanctuaire actuel.

1763.—Le sanctuaire actuel est inauguré. Le chapitre des Chanoines prend la Vierge de Lujan pour sa Souveraine et la Patronne de la ville.

1813.—Le Général Belgrano offre à la Vierge de Lujan les drapeaux pris à l'ennemi à la bataille de Salta.

1815.—Le Colonel Don Domingo French se met sous le Patronage de N.-D. de Lujan, lui et son régiment, et lui offre ses drapeaux.

1824.—Le Chanoine Condé de Mastaï Ferretti, plus tard, Pie IX, le Pape de l'Immaculée-Concepcion, à l'occasion d'une mission apostolique au Chili, arrête et visite le sanctuaire de N.-D. de Lujan.

1886.—Le Souverain Pontife Léon XIII bénit au Vatican la couronne offerte par le peuple Argentin à la Vierge de Lujan.

1887.—L'Archevêque de Buenos-Ayres Fréderic Anieros, au nom de Léon XIII, couronne la Vierge.

Vendredi, 13 février.—Les PP. Lazaristes, qui ont soin du Sanctuaire aujourd'hui, m'accueillent avec bienveillance. Mais, la nuit, sous leur toit a été horriblement longue; d'abord une chaleur suffocante et humide, puis les intéressants maringouins ne me laissent pas clore l'œil. Aussi, suis-je sur pied de bonne heure et rendu à la Basilique, anxieux d'en faire la visite. C'est un superbe monument d'architecture gothique, élevé sur l'emplacement de l'ancienne chapelle. Pour se rendre compte de la grandeur et de la splendeur de l'édifice, il suffit de dire qu'il compte vingt-cinq chapelles et un sanctuaire de la Vierge qui se trouve en arrière du Maître-autel. C'est là, aux pieds de la statue miraculeuse, que j'ai eu le bonheur de dire la messe. La longueur de la Basilique est de trois cent dix-huit pieds. Ses tours, avec les flèches, ont une hauteur de trois cent trente pieds ; toute la construction est de marbre blanc et rappelle la belle Cathédrale de Cologne. Un des moyens qu'on a pris pour prélever des fonds pour construire le Sanctuaire a été de vendre les pierres en blocs de marbre. Les donateurs payent dix piastres pour une de ces pierres, et s'ils veulent y faire mettre une inscription, ils payent une piastre pour chaque lettre. Ici,

comme au pèlerinage national de la Bolivie, je pense à mes parents et à mes amis de là-bas, je fais don d'une pierre et j'y fais graver ces mots : "Pour ma famille et pour ma patrie. A. Poulin, ptre". Tout l'extérieur de l'église est ainsi couvert de noms et d'inscriptions, d'un aspect très curieux.

Après avoir visité le sanctuaire et le magasin d'objets de piété, où j'ai acheté des souvenirs, je visite le collège, tenu par les Frères Maristes, nous prenons le tramway à traction animale pour revenir à la gare du chemin de fer, en route pour Buenos-Ayres.

Samedi, 14 février.—Je visite l'église San-Francisco qui vient d'être réparée. C'est la plus belle de Buenos-Ayres ; les ornementations y sont d'une grande richesse, le style est un peu surchargé. De là, je visite la chapelle St-Roch, ainsi que l'église S.-Dominique et la Cathédrale, dont le style est lourd et sans beauté. Nous allons voir les PP. du St-Sacrement, qui commencent la construction d'une belle église de style roman. Nous passons près du Parc Recoleta, une magnifique promenade au milieu de fleurs superbes, de plantes et d'arbres d'une luxuriante végétation tropicale. C'est au milieu de ce beau et riant décor que se trouve le célèbre cimetière Recoleta,

Nous n'y jetons qu'un coup d'œil en passant. Il faudrait plusieurs heures pour le visiter un peu. Mais la chaleur brûlante m'en ôte le goût et l'envie. A l'entrée se trouve une chapelle dans laquelle on voit un Crucifix remarquable de Monte Verdi. Puis, tout près, on voit la "Douloureuse" de Tantardini, belle statue représentant une femme en deuil. Sa douleur y est exprimée avec tant d'art qu'elle devient communicative. Cette oeuvre est une reproduction fidèle d'un monument du cimetière de Milan. Nous allons ensuite visiter l'hospice des Filles de la Charité, où il y a neuf cents vieillards. Nous passons à la Plaza France, où se trouve le monument offert à l'Argentine par les Français, en signe de fraternité.

Après le dîner, nous visitons l'école industrielle des Salésiens et leur église, qui est de style roman, aux peintures bizarres et d'un goût douteux.

Dimanche, 15 février.—Nous allons visiter Belgrano et Florès. Au premier endroit, nous entrons à l'église, qui est de forme ronde, avec une coupole au centre. Elle n'est pas grande, mais la pierre de construction en est fort belle et attire l'attention. Belgrano est la résidence de l'élément anglais, dont la présence se révèle par le style architectural des constructions et surtout des villas gothiques bâties au milieu de parcs et de jardins. Florès est une petite ville plus récente et moins jolie que la première.

Après le dîner, j'assiste aux vêpres à la Chapelle des Filles de la

Charité, en face de la Maison des PP. Lazaristes. Les PP. chantent eux-mêmes les Psaumes. Chaque jour, ils disent la messe dans cette chapelle, qui est plutôt une église, mais qui n'a rien de beau ni de riche. Nous allons ensuite, le P. Gauthier, mon fidèle compagnon et moi, visiter l'église du Sacré-Cœur et l'école Apostolique des PP. de Bayonne, religieux français. Nous passons sur l'Avenue de Mai et la Plaza de Maïo, sur lesquelles sont les grands magasins, le Palais du Gouvernement, la Cathédrale, l'Intendance Municipale, la Banque de la Nation, le Palais de l'Archevêque, etc.

Lundi, 16 février.—Je vais quitter la grande ville de l'hémisphère austral ; au lieu de cinq ou six jours pour la bien visiter, il faudrait cinq ou six semaines, car c'est, en superficie, une des plus grandes capitales du monde. Elle est plus grande que Paris, Berlin, Bordeaux, Glascow, Gènes, Vienne, etc., mais un peu moins que Londres et New-York. En 1909, Buenos-Ayres comptait 111,135 maisons, une population de 1,300,000 habitants, 97 parcs, etc.

Je quitte la maison des bons P P. Lazaristes à neuf heures et prends le bateau espagnol Satrustegui, qui va au Brésil et ensuite en Espagne. Ce bateau devait partir à dix heures, mais ne part qu'à quatre heures de relevée. Dans le port la chaleur est intense ; sur le quai un homme meurt suffoqué et un autre perd connaissance. Nous ne sommes que quatre passagers de première.

Mardi, 17 février.—De bonne heure nous sommes dans le port de Monte-Video. Ce nom qui veut dire "Je vois la Montagne" a été donné à cause de cette colline Cerro, où je visitais l'église et les barraques la semaine dernière. Nous passons toute la journée ici, mais je ne descends pas en ville. Nous avons des éventails électriques sur le bateau, et nous y sommes bien confortablement.

Mercredi, 18 février.—La chaleur augmente. Nous sommes au milieu de l'été austral. Nous voyageons au loin des côtes que nous ne voyons pas et nous sentons une brise agréable.

Jeudi, 19 février.—Un vent très fort mais très chaud, souffle du Nord. Beaucoup de gens sont malades ; la mer est grosse et houleuse. Nous voyons aujourd'hui les côtes du Brésil, mais ne distinguons pas grand chose.

Vendredi, 20 février.—Nous arrivons à Santos à trois heures p. m. Cette ville est située sur la côte nord de l'île S. Vincent et fut fondée en 1545. C'est, après Rio de Janeiro, le plus important port du monde pour l'exportation du café. On en exporte pour plus de $60,000,000. chaque année.

CHAPITRE X ET DERNIER

Santos ; port du Café ; la ville ; le chemin de fer ; beauté de la ligne ; San Paulo, les églises, les bons F F. Maristes ; le Musée National ; à Rio de Janeiro par chemin de fer ; le Pain de Sucre ; vue splendide ; site incomparable ; les églises ; les parcs ; à bord du Verdi ; Bahia ; nègres ; plongeurs ; jeux interrompus ; Trinidad ; promenade en auto ; les Hindous ; Barbados ; visite sur l'île et à une manufacture de sucre, église St. John ; origine du nom de l'île ; Martinique ; Marie Galan te ; en pleine mer ; goélette démâtée ; New-York ; Fall River ; Worcester ; Québec ; neige et froid ; quelques jours dans ma paroisse natale ; retour au Michigan.

L'Etat de San Paulo, dont Santos est le port d'exportation, a plus de sept millions d'arbres à café en culture. Les trois quarts du café qui se consomment dans le monde, viennent du Brésil. J'ai traversé en voiture la ville de Santos pour me rendre à la gare. Les rues sont larges et bien pavées ; la ville est jolie, mais, comme le terrain est très bas, la chaleur y est extrême. De Santos à S. Paulo, il y a soixante-quinze milles. Le chemin de fer appartient aux Anglais qui en ont fait une ligne moderne comme le sont généralement celles d'Angleterre. Sur la ligne, on admire les viaducs et les plans inclinés de la Serra de Cubatao, de chaque côté, presque continuellement, on voit la forêt tropicale ou de grands arbres étalent leurs fleurs ou leurs fruits. C'est un voyage magnifique et les wagons sont beaux, propres et confortables. Arrivé à San Paulo à sept heures, je me fais conduire chez les Frères Maristes, pour qui j'ai une lettre d'introduction. Ils me reçoivent avec beaucoup de bonté et de joie.

Samedi, 21 février.—Avec un bon Frère, je visite la ville, qui est moderne, très-affairée, et a une population de 300,000 âmes. On peut se faire une idée de l'accroissement rapide que prend San Paulo par le fait que, en 1913, 6,000 permis de construction ont été donnés. Parmi les belles avenues est l'Avenida Paulista ; le théâtre de l'Etat, et l'Opéra Municipal sont deux des nombreuses belles constructions de cette riche Métropole du Brésil sud. Nous visitons l'église des Bénédictins, pas encore terminée ; l'église Sainte-Cécile dont les peintures, faites par des peintres brésiliens, sont des chefs-d'œuvre. C'est la plus belle église de S. Paulo. La cathédrale vient d'être démolie. On commence les travaux préparatoires à sa reconstruction : elle coûtera dix millions de francs. L'église des PP. Carmes, à côté du Gymnase des Frères, sert de cathédrale ; elle est ancienne, mais ni grande, ni riche. Ils ont une autre chapelle ou église aussi

grande que la première, mais pas plus remarquable. Après le dîner, nous faisons une autre promenade en tramway. Nous voyons l'Avenue Curso, très affairée et nous visitons tout près de la gare le collège diocésain tenu lui aussi par les FF. Maristes. Les élèves ont d'immenses parcs pour y passer leurs récréations.

Dimanche, 22 février.—Je visite le Musée National, bâti hors de la ville, sur une colline d'où fut proclamée l'indépendance du Brésil. Le musée n'est pas extraordinaire, mais l'édifice est magnifique. Au retour nous visitons une petite école des mêmes Frères, dans la paroisse N.-D. de Lourdes, quartier italien. Tous ces Frères sont des plus hospitaliers. A six heures je dis adieu à ces bons religieux et je pars pour la station où je prends le train pour Rio de Janeiro. Les wagons ici sont sales et poussiéreux ; je m'installe dans le Pullman et je dors.

Lundi, 23 février.—J'arrive à Rio de Janeiro à huit heures, à neuf heures, je suis chez les PP. Lazaristes, numéro 62, rue Général Severiano ; toujours reçu et traité comme un vieil ami. Pour venir ici, j'ai traversé la ville. C'est le temps du carnaval, et des bouffons. Il fait très chaud. Je ne sors pas de l'après-midi.

Mardi-gras, 24 février.—C'est aussi la fête de la Proclamation de la Constitution. Nous sommes debout au bruit des canons. Je dis la messe à la chapelle privée des PP., un bon vieux Frère est mon servant ; puis, le déjeuner pris, je sors avec le Père Procureur, homme bien charmant. Nous nous rendons d'abord au Pic ou Promontoire appelé Pain-de-sucre, dont nous faisons l'ascension en tramway électrique, tiré par des cables, au-dessus des rues et des maisons.

On se rend d'abord au sommet d'un promontoire un peu moins élevé que le Pain-de-Sucre, puis, sur un autre char, l'on est transporté dans l'espace, et nous atteignons le Pain-de-Sucre.

Ici, la vue embrasse toute la baie de Rio et une partie de la ville.

Le coup d'œil est grandiose, indescriptible et surpasse en beauté et en grandeur tout ce que j'ai encore vu. Cette admiration que l'on éprouve va toujours en croissant, quand on examine davantage cette baie superbe, la plus belle du monde, où s'étalent comme à l'envie, éclairées par les rayons du soleil d'un éternel printemps, toutes les merveilles de la Nature. Le Pain-de-Sucre est un beau rocher de granite, dépouillé de végétation et d'une hauteur de 1,155 pieds. La vue s'étend sur une mer tranquille, où se reflètent les montagnes verdoyantes des alentours.

RIO DE JANEIRO

On y voit à gauche, la plage de Gavea ; la plage Arpoador ; celle de Copacabana ; la forteresse Vermelha, etc. D'ici, on voit encore l'île du Gouverneur, avec sa garde de petites îles verdoyantes, et au loin, les montagnes Serra dos Orgos, où un rocher a la forme d'un grand doigt indicateur, que l'on a appelé le Doigt de Dieu.

Rio fut découvert en 1502, par le Portugais André Gonzalvès, qu'accompagnait Americo Vespucio. On lui donna ce nom qui veut dire fleuve, parce qu'il crut que cette belle baie était l'embouchure d'un fleuve comme l'Amazone, puis Janeiro qui veut dire Janvier, parce que les premiers colons y arrivèrent aux premiers jours de ce mois.

Du Pain-de-Sucre, nous nous rendons, en tramway, à la gare du Corcovado, une autre montagne que l'on escalade en chemin de fer et d'où l'on a encore une vue magnifique de la ville, du Pain-de-Sucre, et de la baie.

En revenant, nous passons par la promenade Sylvestre et l'Avenue Centrale. Tout le parcours est beau, enchanteur.

Mercredi des Cendres, 25 février.—En compagnie du P. Procureur, je visite la cathédrale qui est petite et n'a rien de bien remarquable ; puis, à côté, l'église des Carmes, d'un style surchargé ; tout près se trouve l'église Santa Cruz, à l'usage des Militaires ; enfin, la Candelara, la plus belle et la plus riche de Rio ; l'intérieur est tout en marbre ; elle a coûté quarante millions de francs.

Les Parcs de Rio, notamment celui de la Plaza da Republica, sont superbes, c'est une suite ininterrompue de bosquets, de jets d'eau et de lacs, formant des panoramas variés, tous plus beaux et plus séduisants les uns que les autres.

Après le dîner, je pars en automobile pour prendre le paquebot ; le P. Procureur m'accompagne. Je m'embarque et bientôt je suis en route pour New-York.

Jeudi, 26 février.—Je suis sur le S.S. Verdi. Nous sommes trente-six passagers de première ; il y en a quatre-vingt-dix de seconde, et autant de troisième. Au réfectoire, je suis à une table de quatre, mon voisin est un jeune Brésilien de dix-neuf ans qui s'en va étudier à New-York. Il est bien aimable, mais ne sait pas un traître mot d'anglais. Les deux autres sont taciturnes. Mon compagnon de cabine est un bon et brave vieillard de Denver. Notre première journée en mer est fraîche et agréable ; le vent est fort, mais, la mer est calme.

Vendredi, 27 février.—Nous voyageons au large et nous ne voyons que de temps en temps la côte brésilienne. Nous rencontrons deux vapeurs, quelques voiliers et quelques barques de pêcheurs.

Samedi, 28 février.—A six heures a. m., nous sommes à Bahia ; six heures d'arrêt. C'est une ville de 300,000 âmes, très-ancienne et autrefois la capitale du pays. La majorité de la population est composée de nègres. Les femmes sont de taille extraordinaire, portent des toilettes voyantes et beaucoup de bijoux. C'est la ville aux diamants ; mais, c'est aussi la ville malpropre et insalubre, surtout à cette saison, la plus chaude de l'année. De la mer, la ville, construite en haute et basse-ville qui communiquent ensemble par de nombreux ascenseurs, a une fort belle apparence, mais on est déçu lorsqu'on y pénètre, les rues sont étroites, sales, mal pavées et une population noire y grouille qui ne pèche pas par excès de propreté. Bahia compte plus de trois cents églises dont un grand nombre datent du XVIe siècle et sont remarquables comme tous les vieux monuments espagnols. Un spectacle amusant est donné aux voyageurs pendant que l'on séjourne dans le port de Bahia :

Au moins une centaine de jeunes mulâtres nagent autour du bateau et demandent qu'on lance une pièce de monnaie au fond de la mer. Ils plongent et vont la chercher. Ils ne manquent jamais leur coup. Quelquefois, deux ou trois se précipitent ensemble, se poussent et se bousculent sous l'eau jusqu'à ce qu'enfin le vainqueur saisisse la pièce et monte triomphant à la surface, pour nous la montrer entre ses dents.

Dimanche, 1er mars.—Il tombe quelques ondées ; mais, le temps se remet vite au beau et une bonne brise souffle toute la journée. Nous voyons la côte de l'Etat de Pernambuco et les édifices de la ville du même nom. Nous rencontrons trois vapeurs.

Mardi, 3 mars.—A dix heures a. m., le bateau arrête ; quelque chose est brisée dans les machines. Nous repartons à midi.

Mercredi, 4 mars.—Nous passons l'Equateur. Les passagers se livrent à des jeux organisés pour passer le temps et chacun s'amuse à qui mieux mieux ; mais, à trois heures après-midi, deux Allemands ayant fait de copieuses libations, les jeux ont tourné en jeux de chiens, comme disaient nos mères, et le capitaine a dû y mettre le hola......

Jeudi, 5 mars.—Nous passons l'embouchure de l'Amazone, le plus grand fleuve du monde. Les jeux reprennent et tout se fait dans l'ordre.

Samedi, 7 mars.—Nous voyons quantité de poissons volants et plusieurs baleines. A midi, la terre des îles Tabago et Trinidad

nous apparaît. Au soir, nous ancrons à Port d'Espagne dans l'île Trinidad.

Dimanche, 8 mars.—Après bien des tâtonnements et des retards nous descendons à terre, où nous prenons un bon déjeûner au Queens' Hotel, en face d'un parc tout en fleurs. Puis, nous allons six ensemble jusqu'à vingt milles en auto. Nous visitons l'endroit pittoresque appelé Blue Basin, Macaripe Bay, Corenage, etc. Nous traversons le Coolie Town, où nous voyons de véritables Hindous, objet de curiosité. Les hommes à demi vêtus, portent les cheveux longs et pendant sur le dos ; les femmes mariées portent un grand anneau d'ivoire dans le nez, celles qui ont été mariées une deuxième fois sont en outre masquées par une plaque en métal, grande comme un cinq sous et qui est fixéé sur le côté du nez ! Ils ont leurs temples, leurs idoles et leurs prêtres. Le nom Trinidad a été donné à l'île à cause de trois montagnes qui s'élèvent, l'une à côté de l'autre. C'est dans cette île que se trouve le Pitch Lake, qui fournit l'asphalte, pour le pavage des rues. Ce lac paraît inépuisable. La population est très dense, mais le sol est d'une fertilité prodigieuse et pourrait en nourrir bien davantage. A midi nous revenons au vapeur et à une heure et demie, nous repartons.

Lundi, 9 mars.—A six heures et demie, nous sommes devant Bridgetown, la Capitale de l'île Barbade, où nous faisons aussi escale. Nous allons à terre et nous allons en auto visiter l'intérieur jusqu'à dix-huit milles. Nous visitons les plantations de cannes à sucre, un moulin où l'on fabrique du sucre, mis en opération par des Anglais bien complaisants et très polis. Ils nous font visiter chaque partie de la manufacture, ce qui est tout à fait intéressant.

Nous nous rendons ensuite à l'église anglicane de St. John, bâtie sur une élévation de 821 pieds, dominant les places d'alentour et la mer. Cette église fut construite en 1831, pour remplacer la première, vieille de plusieurs siècles et qui fut détruite par un cyclone. On dit que l'église est hantée, qu'on y entend parfois des bruits de chaînes et des gémissements, mais nous n'avons rien entendu. L'édifice est de pierres de taille, peu grande et n'est célèbre que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Elle renferme les restes de Ferdin Paléologue, le dernier descendan de la dynastie de Constantin, qui fut supplanté par les Turcs lors de la chute de Constantinople en 1453. Nous passons près du collège anglais Codington, vieux de plus de deux siècles. Une longue et belle avenue bordée de hauts palmiers y conduit. Nous visitons une autre manufacture de sucre de cannes. On nous montre et explique tout. La plupart des employés parlent anglais. Il y a

dans l'île trois cent vingt plantations de cannes à sucre. L'industrie cotonnière y a pris naissance depuis quelques années et réussit très bien. Les chemins à travers l'île sont fort beaux et rendent les promenades très agréables. Les maisons sont assez bien construites. Les indigènes, tout en se civilisant peu à peu, conservent leurs superstitieuses croyances, dont l'une est que le Ciel sera une autre île Barbados, encore plus belle et plus agréable que la présente.

Dans notre longue promenade, nous avons vu, de chaque côté des chemins, des cannes à sucres et encore des cannes à sucre. Il n'y a que très peu d'arbres fruitiers. Les arbres, dont les branches couvertes d'une longue mousse, ressemblant à une longue barbe et qui firent donner à l'île le nom Barbados par les premiers navigateurs qui vinrent dans ces parages, ne se voient plus. A deux heures nous revenons à notre bateau et à quatre heures nous repartons. Dans le port ici, il y a encore une foule de petits plongeurs mulâtres qui nous amusent avant le départ.

Mardi, 10 mars.—A huit heures a. m., nous passons à quelques milles de l'île Marie Galante, où nous apercevons quelques maisons. Nous avons passé la Martinique pendant la nuit ; nous n'avons pu rien voir de cette île devenue célèbre par la catastrophe du Mont Pelé. La terre disparaît maintenant.

Mercredi, 11 mars.—Le vent est fort et la mer mauvaise. Les vagues se brisent à l'avant du vaisseau et retombent sur les passagers d'entre-pont qui, de guerre lasse, doivent se retirer dans leurs sombres compartiments. Beaucoup de passagers sont malades.

Samedi, 14 mars.—Il fait froid maintenant. On nous fait du feu. A quatre heures p. m., on aperçoit au loin une goélette démâtée, portant le signal de détresse. Notre capitaine fait un détour pour venir auprès. C'est un bateau chargé de charbon qui allait au sud et qui a été avarié pendant la tempête des jours derniers, laquelle a été beaucoup plus forte ici que dans les parages où nous étions alors. Deux mâts ont été brisés, et les voiles emportées, L'équipage manque de provisions et en obtient de notre capitaine. Une dépêche est envoyée par le télégraphe sans fil au propriétaire de la goélette, puis, nous reprenons notre marche.

Dimanche, 15 mars.—Enfin, à onze heures, nous entrons dans le port de New-York. Il fait un peu froid ; il est même tombé de la neige ce matin ; il y a de la brume et le débarquement est lent.

A trois heures, j'arrive chez les bonnes Sœurs de la Miséricorde où je trouve de nombreuses lettres qui m'occupent le reste du jour.

Lundi, 16 mars.—Je passe la journée dans la Métropole et prends, au soir, le bateau pour Fall-River, Mass.

Mardi, 17 mars.—J'arrive à Fall-River à six heures a. m. et je me rends à la "Flint," revoir d'anciens amis et leur raconter mon voyage.

Mercredi, 18 mars.—Je pars pour Worcester, Mass., pour y voir les Sœurs Franciscaines. Je visite aussi les PP. Assomptionnistes à leur collège, pour leur donner des nouvelles de leurs Religieux, qui sont à Lota, au Chili.

Jeudi, 19 mars.—Je pars, et descends à Québec.

Vendredi, 20 mars.—J'arrive à Lévis à midi. Je me sens tout dépaysé, habillé trop légèrement. Il y a encore beaucoup de neige. A cinq heures p. m., je descends à S. Joachim pour m'y reposer quelques jours.

Dimanche, 22 mars.—Je prêche à l'église paroissiale et parle de la partie religieuse de mon voyage, à savoir le pèlerinage et les souvenirs de Ste-Rose et de St-Thuribe, à Lima; de Notre-Dame de Copacabana sur les bords du lac Titicaca, en Bolivie ;de St-Sébastien, à Yumbel, au Chili et de N.-D. de Lujan, en Argentine.

Jeudi, 26 mars.—Après plusieurs jours de repos et de visites aux amis, je quitte Québec à une heure p. m., et Montréal le soir, pour le Michigan.

Vendredi, 27 mars.—J'arrive à onze heures p. m., à Escanaba après un heureux voyage. Je couche à l'Hôtel Colonial, près de la gare.

Samedi, 28 mars.—Enfin, je prends le train à sept heures du matin et je rentre chez moi, dans ma petite paroisse de Schaffer, que je trouve un peu bouleversée par des événements qui s'y sont passés en mon absence. J'ai parcouru sur mer à peu près 13,900 milles et sur terre en chars ou en autos environ 4,000 milles, soit un total de 17,900 milles.

Fin de la deuxième partie.

TROISIEME PARTIE

VOYACE AU YUKON ET EN ALASKA

CHAPITRE I

En route pour l'Ouest Canadien ; Montréal ; St-Boniface ; Régina ; Saskatoon ; Edmonton ; Beaumont ; Calgary ; Banff ; Lake Louise ; Glacier ; imposante et sublime grandeur de la Suisse Canadienne ; Revelstoke ; les Monts Selkirk ; Kamloops ; réserve Indienne ; un sermon mémorable ; Vancouver ; ses couvents ; églises ; moulins ; Parc Stanley ; souvenirs ; le Canyon Capilano ; un pont unique ; la "Marine Drive".

Samedi, 6 juillet 1918.—Depuis longtemps je formais le projet de voir les Rocheuses Canadiennes et l'Alaska, ainsi que le Yukon, et voilà que mon rêve va se réaliser. Je quitte Québec à une heure et demie en route pour Montréal par le C. P. R. Le voyage se fait sans incident. A la gare de Mile-End, un ami du Séminaire, que je n'ai pas vu depuis les jours d'antan, me rencontre et m'amène chez lui. Après un bon souper, nous allons tous les deux visiter un musée bien intéressant.

Dimanche, 7 juillet.—Je dis la messe à l'église S.-J.-Bte et, après le dîner, je vais avec mon ami visiter le Sanctuaire de la Réparation à Pointe-aux-Trembles. A 9 hrs p. m. je prends le train à la Gare Windsor.

Mercredi, 10 juillet.—Arrivé à S. Boniface heureusement et sans trop de fatigue ; je dis la messe dans la nouvelle Cathédrale. Je visite ensuite, au juvénat, le P. Gladu, O. M. I., ancien missionnaire, je cause aussi un quart d'heure avec le P. Dandurand, le doyen des prêtres du monde entier. Il dit que jusqu'à ces derniers temps, il confessait quarante orphelines, mais qu'on vient de lui enlever cet ouvrage, parce qu'il est trop vieux ; "je ne suis pourtant pas si vieux, dit-il je n'ai pas encore cent ans, il me manque huit mois !"

Au soir, je reprends le train.

Jeudi, 11 juillet.—J'arrive à Régina à 7 a. m. et me rends chez Mgr Mathieu, qui est absent, en tournée pastorale. Je dis la messe

à l'Oratoire privé de Sa Grandeur. Je visite la ville dont les rues sont larges et droites ; je vais à la Cathédrale, qui est propre, mais sans richesse. A 7 heures p. m. je reprends le train.

Vendredi, 12 juillet.—A sept heures a. m., j'arrive à Saskatoon et descends chez les PP. Oblats, qui desservent la seule église catholique de la ville. Celle-ci est jolie et a une population de 10,000 âmes. Je reprends le train sur les neuf heures du soir.

Samedi, 13 juillet.—A huit heures a. m., j'arrive à Edmonton et je me rends chez les PP. Oblats, à l'église S. Joachim. Je visite les Sœurs de la Miséricorde, qui ont ici un grand hôpital ; puis je vais chez les Petites Sœurs Franciscaines de Marie.

En tramway, je rencontre un ancien inspecteur d'écoles du Comté Témiscouata, qui voyage depuis deux ans et désire aller en Alaska. Il prend en note la date du jour où je dois m'embarquer à Vancouver, ainsi que le nom du vapeur sur lequel je monterai vers le Nord. Je visite les églises du Sacré-Cœur et de l'Immaculée-Concepcion, qui sont propres, mais qui n'ont rien d'extraordinaire. A trois heures p. m. je pars en automobile pour Beaumont, à dix-huit milles de la ville. L'église ici est brûlée depuis quelques mois ainsi que le presbytère. Celui-ci est rebâti, mais pas encore terminé ; le curé demeure dans un ancien magasin de deux petits pièces et il dit la messe dans la maison d'école. Une bonne dame, veuve, nous donne l'hospitalité pour la nuit.

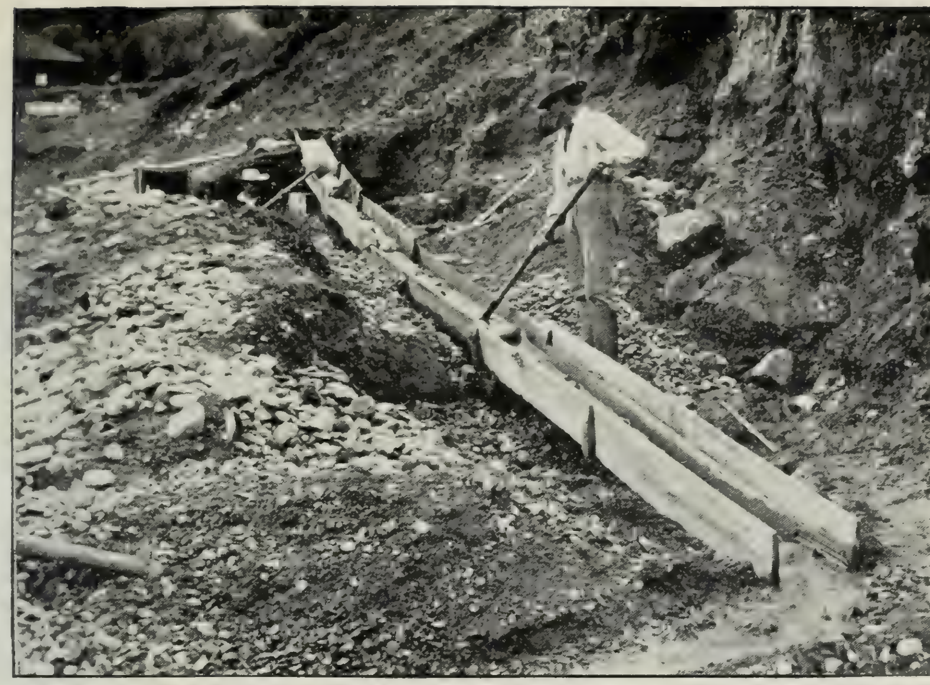
Dimanche, 14 juillet.—Je prêche à la messe paroissiale ; puis, en auto, je vais, en compagnie du curé, visiter deux miennes cousines, mariées ici avec deux cultivateurs à l'aise. Il y a aussi une autre dame qui vient de ma paroisse natale et que je vais visiter. Nous passons la veillée chez le beau-père de mes cousines. Mes récits de voyage les amusent et les intéressent grandement.

Lundi, 15 juillet. Le brave curé de Beaumont me ramène en auto à Edmonton. Je rends visite à Monseigneur Legal et prends le train pour Calgary.

Mardi, 16 juillet.—Pendant plusieurs heures, nous attendons le train du C. P. R. allant à l'Ouest. J'en profite pour visiter un peu la ville. Les rues sont larges, à angles droits et bien éclairées.

LES ROCHEUSES

Mercredi, 17 juillet.—A sept heures a. m. J'arrive à Banff, jolie petite ville, située au cœur des Montagnes-Rocheuses. Ici, le voyageur venant de l'est se sent vite réconforté et récompensé de la patience qu'il a eue de traverser les immenses et monotones prairies du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, frappé



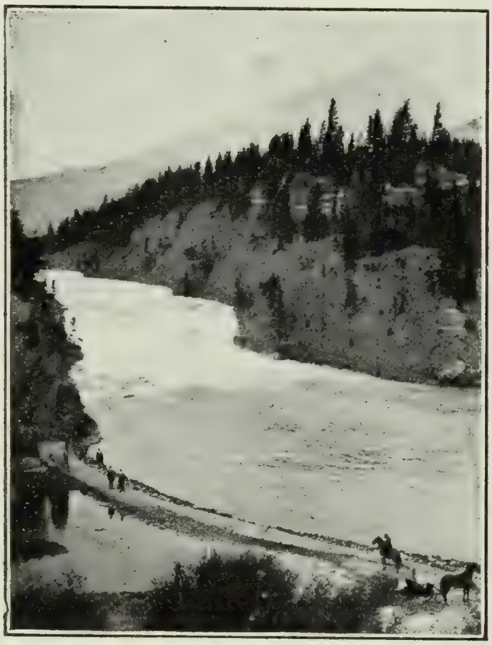
Lavage de l'or sur un "claim" de l'Alaska.



Bisons à Banff, Banff Alta.—Voir page 161.



Hôtel du Pacifique Canadien à Sicamous C.A., fameux endroit pour la pêche à la truite.



Chûte formée par la rivière Bow, en face de l'hôtel de Banff, Alta.
Voir page 161.



"Totems" indiens sur la côte de la Colombie Anglaise.
Voir page 166.

qu'il est par l'imposante grandeur de ces gigantesques chaînes de montagnes, dont la vision rappelle les bouleversements terribles et les effroyables convulsions terrestres des époques préhistoriques.

Le spectacle est étrange et sublime tout à la fois, surtout pour celui qui n'est pas familier avec les chefs-d'œuvre de la nature où se manifeste la puissance du Créateur. Imaginez une superficie de plusieurs cent milles carrés et placez-y des milliers de hautes montagnes, des centaines de pics et promontoires ; accumulez les uns sur les autres les monts les plus élevés de nos Laurentides, garnissez-les de forêts épaisses, aux arbres séculaires et couvrez-les de neige et de glace ; plantez dans tout cela des pics qui semblent se confondre avec les nues et vous commencerez à avoir une idée des Rocheuses. Creusez ensuite, dans cette masse énorme de roc, des gouffres de centaines de pieds de profondeurs et, entre leurs murs infranchissables, enfermez les torrents les plus impétueux et les chutes les plus rugissantes, et vous aurez un peu l'idée de l'aspect de cette contrée que l'on a appelée la Suisse du Continent Américain.

LES ŒUVRES C. P. R.

A Banff et à plusieurs autres endroits, la Compagnie du Pacifique a construit des hôtels de première classe, avec des salles à manger de plusieurs centaines de couverts. Autour de la ville de Banff, on voit plusieurs routes carrossables et des sentiers qui conduisent dans toutes les directions. Tout près se trouve la montagne Sulphur, aux pieds de laquelle il y a des bains sulfureux qui ont de grandes propriétés curatives. Un étang de cette eau est au service des touristes et est fort achalandé. A proximité se trouve encore une caverne renfermant des dépôts de soufre et des stalactites d'une grande beauté. On visite, à Banff, un jardin zoologique contenant une belle collection d'animaux et d'oiseaux. Il y a aussi un musée, illustrant la faune et la flore du Parc et dont bien des villes plus grandes que Banff seraient fières.

Je fais, en voiture, avec plusieurs touristes, une promenade aux environs. Mais les moustiques et les maringouins sont légion et rendent le séjour à Banff désagréable à cette saison. Nous cotoyons plusieurs belles montagnes, entre autres le mont Edith (9,788 pds) le mont Rundle (9.154 pds), etc. Nous passons à côté du Buffalo Park, situé le long de la voie ferrée, nous y voyons nombre de buffles et de rennes. Je vais ensuite, seul, visiter l'église catholique, qui est fort petite et n'est ouverte qu'en été. Un Père Oblat malade, de nationalité allemande et un peu chauvin, en fait actuellement la desserte. Le soir, je prends le convoi pour Lake Louise.

LAC LOUISE

De la gare du C. P. R. on se rend au Château Louise par tramway électrique. Comme je demande au gérant une chambre pour la nuit, celui-ci dit aux garçons d'hôtel : "What about that Bishop's Room ?—Every thing is all right.—

Alors, on me conduit dans la chambre la plus luxueuse où j'aie encore jamais dormi !

Un lustre en cristal au centre, avec une vingtaine de lumières électriques, des lampes fixées au mur tout autour de la chambre, un lit moelleux , des fournitures à l'avenant, tout est riche et somptueux et tout invite à un doux repos et aux rêves d'or !

J'étais l'hôte du C. P. R.

LE LAC ET SES BEAUTES

Jeudi, 18 juillet.—Je me lève de bonne heure, je sors faire une promenade autour du lac. Je ne connais nulle part un coin de terre plus joli, c'est un paysage dont je n'ose entreprendre la description. Le lac, entouré de montagnes dont la base est verdoyante et le sommet couvert de neiges éternelles, repose calme et tranquille dans son lit, aux rivages couverts de fleurs. Les montagnes se reflètent dans ces eaux limpides et azurées. Je reviens déjeûner à l'hôtel ; puis je paye mon *épiscopale* note et à 9 heures, je reprends le tramway

GLACIER

pour rejoindre le train du C. P. R. A trois heures p. m., j'arrive à Glacier, un autre endroit délicieux à visiter. Encore un bon hôtel bâti par la Compagnie du Pacifique, tenu par deux charmantes dames. Celles-ci me demandent si je dois rester longtemps et me conseillent d'aller, avant le souper, voir le glacier, qui se trouve à deux petits milles de distance. Il faut aller à pied ou à cheval ; j'y marche tranquillement et me rends tout près du glacier, une petite montagne de glace qui ne fond jamais, et chose étonnante, à côté de cette glace, on peut cueillir des fleurs de plusieurs sortes. Je reviens à l'hôtel à six heures.

Vendredi, 19 juillet.—Je prends une voiture pour aller visiter une grotte fameuse la "Nakimu Cave". Je fais trois milles en hack et il faut ensuite marcher un mille, ou un mille et demi. Je reviens bredouille . J'ai marché longtemps et ne trouvant rien qui ressemble à l'entrée de la grotte, n'y voyant personne, j'en suis pour les frais et fatigues du voyage . Je passe près d'un minuscule



Le "Chateau Lac-Louise" est érigé sur les rives du lac du même nom. C'est en tout point une hôtellerie moderne, digne de rivaliser avec les plus luxieux du continent.—Voir page 162.



L'alpinisme est un sport qui est aujourd'hui très en vogue au Canada. Les hauts pics des Rocheuses se prêtent avantageusement à ce genre de sport.



Vue d'une partie de l'hôtel de Glacier, C.A. où tous les étés un grand nombre de touristes se donnent rendez-vous.—Voir page 162.



Le petit village de Field, C.A. est situé à la base du mont Stephen, sur la rive gauche de la rivière Hicking Horse. C'est un point très pittoresque sur la ligne du C.P.R.

glacier encore et je cueille aussi des fleurs à côté de la neige comme je le fis hier. A sept heures p. m., je reprends le train pour Revelstoke où j'arrive vers les dix heures.

REVELSTOKE

Samedi, 20 juillet.—Je me lève de bonne heure pour voir un peu la ville, qui a une population de 5,000 âmes et est située au centre des Monts Selkirk, dans la vallée de la jolie rivière Colombia. Au sud de la ville est le Mont Begbie, l'orgueil des environs, avec ses trois pics, couverts d'un glacier éternel, qui brille à la lumière du soleil. Tout près sont les Monts McKenzie, McPherson, Cartier et Revelstoke, qui a 7,000 pieds d'élévation. Je quitte Revelstoke sur les sept heures et arrive à Kamloops, C. A., à onze heures et demie. Les P P. Oblats ont la desserte de l'église catholique qui a une congrégation de soixante à quatre-vingts familles. Ils ont aussi en dehors de la ville une réserve sauvage avec son église et son école industrielle pour les Indiens. Le P. McGuire est curé dans la ville et le P. Desmarais est le chapelain de l'école.

Les Indiens aujourd'hui parlent presque tous l'anglais ; mais, autrefois, il fallait toujours les desservir dans leur langue. Un jour, un Père voulut leur faire le sermon de Noël, et devait se servir d'un interprète. Il commença par dire : "L'enfant Jésus est né de la Vierge Marie"; l'Indien ne saisit pas l'idée et il traduisit :

"L'Enfant Jésus a le nez de la Vierge Marie !"

Le sermon fut gai et mémorable.

La ménagère du curé est absente et nous allons dîner au couvent des Sœurs de Ste-Anne ; j'y rencontre Sœur Pauline, qui a passé vingt ans en Alaska et au Yukon ; elle me donne une foule de renseignements sur mon voyage. Après le dîner, le Père Desmarais, averti par téléphone de l'arrivée d'un Québecois, vient me chercher en automobile. Nous faisons le tour de la ville, des dépendances de son école et de la Réserve. Il a installé un système d'irrigation artificielle et a réussi à récolter force légumes et céréales dans des terrains jadis presque stériles.

Dimanche, 21 juillet.—Kamloops est une jolie petite ville, située dans une belle vallée. Je dis la messe de paroisse et je fais de nouveau en auto le tour de la ville et des environs. Au soir, je donne une longue conférence aux PP. et aux Sœurs sur mes lointains voyages.

VANCOUVER

Lundi, 22 juillet.—A onze heures, je prends le train, j'arrive à neuf heures p. m., à Vancouver, où je descends à l'hôpital S.-Paul tenu par les Sœurs de la Providence. C'est un fort joli édifice qui a coûté un demi-million.

Mardi, 23 juillet.—Je rencontre ici un curé de Nashua, N. H., et je vais avec lui prendre le dîner au Couvent des Sœurs du Sacré-Cœur dont le P. Cormier, que j'ai connu autrefois à Memramcook, N. B, est le chapelain. Le couvent est situé en dehors de la ville ; c'est une très belle construction en pierres de taille. Il appartient à ces religieuses qui sont belges. Après le dîner, nous visitons la ville en auto. Puis, après le souper, nous faisons une marche sur la plage, qui est très achalandée et nous revenons par le Grand Parc.

Mercredi, 24 juillet.—Nous allons aujourd'hui prendre le dîner chez le P. Lamontagne, curé d'une petite paroisse mixte à South-Vancouver. Son église, comme la plupart des églises de l'Ouest, est petite et pauvre. Nous partons après le dîner et allons à l'autre extrémité de la ville à la scierie de Fraserville, qu'on dit être la plus grande du monde. Nous visitons ensuite Maillardville, établissement presque exclusivement canadiens-français, avec un curé et des Sœurs de notre race. Et nous allons à New-Westminster, une des plus vieilles villes de la Colombie, à douze milles de Vancouver.

Jeudi, 25 juillet.—Nous allons au théâtre et je fais préparer mes billets.

LE PARC STANLEY

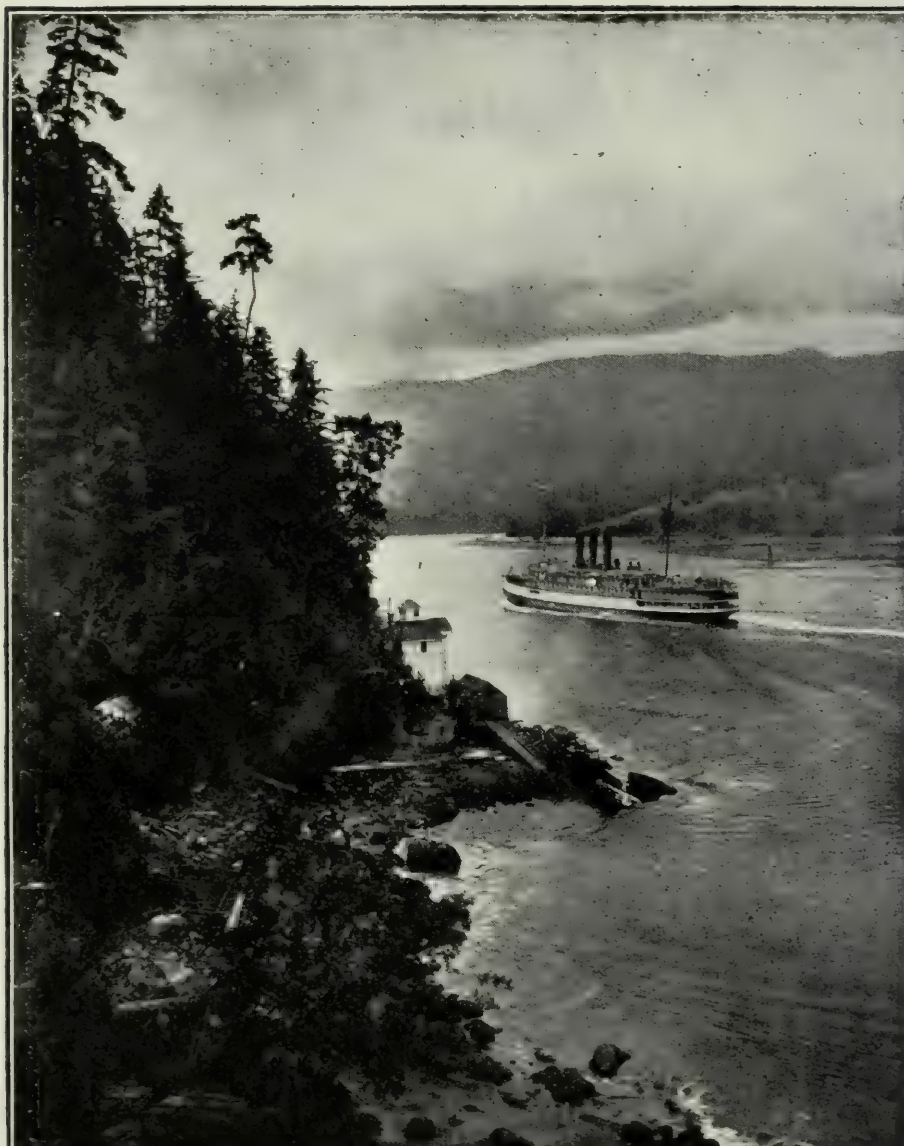
Vendredi, 26 juillet.—Nous visitons les P P. Servites à N.-D. des Sept-Douleurs, puis la petite église Ste-Hélène que les mêmes Pères desservent. Nous dînons avec ces bons Religieux et partons visiter le grand parc Stanley, qui embrasse mille acres de forêts vierges et forme une des plus belles et de plus luxuriantes réserves forestières qu'il y ait en Amérique. A part les promenades, décorées de fleurs et autres améliorations artificielles, le parc possède une grande collection de specimens zoologiques étrangers et domestiques. On y voit l'ours, le loup, le renne, le lion des montagnes, le lynx, le buffle, le kangaroo, l'autruche, le singe, le chevreuil, etc., ainsi qu'une grande variété d'oiseaux. On montre le Rocher Siwash et la tombe de l'Indienne Pauline Johnson, qui a écrit une légende sur ce rocher. On voit les gros arbres, dont l'un a soixante-cinq pieds de circonférence ; un mât provenant du vapeur Beaver, qui



Les bains sulfureux de Banff, en Alberta, sont réputés dans le monde entier. A l'hôtel de Banff, le passe-temps favori des pensionnaires est de plonger dans la large piscine alimentée par l'eau sulfureuse des sources.—Voir page 161.



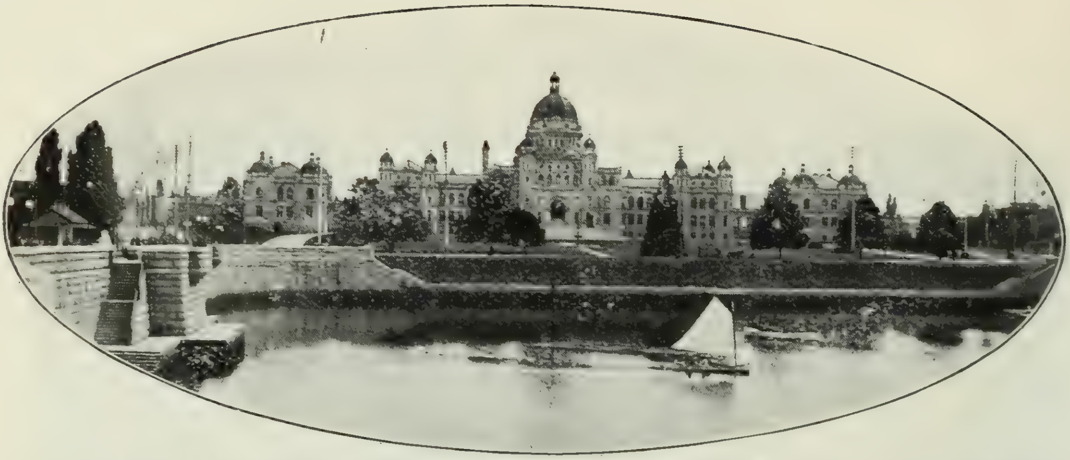
Vue du port de Vancouver C.A. où viennent aborder les navires qui font le service avec l'Orient.—Voir page 164.



Les "Narrows" servent d'entrée au havre de Vancouver. C'est par là que passent tous les navires qui font le service de la côte de la Colombie Anglaise, qui vont en Alaska et jusqu'en Orient.—Voir page 164.



Pont *unique de Vancouver*, suspendu à près de 300 pieds au-dessus du précipice, cette frêle passerelle permet de traverser le "canyon" de Capilano et d'observer, dans son ensemble, un panorama d'une grande beauté. Ce pont est un sujet de curiosité pour les touristes qui visitent la métropole de la côte du Pacifique.—Voir page 165.



Vue des bâtisses du Parlement provincial de la Colombie Anglaise, à Victoria.



Vue générale de la ville de Vancouver, la métropole canadienne du Pacifique.—Voir page 164.



La pêche au saumon est une des principales industries de la côte de la Colombie Anglaise. On voit ici des coolies chinois déchargeant une barge de saumon au port de New-Westminster.—Voir page 165-167, etc.

fut le premier à naviguer dans le Pacifique. Un arrêt est fait à Prospect Point, d'où l'on a une vue splendide du golfe de Georgia et des Narrows, à travers lesquels passent constamment des navires de tout l'univers. En revenant du parc, nous passons par les Shaughnessey Heights où l'Archevêque Casey a sa résidence.

LE CANYON CAPILANO

Samedi, 27 juillet.—Encore un beau tour d'automobile ; nous allons à North-Vancouver, où nous visitons la réserve indienne Siwash, dont l'église est étrange et curieuse à voir ; puis nous allons au célèbre canyon Capilano. Ici, nous voyons d'abord avec intérêt le fameux pont suspendu, du haut duquel une bonne vue du canyon nous est donnée. Ce remarquable pont a une longueur de quatre cent cinquante pieds et une hauteur de trois cents. Il est construit en acier et peut porter vingt tonnes ; c'est une des plus merveilleuses constructions de ce genre encore accomplie. Le second arrêt est au deuxième canyon, d'où une vue splendide des montagnes est offerte au touriste. Ici, on examine longtemps les rapides et le canyon, dont l'aspect sauvage est extrêmement intéressant.

Au retour, nous passons par la "Marine Drive", qui a au-delà de sept milles de long. C'est une bien jolie promenade, avec de beaux paysages ; d'un côté et de l'autre, l'Océan immense. Nous arrêtons visiter une grande manufacture de conserves de saumons, où nous rencontrons des employés tout-à-fait obligeants qui nous expliquent le fonctionnement des diverses machines.

Après souper, je prends, à huit heures, le vapeur Princess Alice, et à neuf heures, celui-ci se détache du quai et le voyage de l'Alaska est ainsi commencé pour de bon. Nous sommes une quarantaine de passagers de première. Parmi eux, je vois avec plaisir arriver l'inspecteur d'école rencontré quelques jours auparavant à Edmonton. Mais je fais une rencontre encore plus fortuite et plus surprenante : Une dame roumaine qui avait voyagé d'Yokohama à San Francisco avec moi, prend le bateau pour l'Alaska.

CHAPITRE II

La messe en mer ; les Totem Poles ; sublime beauté du panorama ; Prince Rupert ; l'évêque ; Ketchikan ; Fort Wrangel ; Petersburg ; le Taku Glacier ; les icebergs ; Juneau ; Douglass ; Mine Treadwell ; Skagway ; chemin de fer White Pass & Yukon ; panorama terrifiant des montagnes ; lac Bennet ; Carcross ; voyage à Atlin, C. A., par les lacs ; passagers turbulents ; visite aux Indiens ; un chef patriote ; visite aux mines; procédé intéressant du nettoyage ; le Totem Pole naturel ; White Horse; la ville et les rapides.

Dimanche, 28 juillet.—Un Père Jésuite, le Rév. Sifton, de l'île S.-Michel, dans la mer de Behring est à bord, ainsi qu'une Sœur de Ste-Anne, la Supérieure du Couvent de Douglass. Le Père vient me dire qu'on peut célébrer la messe dans la cabine plus spacieuse qu'on a eu l'obligeance de donner à la Religieuse. Je vais célébrer la messe ; le bon Père la sert. A dix heures, nous sommes à Alert Bay, dans l'Ile Vancouver. Nous avons trois heures à nous et nous allons visiter le village qui est presque exclusivement indien et célèbre par ses Totem Poles. Ce sont des poteaux sculptés et représentant différents oiseaux, poissons et autres animaux, et une grande variété de dessins, tous plus hideux les uns que les autres. Chaque Totem Pole porte une inscription qui rappelle la naissance, l'histoire et le blason de la famille devant laquelle il est planté : "J'ai été érigé, semble-t-il dire, par le puissant homme aigle, le fils du loup et de la grenouille, je suis un monument qui révèle sa grandeur et sa force". Ces totem Poles n'ont pas, comme on serait de prime abord porté à le croire, de signification religieuse. Ils n'ont rien d'artistique non plus. Le village d'Alert Bay est l'endroit où se trouve la plus grande collection de cette étrange et bizarre parure. On en trouve dans beaucoup d'autres villages indiens, mais jamais chez les Esquimaux du Nord, qui n'ont pas ou presque pas de bois. Nous entrons à une église, où nous entendons chanter et nous voyons de suite que c'est une église anglicane, il y a une dizaine de personnes, des Indiens et des blancs. A midi, nous repartons vers le Nord. A trois heures, l'extrémité nord de l'Ile Vancouver disparaît et bientôt nous entrons dans le détroit de la Reine Charlotte, d'où nous voyons l'océan, et la mer devient plus agitée. A six heures nous rencontrons le vapeur Sophia, de la ligne du C. P. R. aussi, il retourne de Skagway à Vancouver.

Lundi, 29 juillet.—De Vancouver à Skagway il y a neuf cent milles et le chemin parcouru est pratiquement bordé d'îles qui gardent et protègent la côte. Sur ces îles, on voit de nombreuses

montagnes et des pics souvent couverts de nuages, ou de neige à leur sommet, tandis qu'à leurs bases croissent de beaux et grands arbres. Les eaux du chenal sont profondes, vertes ou noires, phosphorescentes la nuit, calmes et tranquilles comme un lac intérieur. Le panorama change sans cesse : ici ce sont des rochers escarpés et des pics dénudés ; là, des coteaux verdoyants et une végétation luxuriante qui va jusqu'au rivage. Soudain, ce riant paysage est interrompu par un courant de glaces et de neiges, qui a sa tête au sommet d'une montagne et descend jusqu'à la mer. Tel est le caprice de la Nature ; elle se plaît à faire croître et fleurir des plantes dans le voisinage des neiges éternelles. Quelquefois les eaux du chenal s'élargissent sur plusieurs milles, puis se contractent et se resserrent encore dans une étroite gorge de quelques cents pieds, où les profondes eaux vertes de la mer vont se briser. Et, cette grande nature n'est pas le seul charme de ces lieux, les Indiens aux mœurs douces et hospitalières dans leurs pittoresques villages sont une source d'intérêt. Cet archipel est la terre des Totem Poles dont les grotesques et hideuses sculptures disent assez l'origine asiatique d'un peuple qui disparaît rapidement.

PRINCE RUPERT

A neuf heures a. m., nous arrêtons à Prince Rupert, petite ville de 5,000 âmes, terminus du Grand-Trunk-Pacific et siège d'un évêché catholique. Nous allons visiter la Cathédrale, une petite église en bois, avec un seul autel. Nous entrons voir Mgr Bunoz, de la famille des Oblats, premier évêque du Yukon. C'est un homme simple, charmant et courtois ; il nous conduit chez les Sœurs pour visiter le couvent. Celles-ci nous offrent des rafraîchissements et nous retournons à notre bateau. Le site de la ville est escarpé, ce ne sont que côtes et escaliers. Le terrain, en outre, n'est pas solide, les rues sont toutes pavées de madriers ; sans cela les piétons, les chevaux et les voitures enfonceraient dans le sol. Les pluies sont très fréquentes dans ces parages. J'ai vu la liste appartenant à la paroisse catholique ; la moitié des paroissiens sont canadiens-français. L'évêque nous a parlé du Yukon d'où il arrive ; de Dawson et de son climat estival qui est délicieux. Il nous a parlé aussi des Indiens qu'il a visités près de Dawson et qui l'ont baptisé : "long face to wash", à cause de sa haute stature.

KETCHIKAN

A. 8 heures p. m., la première ville de l'Alaska nous apparaît ; c'est Ketchikan. La population est de quelques mille âmes. La ville est pour ainsi dire collée aux rochers des montagnes ; la partie commerciale, au bord de la mer est bâtie sur des pilotis. Autour de Ketchikan, il y a des mines de cuivre et d'or, mais, une autre richesse consiste dans la pêche au saumon et autres poissons. Dans les derniers mois de l'été, les saumons remontent les chutes de la rivière par milliers. Un trottoir en bois suit le courant sur plusieurs milles. Nous allons, une dizaine, à la pluie battante, sans parapluie, voir ces chutes, qui d'ailleurs n'ont rien de bien remarquable.

FORT WRANGEL

Mardi, 30 juillet.—A six heures a. m., nous arrêtons à Fort Wrangel, une des plus anciennes villes de l'Alaska. Tout le monde semble être encore au repos ; seul, je descends à terre, faire une promenade dans les rues. Un poste militaire fut établi ici lors de l'achat par les Etats-Unis et maintenu jusqu'en 1887. Il y a une grande scierie qui fournit du bardeau et du bois de construction à toutes les parties de l'Alaska. A midi, nous passons Petersburg, important poste de pêche. Nous voyons maintenant, éclairés par quelques rayons de soleil d'éphemère durée, car, il pleut presque constamment, quelques glaciers et nous rencontrons de petits icebergs. A sept heures p. m., nous avons passé le détroit Frédéric et le Stevens Passage, le long de l'île de l'Amirauté, nous entrons dans une petite baie et le Vapeur arrête pour donner aux passagers l'occasion et le temps de contempler le spectacle grandiose d'un des plus grands glaciers connus : le Taku Glacier. Nous avons ici un splendide exemple d'un glacier mort et d'un glacier vivant : ils sont voisins. A gauche, apparaît le glacier mort, beaucoup plus petit que l'autre, de couleur grise et foncée, immobile, avec une longue moraine qui s'étend jusqu'à la mer. Le glacier vivant, à droite, appelé le Taku Glacier, ressemblerait à un immense cimetière dont on rapprocherait les monuments, il couvre un espace de quatre-vingts-dix milles de longs sur quarante de large. Il a une couleur brillante et bleue d'azur ; c'est un énorme mur de glace qui s'avance de dix-sept pieds par an dans la mer. De sa masse titanique, de gros et petits icebergs se détachent avec un fracas qui ressemble au tonnerre ; ils tombent dans la mer en soulevant des masses énormes d'eau et remplissant la baie de leurs formes fantastiques. Les Indiens ont créé des légendes à son sujet et l'appellent la demeure des esprits.



Le glacier Taku près de Juneau, Alaska.—Cette formation est des plus intéressantes à observer pour les touristes qui peuvent la longer de très près à bord des navires du C. P. R. qui font le service entre Vancouver et Stagway, Alaska.—Voir page 168.



Au centre, vue du rapide "Five Fingers" sur la rivière Yukon.—A gauche, vue des "Wrangell Narrows", Alaksa.—A droite, Canal Lynn. Alaska.—Voir page 174.

JUNEAU ET DOUGLASS

A neuf heures, nous sommes à Juneau, la capitale de l'Alaska, et devenue le siège d'un évêché catholique, située et bâtie comme Ketchikan aux pieds des rochers et sur pilotis. Ici, la religieuse de Ste-Anne qui a voyagé avec nous depuis Vancouver nous quitte pour Douglass, où elle enseigne et veut absolument que nous allions voir son couvent et son hôpital. Nous prenons le petit vapeur qui fait le service toutes les demi-heures entre Juneau et Douglass. Nous traversons le canal Gatineau et marchons près d'un mille. Le couvent et l'hôpital sont bien bâtis, bien aménagés et d'une grande propreté. La chapelle est un vrai bijou. Nous ne sommes que quelques minutes ; il faut aller saluer le prêtre, et jeter un coup d'œil sur sa petite église ; puis le bon Père nous accompagne au quai où nous reprenons le bateau, pour revenir à Juneau. Douglass est le lieu de résidence des employés de la mine Treadwell, la plus grande mine d'or du monde entier. Cette mine a plus de trois fois payé le prix d'achat de l'Alaska.

Revenus à Juneau, le curé nous attend et nous conduit en automobile à sa résidence, qui est aussi, celle de l'évêque, Mgr Crimont ; nous visitons sa Cathédrale, une petite église, assez jolie et bien tenue. Nous faisons le tour des rues principales. Plusieurs boutiques et magasins de curios sont ouverts à cause de la présence du bateau dans le port. On voit aussi plusieurs belles résidences.

SKAGWAY

Mercredi, 31 juillet.—A huit heures a. m., nous sommes à Skagway. Nous visitons les bureaux du chemin de fer et des bateaux pour avoir des informations sur notre voyage. Je vais à l'église catholique et fais connaissance avec le P. Turnell, S. J., qui m'offre une chambre, mais à condition que j'aille prendre mes repas au restaurant. Le pauvre curé n'a que douze familles ; il tient sa maison tout seul. Le presbytère est assez grand, mais, l'église est bien petite et pauvre. Je visite la ville avec le vieil inspecteur d'école. Ici, le terrain est bon, il y a de belles rues et de beaux jardins, qui ont fait donner le nom un peu prétentieux de ville des fleurs de l'Alaska. Skagway, terminus du Chemin de fer White Pass et Yukon, eut un jour une population de 15,000 âmes, aujourd'hui, il n'y en a pas un mille. Nombre de maisons, de boutiques et de magasins sont fermés. Skagway est restée célèbre à cause des opérations du fameux Soapy Smith et de sa bande de brigands.

Jeudi, 1er août.—J'ai couché au presbytère, dit la messe à l'église et déjeuné au restaurant ; je prends le train pour le Yukon. Le chemin de fer suit le vieux sentier suivi autrefois par les chercheurs d'or du Klondike, et monte à divers endroits à des hauteurs vertigineuses. Ça et là, à côté d'une montagne qui surplombe la voie, on voit au côté opposé à la ligne du chemin de fer des abîmes et des précipices terrifiants. A six milles de Skagway est la station Denver et à un mille plus loin, la ligne traverse l'ancien chemin de voiture allant à White-Pass City et le train contourne Rocky-Point. En regardant en arrière, on revoit Skagway, le Canal Lynn et la mer. Le point de vue est très joli. On longe maintenant la rivière Skagway, qui coule en écumant. Le train passe ensuite le rocher Clinton, qui surplombe la voie. Puis, on arrête à Pittchford Falls ; le temps nous est donné pour voir ces belles et intéressantes chutes ; une autre chute se présente bientôt encore, le "Bridal Veil". A douze milles de Skagway, on voit quelques cabanes, derniers vestiges de White-Pass City, d'éphémère durée, mais qui compta un jour 3,000 habitants. Maintenant, le train suit la Gorge Glacier, puis monte le côté de la Montagne Tunnel, le panorama fait frémir ; la Montagne Sawtooth, le Dead Horse Gulch se présentent à nos regards, et dans un abîme dont on a peine à percevoir le fond, on voit le courant du glacier. On passe un tunnel de deux cent cinquante pieds de long, le seul qu'il y ait sur la ligne. A quinze milles de Skagway, le train passe l'"Inspiration Point". Le paysage est grandiose au suprême degré. Ici, encore, en regardant en arrière, en bas, on voit la ville à nos pieds et la mer qui a l'apparence d'un lac. Une vue magnifique est le pont d'acier, au dessus d'un canyon, et qui a deux cent quinze pieds de haut.

A vingt et un milles est le sommet du White-Pass et la frontière séparant les deux pays. Ici flottent les drapeaux de l'Oncle Sam et de la Grande-Bretagne. Ici, encore, se trouve le lac Summit, dont les eaux coulent, une partie au Sud pour aller à vingt milles se jeter dans le Pacifique, et l'autre partie coulant vers le nord, s'en va à 2,200 milles se jeter dans la mer de Behring. Le train suit les rivages de rivières et de lacs jusqu'à la tête du lac Bennett, où l'on arrête pour le dîner à l'hôtel. On ne voit que trois ou quatre maisons, et ce fut pourtant, en 1897 et 98, une ville de plusieurs mille âmes. Ici fut aussi, pendant plusieurs années, le terminus du chemin de fer. Sur la distance de vingt-sept milles, le chemin suit le rivage du lac ; de l'autre côté s'élève une chaîne de montagnes de 5,000 pieds de hauteur ; le paysage est joli, intéressant et plein de poésie. Au pied du lac Bennett est Caribou

Crossing ; un étroit canal fait communiquer ce lac avec le lac Nares. C'est la station Carcross où nous arrivons à trois heures. Le train va continuer pour arriver à White-Horse Rapid vers six heures. Mais ici, il y a un voyage intéressant à faire (side-trip). Nous quittons le train et prenons le bateau pour voyager sur les lacs et gagner la petite ville d'Atlin, après avoir d'abord pris le souper à l'hôtel, où le service est lent et laisse beaucoup à désirer. Puis, nous montons sur le vapeur Tutchi à sept heuree p. m. Nous traversons les lacs Nares, Tagish et Taku. Ici, nous avons une splendide vue du Mont Jubilee, dont le sommet couvert de neige se confond avec les nuages. Nous arrivons au milieu de la nuit à Taku Inlet, où nous passons le reste de la nuit dans nos confortables cabines. Seulement, il y a des mineurs turbulents, d'origine scandinave, dont les chants, les cris et le va-et-vient nous disent assez combien ont été copieuses les libations de la journée.

Vendredi, 2 août.—Nous prenons le déjeuner sur le bateau et, à sept heures, nous montons sur un minuscule train de chemin de fer, pour traverser le Taku Inlet, petit isthme séparant les lacs. Dans ces wagons entourés de toile, nous faisons quelques milles, suivant la turbulente rivière de Atlinto ; puis nous prenons le vapeur Tarahne, qui nous conduit de l'autre côté du lac où se trouve la petite ville d'Atlin. Le site en est joli ; elle compta autrefois 5,000 habitants ; ravagée deux fois par les incendies, elle ne se releva guère de ses malheurs, la population n'est que de quelques cents. L'église catholique eut autrefois un missionnaire résident ; il n'y vient que de temps à autre maintenant . Le lac est entouré de hautes montagnes dont le sommet est couvert de neige. La réflection de ces montagnes dans les eaux du lac est quelque chose de superbe.

Samedi, 3 août.—La compagnie des bateaux donne gratuitement aux touristes une promenade autour du lac. Nous contournons l'île de la Chèvre, nous avons une vue excellente de la curieuse montagne appelée Cathédrale et de plusieurs autres ; nous voyons aussi l'extrémité du Glacier Taku que nous admirions quelques jours passés avant d'arriver à Juneau. A quatre heures nous sommes de retour et nous allons visiter le village indien t son église, à l'extrémité est de la ville. Le chef était à causer avec quelques-uns de la tribu et leur parlait de la guerre: "Voyez, leur dit-il, comme je suis patriote", et ce disant, il entr'ouvre sa chemise pour laisser voir sur son dos trois portraits qu'il s'est fait tatouer sur la peau. "Ce sont les portraits, dit notre homme, des grands chefs d'Etats qui font la guerre à l'Allemagne ; voyez au centre le portrait de Wilson, puis aux côtés le président de France et le Roi

d'Angleterre.—Vous ne voudriez pas, lui répartit quelqu'un de la bande, avoir le portrait du Kaiser sur votre peau ?—Oui, dit le chef, je l'ai et j'ai aussi le portrait du général Hindenburg, mais, je m'assieds dessus ! "

Dimanche, 4 août.—Je n'ai pu trouver ce qu'il faut pour dire la messe, alors, nous prenons un automobile, quatre touristes et un Canadien forgeron, P. Gabriault, qui demeure ici, et nous allons visiter la mine des frères Bitten, à Spruce Creek. Ils font ce matin le lavage de la semaine, ce qu'ils appellent le *cleaning up*. Le minerai, composé de sable et de gravier aurifères, extrait pendant la semaine des entrailles de la terre et ramassé dans de longues boîtes ou dalles au fond desquellés il y a des barreaux de bois éloignés les uns des autres de quelques pouces, va être maintenant soumis au lavage pour en extraire l'or. Un courant d'eau est amené quelquefois de loin et, dirigé sur ce minerai, l'eau chasse le sable et le gravier et l'or, plus pesant, tombe au fond et est ensuite facilement recueilli. Les courants d'eau absolument nécessaires sont quelquefois rares et on doit aller les chercher et les amener de loin. Il arrive parffois que des mineurs se volent l'eau et il en résulte des chicanes et des batailles sanglantes. Les frères Bitten ramassent aujourd'hui pour une valeur de $1,600. fruit du travail de la semaine, mais, quelquefois, ils n'auront que quelques piastres pour plusieurs semaines d'ouvrage. Nous nous étions flattés qu'ils nous donneraient peut-être quelques petits échantillons d'or. "Ils vous en auraient bien donné, en effet, nous dit P. Gabriault, mais ils sont trois, ils ont un vieux juif avec eux, qui les épie constamment". Les frères Bitten venaient du Nouveau-Brunswick et étaient deux bons catholiques irlandais.

Nous allons maintenant à Discovery Union, où le travail se fait avec de puissantes machines hydrauliques. En revenant à Atlin par un autre chemin, nous voyons le Totem Pole naturel. C'est un arbre sur lequel une quinzaine de grosses loupes ont poussé et grossi les unes au-dessus des autres.

Lundi, 5 août.—L'Hôtel d'Atlin, qui appartient à la Compagnie White-Pass, est joli et confortable ; mais les repas sont chiches, bien qu'ils coûtent un prix exhorbitant. Notre visite est finie ; nous soupirons après le départ. Je fais une visite à une source d'eau minérale très-riche et très-froide. Je visite aussi un vaste champ tout couvert de magnésie, qui se trouve à quelques arpents du village.

Mardi, 6 août.—Je visite l'hôpital et y prends le souper avec le Dr Hogan. De la neige nouvellement tombée paraît déjà sur quelques montagnes.

Mercredi, 7 août.—Nous prenons le bateau à 8 heures a. m.

et partons pour le retour. Nous sommes à Carcross, à 3 heures p. m. et nous prenons le train pour White-Horse Rapid, où nous arrivons à huit heures. C'est une fort jolie petite ville, malheureusement presque déserte aujourd'hui, comme bien d'autres de ces régions. Il y a une église catholique et un Père Oblat, le P. Rivet, en fait la desserte. Je me rends chez lui, tandis que les passagers s'en vont aux hôtels.

Jeudi, 8 août.—Je dis la messe à l'église qui est la plus jolie que j'aie vue depuis Vancouver. Après déjeûner, nous allons à un mille visiter le fameux rapide du Cheval-Blanc, où un grand nombre d'aventuriers perdirent la vie, et où bien des espérances s'engouffrèrent dans ces eaux écumantes et tourmentées. Nous ne restons pas longtemps près des rapides, les maringouins nous dévorent. Nous faisons le tour des principales rues. La Police montée du Nord-Ouest a de vastes constructions et de très-beaux parcs ici. A 8 heures p. m., je prends le vapeur pour Dawson City. A deux milles, on passe un village indien. Le courant est rapide et le vapeur descend à une grande vitesse.

CHAPITRE III

Sur le Yukon ; tombe de Jos. Collins ; son histoire ; Rivière Little Salmon ; Eagle Nest ; Carmax ; Rapides des Cinq Doigts; émouvante navigation ; Yukon Crossing ; Fort Selkirk ; rivière Stewart, Indian River ; longs jours ; incident comique à ce sujet ; belle arrivée à Dawson ; les Sœurs Ste-Anne ; leur œuvre ; les PP. Oblats ; concerts gratuits ; défaut et qualité des chiens du Nord ; promenades en autos ; ville mourante ; braves Canadiens ; Forty-Miles ; Coal Creek; Eagle; Wood Camp; Circle; Porcupine River; le Cercle Artique ; Fort Yukon ; chiens turbulents ; Beaver ; Rampart.

Vendredi, 9 août.—De bonne heure, nous avons passé le lac Laberge dont les eaux azurées et limpides contrastent singulièrement avec celles du Yukon, qui sont grises et boueuses. Les rives du lac Laberge sont remplies de rochers escarpés. Au bas du lac, on voit la tombe de Jos. Collins qui partit un jour à pied de Skagway pour le Klondike ; il perdit ses outils et ses provisions dans une avalanche de neige à Sheep Camp, en traversant les montagnes. Il retourna à Skagway, acheta de nouvelles provisions et de nouveaux outils, puis repartit. Cette fois, il réussit à passer les montagnes et arriva au Lac Bennett. Là, il se construisit un radeau pour traverser le lac, il fit naufrage et perdit encore tout ce qu'il portait avec lui ; heureux encore d'avoir la vie sauve. Pas encore découragé pourtant, il retourna à Skagway, où il dépensa le reste de son argent pour se pourvoir des choses nécessaires et repartit. Il se rendit jusqu'au bas du lac Laberge, sur le Yukon, et il espérait bien arriver bientôt au terme de son voyage. Mais son radeau se brisa sur les rochers et il perdit encore tout son avoir. Devenu, pour ainsi dire, fou de désespoir, il écrivit sur une écorce ces mots : "L'enfer n'est pas pire que ce chemin, je le risque", et il se flamba la tête.

Des bûcherons qui travaillaient aux alentours trouvèrent le corps du malheureux. Ils l'enterrèrent et mirent sur sa tombe une modeste croix de bois. Cette histoire est celle de centaines d'aventuriers, partis à la recherche du précieux métal et qui ne rencontrèrent que des déceptions, des souffrances et la mort. Le long du chemin de fer, sur les rives du Yukon, on voit bien d'autres croix indiquant le lieu où reposent les restes de ceux qui eurent le même sort que le pauvre Jos. Collins.

On passe plusieurs villages indiens ; les rives du fleuve sont couvertes de forêts. De bonne heure avant-midi, nous sommes à la Rivière Little-Salmon, où l'on voit sept ou huit maisons. A dix heures, nous passons Eagle-Nest. Il y a sur le fleuve des îlots

nombreux. A midi nous sommes à Carmax ; il y a cinq ou six maisons et deux vastes magasins généraux. A deux heures, nous passons les Rapides des Cinq-Doigts. La rivière se rétrécit à cent cinquante verges ; cinq masses de rochers s'élèvent jusqu'à une hauteur de cinquante pieds ou plus contre lesquels l'eau se brise en écumant. Le vapeur, conduit par un pilote habile, glisse rapidement en frôlant le rocher. Le Rapid-Ring, à six milles plus bas, est un autre exemple de cette émouvante navigation. A trois heures et demie on passe le Yukon Crossing. Il y a plusieurs grandes bâtisses. Un bac ou chaland fait ici la traverse du fleuve. A huit heures et demie, nous sommes à Fort Selkirk. Il y a une trentaine de maisons et une église, qui, nous dit-on, n'a jamais servi. Le Père Lefebvre, un Oblat, la construisit pendant la construction du chemin de fer. Il était alors question de faire le Terminus de la ligne ici, au confluent de la rivière Lewis et de la rivière Pelley ; et c'est à cet endroit que commence à proprement parler le grand fleuve Yukon, qui est navigable sur la distance de 2,000 milles et fait penser au majestueux S. Laurent. Ici, en 1850, la Compagnie de la Baie d'Hudson bâtit un fort qui fut détruit l'année suivante par les Indiens Chilkats.

Samedi, 10 août—A sept heures, a. m., nous sommes à la rivière Stewart, à soixante milles de Dawson. On voit deux bâtisses en bois rond et un magasin. On passe ensuite Indian-River et nombre de petites îles, puis à onze heures nous arrivons à Dawson Une des grandes particularités du voyage sont les longs jours ; la lumière dure presque vingt-quatre heures. Pendant trois semaines, en juin, un peu au nord d'ici, le soleil ne se couche pas ; les longs jours durent plusieurs mois. On raconte à ce sujet, une aventure comique arrivée un jour à un avocat qui venait pour la première fois dans la métropole du pays de l'or. Il avait perdu sa valise et importunait le capitaine et le personnel du bateau au sujet de l'introuvable valise. Fatigué à la fin, le capitaine lui dit d'aller se coucher en paix, que la valise serait retrouvée avant la nuit. Tête de notre homme le lendemain, quand il découvrit que les ténèbres ne viendraient pas avant plusieurs mois !

A peine notre bateau a-t-il touché le quai qu'un citoyen avance vers moi : Etes-vous le Père Poulin ? me dit-il. Je réponds affirmativement et lui demande qui il est et qui lui dit que j'arrive ici. "C'est un de vos anciens paroissiens, Adrien Barrette, qui a été averti de votre visite et qui m'envoie à votre rencontre. Des arrangements ont été pris pour vous, vous allez loger chez les Sœurs de Ste-Anne, à l'hôpital, et demain ou après-demain je vous conduirai

avec mon auto chez M. Barrette qui demeure à quatorze mille sur le Hunker Creek. Je vais vous conduire chez les Sœurs, et demain ou après-demain nous irons chez M. Barrette où vous rencontrerez plusieurs Canadiens de Dawson." Et je me rends chez les Sœurs qui ont un bon hôpital, bien aménagé et organisé comme dans les grandes villes. Elles ont aussi la direction d'une école au centre de la ville, où se trouve l'église catholique ; il y a bien une autre église à côté de l'hôpital, mais il a été décidé de la fermer, vu que beaucoup de gens sont partis. Les PP. Oblats sont ici et dans tout le Yukon.

DAWSON

Dawson ! ville magique d'une renommée mondiale, sur laquelle on a écrit plus que sur aucune autre ville de cette grandeur. C'est encore la métropole du Klondike ; mais ce n'est plus le Dawson de 1897-98. C'est maintenant une ville tranquille, mourante, où l'on ne voit plus les maisons de jeu à l'argent, les salles de danse, etc. La population blanche, qui fut de 40,000 âmes, n'est plus que d'un mille. Il y a cependant des églises, des hôpitaux, des librairies, des journaux, un service de téléphone, le télégraphe et la lumière électrique. Il y a de belles résidences et de magnifiques jardins de fleurs. Le climat en été est délicieux, chaud le jour, frais le soir ; mais la belle saison est courte, la navigation ne dure guère que quatre mois, et l'hiver, les froids atteignent jusqu'à 80o en bas de zéro.

Dimanche, 11 août.—Je dis la messe à la chapelle des Sœurs et, après déjeûner, je vais rendre visite aux PP. de la cure. Il y a beaucoup de maisons vides, même des blocs entiers sont déserts ; autour de l'hôpital, on mange de belles grosses framboises dans les rues inhabitées. Après le dîner, pendant que je suis sur une véranda de l'hôpital, à causer et jouir du bon air, voilà qu'un bruit de hurlements se fait entendre et je demande aussitôt ce que c'est. On rit et on s'amuse : "Vous ne savez pas, dit quelqu'un, ce que c'est que les concerts gratuits du Yukon et de l'Alaska ; ils sont donnés par les chiens. Ceux-ci sont en grand nombre, il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui en ont jusqu'à vingt-cinq. Ces chiens sont moitié loups et résistent bien aux grands froids de l'hiver ; il y a des jours où le froid est si grand que les chevaux se gèlent les poumons et meurent sur la rue ; la loi, alors, défend de les atteler et l'on se sert de chiens. Ces animaux n'ont rien qui ressemblent aux nôtres. D'abord, ils ont un grand défaut : ils sont voleurs. Les mineurs sont obligés de construire des cabanes sur des poteaux de douze à quinze pieds, pour y cacher leurs provisions, harnais,

habits, etc. Mais une autre particularité, ou une qualité de ces chiens, c'est qu'ils sont amateurs de musique, mais une musique peu harmonieuse. En effet, les hurlements des loups, dit-on, sont une délicieuse musique comparés aux hurlements de ces chiens pendant la nuit. Le jour, ils commencent à japper à chaque fois qu'une cloche sonne, que la sirène d'un bateau ou d'une usine se fait entendre, et alors commencent les concerts gratuits. Il y a plus, souvent sans aucune provocation, dans le silence de la nuit même, un chien aura la fantaisie de commencer à japper, aussitôt sur un rayon de cinq à six milles, tous les chiens lui répondent et c'est un vacarme indescriptible. C'est le véritable "quatre-juillet" de l'Alaska et du Yukon.

Après dîner le Dr Lachapelle, médecin de l'hôpital, vient me chercher avec son automobile et me conduit sur le Hunker Creek où demeure mon ex-paroissien du Michigan, Adrien Barrette. Nous allons voir son *claim.* Nous longeons aussi le Bonanza, où le minerai est travaillé et lavé avec de puissantes machines hydrauliques ; on dirait qu'on a changé de place des montagnes de graviers pour en extraire l'or.

Lundi, 12 août.—Mons. Guité, suivant sa promesse, vient me chercher. Nous allons prendre le souper et passer la veillée chez Mons. Barrette. Nous sommes une vingtaine de Canadiens réunis et nous revenons à onze heures, avant qu'il fasse noir ! un auto manquant de lumière.

Mardi, 13 août.—Je visite la ville avec le P.Plamondon de la cure. Les membres de la Police-Montée du Nord-Ouest ont encore ici de très beaux édifices, des jardins et un parc bien entretenu. A trois heures p. m., le vapeur Yukon, qui doit m'emmener en bas du fleuve, arrive, mais il ne part pas aujourd'hui. Après souper, je donne aux bonnes sœurs de S.-Anne une conférence sur mes voyages et à neuf heures, je vais, avec le P. Plamondon, passer la veillée chez un M. Séguin, employé du Gouvernement ici, et dont j'ai connu le fils au Collège S.-Laurent.

Mercredi, 14 août—Le Dr Lachapelle vient de nouveau me chercher et nous allons sur le Bonanza et l'Eldorado, ainsi que sur le Klondike. Nous cotoyons de beaux champs de patates et d'avoine. Mais le docteur me dit que cette céréale n'a pas le temps de mûrir. Les Sœurs de l'hôpital récoltent dans une vaste serre, qu'elles commencent à chauffer le 19 mars, toutes sortes de légumes, tomates, concombres, melons, etc., etc. Nous allons passer la veillée chez un Mons. Tremblay, au centre de la ville. C'est une bonne famille

venue autrefois du Lac St-Jean et qui vit encore dans une honnête aisance. A onze heures, on apprend que le vapeur Yukon va partir cette nuit. Je quitte avec regret ces bons amis d'un jour qui me reconduisent au bateau et me disent : Adieu !

Jeudi, 15 août.—Le départ a eu lieu à deux heures. De bonne heure, le matin, nous passons Forty Miles ; un peu plus tard, Coal Creek et à onze heures nous sommes à Eagle, à cent milles de Dawson. Nous quittons ici le Yukon pour retourner sur la terre de l'Oncle Sam, l'Alaska. Le temps est couvert et froid ; l'un des officiers nous assure avoir vu ici une fois 103 degrés de chaleur : j'ai bien de la peine à croire cela. A trois heures, nous sommes à Wood Camp, où nous restons deux heures à prendre du bois. Il pleut et il fait froid : on nous fait du feu sur le bateau.

Vendredi, 16 août.—Pendant la nuit. nous avons passé Circle. L'or fut découvert dans ce district en 1892, et avant que le Klondike ne fut ouvert, il y avait autour d'ici plus de mille mineurs dispersés sur les différentes rivières ou ruisseaux. Quand on commença à parler du Klondike, ces régions se dépeuplèrent, mais beaucoup d'anciens sont revenus. Après avoir quitté Circle, le pays devient plat, et l'on voit quantité d'îlots et de bras du Yukon. Celui-ci fait une courbe vers le Nord, et à quatre-vingt-cinq milles en bas de Circle, au confluent de la rivière Porc-Epic, le cercle Artic est passé, et peu de temps après le fleuve court encore une fois vers le sud et repasse le Cercle.

FORT YUKON

C'est ici vraiment le pays du Soleil de minuit. Dans les trois dernières semaines du mois de juin. le soleil descend à l'horizon vers le nord à minuit, puis se relève graduellement vers l'est. Fort Yukon, où nous sommes à 8 heures, est de médiocre importance aujourd'hui, mais il fut un temps où il était un des plus importants établissements du Yukon. En 1848, John McMurray arrivait ici et bâtissait un poste de la Compagnie de la Baie dHudson. Les marchandises étaient transportées de Fort York, sur la Baie d'Hudson ici, distance de 4,000 milles, et le voyage prenait deux ans. On peut difficilement, accoutumés à voyager dans nos wagons ou vapeurs modernes, se faire une idée des misères, des périls et des difficultés d'un tel voyage. On suppose que quand McMurray arriva ici, il se crut en terre canadienne mais, en 1869, quand les frontières de l'Alaska et du Canada furent déterminées, la Compagnie de la Baie d'Hudson fut forcée

d'évacuer le lieu et le drapeau étoilé remplaça celui de l'Union Jack. Pendant notre arrêt de plusieurs heures à Fort Yukon, les chiens hurlent et se battent comme des enragés. On voit ici une église et un hôpital, construits en bois rond. Nous repartons et touchons à un banc de sable. Les eaux deviennent de plus en plus boueuses et charroient quantité de terre et de sable. Il y a des îles en formation. A cinq heures nous sommes à Beaver, un petit bourg indien où un blanc tient un magasin.

Samedi, 17 août.—A cinq heures a. m., nous sommes à Rampart, à 345 milles de Fort Yukon. C'est un village d'une vingtaine de maisons. Rex Beach, auteur d'histoires sur l'Alaska, vécut ici un certain temps et l'on peut voir la cabane qu'il habita. A onze heure et demie nous arrivons à Tanana.

CHAPITRE IV

Tanana ; Fort Gibbon ; délicatesse indienne ; sur le Sybilla ; Birches ; Kokrines ; Melosi ; Ruby ; une nuit dans une baie ; Nulato ; son histoire ; cimetière indien ; Kaltag ; Anvik ; Holy Cross ; héroïque charité ; naïvetés indiennes ; l'évêque ; messe Pontificale bien servie ; le Gouverneur ; pique nique des bluets ; délicatesses indiennes ; Itidarod la dorée ; Pimute ; Russian mission ; un moine qui pleure son pape ; Marshall ; le Kashim ; Andreofski ; Old Hamilton ; S. Michel ; reliques russes ; les Sœurs Ursulines ; un accident au départ ; Gunlovin Bay ; Nome ; ouvrages d'Indiens.

Tanana est une jolie petite ville, située au confluent du Yukon et de la Rivière Tanana, navigable jusqu'à la ville de Fairbanks, à quelques cents milles d'ici. A côté de la ville est le Fort Gibbon, poste militaire américain. Au moment où nous débarquons. deux cents soldats font la parade et se préparent à partir ce soir sur un bateau du gouvernement. Les baraques et autres édifices militaires sont de vastes et belles constructions. Tanana s'est dépeuplée comme les autres villes, mais fut un jour un centre important. Le P. Jetté, S. J., fils de l'ancien gouverneur de Québec, demeure ici. Son église est une toute petite chapelle ; il a plusieurs villages à visiter. Ici, il n'a plus, à part des Indiens, que trois familles blanches et quelques soldats. Je lui rends visite ; il n'a que deux appartements attenant à la chapelle, son cabinet de travail et sa cuisine ; et pour dormir un sofa-lit. Nous devons rester ici une dizaine de jours pour attendre le vapeur Sarah qui monte de S.-Michel et y retournera aussitôt. Le vapeur Yukon qui nous a amenés ici remonte le Tanana jusqu'à la ville de Fairbanks.

Je ne peux me faire à l'idée de rester dix jours ici. Informations prises, j'apprends que le bateau à gazoline Sybilla part demain pour porter les malles jusqu'à Holy Cross. Je fais des arrangements avec le capitaine et partirai avec un autre passager. Je passe la nuit au Grand Hôtel, tenu sur la rue Principale, par un Autrichien, marié à une métisse. Je rencontre un bon canadien, Mons. Vachon, qui tient un magasin général ici. La population blanche est très restreinte ; mais il y a un bon nombre d'Indiens, dont un tiers catholiques, les autres sont anglicans, et d'autres ne font aucune religion. Autour de Tanana, les Indiens ont un plat de délicatesse : on ramasse, pendant la saison de la pêche, tous les œufs de poissons, on les met soigneusement dans des barils que l'on ferme et on les enterre. A la fonte des neiges, on déterre les barils, on les ouvre et on fait bonne fête. On s'assied autour des précieux barils et on mange avec des cuillers de bois ce mets qui est un régal dont les Indiens parlent longtemps d'avance.

Dimanche, 18 août.—Je dis la messe chez le P. Jetté à cinq heures ; je déjeune au restaurant et je m'embarque. A sept heures et demie, nous partons. Le premier arrêt est Birches, où l'on voit quelques cabanes ; le deuxième arrêt est Kokrines, gros village indien, au milieu duquel on voit l'église catholique. Le soir, nous arrêtons à Melosi, un tout petit poste. Le long du fleuve; on voit de temps en temps un petit canot appelé Kayak, monté par un indien ou une indienne, un chien est attelé et marche sur le bord du rivage traînant ainsi le canot. Çà et là, on voit les pêcheurs faisant sécher le saumon au soleil. La pêche, abondante partout, est la richesse de ces régions. A sept heures p. m., nous sommes à la jolie petite ville de Ruby, où nous allons prendre un substantiel souper dans un restaurant tenu par des Chinois. Je rencontre un bon Canadien, ami des prêtres, qu'il reçoit toujours chez lui. Il m'exprime son regret de ne pas avoir été averti de mon passage et de n'avoir pu me recevoir chez lui. Il y a une bonne église et plusieurs familles catholiques qu'un Père Jésuite visite de temps en temps. Nous partons et vers onze heures, notre capitaine, malade, jette l'ancre pour passer la nuit dans une baie, où les moustiques sont légions.

VILLAGE SANGLANT

Lundi, 19 août—Les maringouins ne nous ont laissé aucun repit. Ce fut un soulagement lorsque, à six heures a. m., nous repartions. A neuf heures, nous rencontrons le vapeur Sarah qui va à Tanana et redescendra dans quelques jours. A onze heures, nous sommes à Nulato, beau village indien et l'un des plus célèbres endroits dans l'histoire de l'Alaska. Nulato fut fondé en 1838 par un métis russe ; aucun autre établissement du pays n'a une pareille histoire de massacre et d'effusion de sang. Plusieurs fois, le village fut détruit par des Indiens. C'est ici que le lieutenant Bernard, du vaisseau de guerre anglais l'"Enterprise", fut assassiné par les Indiens en 1851, pendant qu'il cherchait les restes de Sir John Franklin, l'explorateur arctique. C'est à Nulato que, le 28 novembre 1886, le saint Archevêque Seghers fut aussi assassiné. Il était parti de Vancouver avec un compagnon de voyage un peu excentrique, dit-on, et même, quelqu'un lui conseilla de se choisir un autre compagnon. Le but du voyage était de trouver un endroit propice pour fonder une mission pour les Indiens. Mais, les deux voyageurs eurent à souffrir tant de misères et de difficultés que le compagnon de l'archevêque devint soudainement fou et tira à bout portant sur lui. La mort fut instantanée.

Mais, les jours de guerres et de deuils sont déjà loin, à présent les Indiens sont doux et pacifiques. Le P. Perron, S. J., demeure ici ; malheureusement, il est absent. Nous passons quelques heures et je vais visiter l'église, le presbytère et le couvent, où trois Sœurs de Ste-Anne enseignent. Nulato est à 291 milles en bas de Tanana. Une curiosité du village est le cimetière indien, situé sur le penchant d'une colline. Les corps quelquefois sont perchés sur des échasses ou sur les arbres. Les tombes ont un intérêt spécial. Elles sont couvertes de petites cabanes, sur le toit desquelles sont peints de grossiers dessins d'animaux, d'oiseaux et de poissons. Les objets accumulés sur quelques-unes de ces tombes sont des fusils, des raquettes, des mocassins et autres objets ayant appartenu au défunt. Une décoration en vogue est un grand plat de fer blanc renversé et fixé sur une grande perche. Quand on approche du village et qu'on aperçoit toutes ces petites cabanes décorées de petits pavillons de toutes les couleurs et que bientôt on peut voir les dessins et les autres décorations, on se demande avec surprise ce que signifie cette étrange cité en miniature.

A deux heures nous partons et à cinq heures, nous arrêtons à un tout petit village appelé Kaltag.

Mardi, 20 août.—Nous avons bien reposé et avons parcouru une longue distance pendant la nuit. Vers quatre heures, nous arrêtons à un autre tout petit poste. Anvik, et à six heures nous débarquons à Holy Cross, appelée autrefois Koserefski. Vus du fleuve, l'église d'Holy Cross, le presbytère et le couvent, ainsi que l'hôpital présentent un frappant contraste à côté des misérables huttes et cabanes indiennes qui forment le village. Un vieux vapeur ancré dans le port et appelé Oil City, sert d'hôtel pour les blancs qui arrêtent ici. Il y a un poste de télégraphie sans fil. Les PP. Jésuites, qui sont ordinairement deux ou trois, et six frères, tiennent le bureau de poste. Les Sœurs de Ste-Anne sont une dizaine ; elles dirigent un Orphelinat et un petit hôpital pour les Indiens. En 1850, une église russe avait été construite ici, qui fut plus tard abandonnée.

Il y a quelques métis russes, mais ils sont tous catholiques, ainsi que tous les habitants du village. De vastes jardins sont remplis de toutes sortes de légumes et de fleurs. Les Sœurs me disent que tout cela leur coûte dix fois plus d'ouvrage et de soin que dans la province de Québec. Elles récoltent assez de légumes pour en donner aux PP., à la communauté et aux enfants aux deux principaux repas du jour pendant toute l'année. Elles-en vendent aussi aux officiers des vapeurs qui passent et font ainsi quelques bénéfice. Du reste, elles ne reçoivent rien des parents et amis des

enfants dont elles ont la charge. Les Indiens ne connaissent pas ce que c'est que la reconnaissance, comme le prouve le fait suivant :

Il y a quelques semaines, un Indien venait trouver le P. Delon, S. J., supérieur de la mission, et lui disait : "Combien me donnes-tu si je t'envoie mes trois garçons pour ton école?" Pour eux, c'est faire une faveur aux PP. et aux Sœurs que d'envoyer leurs enfants pour être nourris, habillés et instruits à l'Orphelinat. J'arrive donc chez les Sœurs qui n'en reviennent pas de leur surprise ; une couple d'elles sont ici depuis quinze ou vingt ans et n'ont jamais eu la visite d'un prêtre de Québec. "Il en passe quelquefois sur les vapeurs, me disent-elles, mais, ils n'arrêtent pas nous voir. Votre visite est une belle récréation pour nous et nous nous en souviendrons longtemps.

UNE VISITE PASTORALE

Mercredi, 21 août.—Hier, à mon arrivée, les PP. les Sœurs et les enfants étaient occupés à décorer l'église, la maison, la salle : une fête se préparait. L'évêque de l'Alaska, Mgr Crimont, était attendu ; il arrive aujourd'hui sur un petit vapeur appartenant à la compagnie des PP. Jésuites, et qui fait un voyage chaque été pour visiter les établissements isolés. La température est superbe, seulement les moustiques sont légions, les bonnes Sœurs me donnent un moustiquaire pour me protéger la tête ; elles ont été bien amusées quand je leur ai dit qu'on me donne le voile au jour de S.-Jeanne de Chantal et qu'elles me mettent au rang des veuves ! Autour du village, il y a beaucoup de framboises et de bluets ; je suis à savourer ces fruits, quand j'entends le cri du bateau le S. Joseph et je descends aussitôt au rivage. Sa Grandeur débarque, accompagnée de deux Pères et de quatre Sœurs Ursulines qui viennent de leur mission d'Aculerak dans le delta du Yukon, et qui vont redescendre pour hiverner sur l'île S. Michel où elles ont une maison, restée fermée depuis une couple d'années. Une réception solennelle a lieu à l'église. Les orphelins et les Sœurs chantent. Mgr bénit la foule et prend la parole. Il rappelle les saints désirs qui remplissaient son cœur de jeune prêtre, quand, il y a vingt-cinq ans, il abordait pour la première fois au sol sacré d'Holy Cross, pour y résider comme chapelain de la Mission. Il n'y avait pas alors la belle église et les édifices confortables que nous voyons aujourd'hui et dont seraient fières bien des paroisses. Tout était pauvre, à l'état de projets et de rêves. "Aujourd'hui, mes chers enfants, dit Sa Grandeur, je vois plus que la réalisation de mes désirs et de mes rêves, je viens à vous comme le premier évêque de l'Alaska, non pas seulement pour bénir,

comme autrefois, mais pour administrer le sacrement qui fait les forts et les parfaits chrétiens..."

La parole onctueuse et paternelle du vieux missionnaire devenu prélat impressionne vivement les enfants et les parents, qui se retirent heureux et fiers, après avoir baisé l'anneau du premier évêque de l'Alaska. J'avouerai franchement que je partageais moi-même les sentiments des assistants. Je repassais en même temps dans ma mémoire ce que j'avais vu et entendu depuis un mois touchant les privations et les misères des missionnaires, le martyre du Saint Archevêque Seghers, de Vancouver, et le dévouement héroïque de nos petites Sœurs Canadiennes, exilées sur ces plages désolées du Yukon et de l'Alaska. Ils étaient bien embrasés d'une soif brûlante ces généreux missionnaires du Christ, hommes et femmes, qui emportèrent et maintiennent ici le flambeau de la foi, mais dfférente était leur soif de celle qui menait les aventuriers chercheurs d'or. Ce ne fut pas certes, l'amour du gain, ce ne fut pas non plus la pensée d'une vie tranquille et confortable, pas même l'idée de la reconnaissance que leur témoigneraient les êtres délaissés auxquels ils voulaient faire du bien. C'était là une vertu ignorée de ces pauvres sauvages du Nord, comme je l'ai déjà dit plus haut.

L'HEROIQUE CHARITE

J'avais un jour l'occasion de visiter la belle église de Ste-Agathe des Monts. Sur un mur du vestibule, je lisais l'inscription suivante : "La Charité seule a élevé ce temple au Seigneur." Ici, sur les rives de ce grand mais solitaire Yukon, une inscription analogue, écrite en lettres d'or, pourrait être placée : L'héroïque Charité seule a fait naître et entretient cette mission. Les PP. Jésuites ont construit et maintiennent presqu'entièrement aux frais de leur Congrégation cet établissement pourvoyant aux besoins spirituels et temporels des Sœurs et des Orphelins. Je demandais au Rév. Père Sifton, S. J., supérieur de la Mission de l'Alaska-Nord, où et comment l'on se procurait la nourriture pour tant de monde. Il me répond : "On mange beaucoup de poisson et il y en a en abondance, puis, pour la viande, nous avons une Reindeer Station. Là-bas, à quarante milles dans les montagnes, nous avons sept ou huit cents rennes que deux Frères et quelques Indiens soignent et gardent jour et nuit. De temps en temps, un de nos Pères va passer quelques semaines avec eux pour leur dire la messe. C'est un bien dur et bien pénible travail pour tous ceux qui sont là, l'hiver à cause du froid qui atteint jusqu'à 80o degrés, et l'été à cause des moustiques.

Ne croyez pas, pourtant, ajoutait le Père, que personne, religieux ou religieuses, vont murmurer. Tous sont heureux et ne demandent qu'à continuer longtemps encore leur vie, toute faite de dévouements et de sacrifices. L'an dernier, deux Sœurs de Holy Cross eurent la permission d'aller à la Maison Mère de Lachine et ensuite visiter leurs parents. Elles hésitèrent à partir et ne se décidèrent que sur la promesse qu'elles reviendraient. A S. Michel, vous rencontrerez le vieux Père Robaut que l'on veut renvoyer au Sud, à cause de son grand âge et de ses infirmités, il sollicite la faveur de mourir parmi ses chers Indiens, où il travaille depuis le 13 juillet 1886."

A 8 heures p. m., une réception est donnée à Sa Grandeur, par les Orphelins du Couvent. Les enfants récitent des dialogues, chantent et font de la musique. Puis Mgr parle de nouveau. Il dit l'honneur qu'il y a pour la mission de recevoir son premier pasteur, puis les PP. Missionnaires et les Sœurs Ursulines. "Nous avons même, continue Sa Grandeur, en souriant et en me désignant, l'honneur d'avoir un prêtre de Québec, M. l'abbé Poulin, qui vous adressera la parole et saura vous intéresser, car il a beaucoup voyagé et, partant, il a beaucoup à dire. Une autre faveur s'ajoutera encore à celle-ci et fera de cette semaine la plus mémorable dans l'histoire de Holy Cross. Dans quelques jours, le Vapeur Sarah passera ici, en route pour S. Michel. Il aura à son bord le gouverneur de l'Alaska, son épouse et le grand explorateur Norvégien Stephenson. Ils s'arrêteront vous voir et vous adresser la parole".

LA DISCIPLINE

Jeudi, 22 août.—Je vais à la salle des plus jeunes orphelins, située dans une autre maison en arrière du Couvent principal. Les enfants m'entourent et veulent toucher à mes habits, à ma montre. Les Sœurs me prient de les excuser : "Ce sont des petits sauvages et ils regardent avec leurs doigts." Elles me racontent comment ils sont difficiles à discipliner, surtout sur le chapitre de la propreté. Une salle de bains et de toilette ne leur dit pas grand chose. Pour les punir et les former, la Sœur me dit qu'elle les prive de leur lunch de l'après-midi ou ne leur en donne que la moitié. Le lunch, c'est une tranche de pain sec qui leur est servie, et pour eux, c'est un morceau de gâteau. Ils mangeront, à table, leur poisson ou leur viand ainsi que leurs légumes, et garderont leur pain pour dessert. Quand ils sont privés ainsi de leur pain, ils peuvent pleurer une heure et même deux. La bonne Sœur a donc là un excellent moyen de discipline. Un jour que le cheval du Frère jardinier laisse tomber

quelque chose sur le trottoir : "Ma sœur, ma sœur, dit un enfant, regardez le cheval, il n'aura pas son lunch, je vas aller dire au Frère de ne pas lui donner son lunch."

Les Sœurs me parlent des grands froids des longs hivers de huit mois, dont six sont presqu'entièrement des jours sans soleil. Le froid est si vif parfois que non seulement des clous se cassent, mais même des planches se fendent pendant la nuit, avec un bruit épouvantable. On dort sous des monceaux de couvertures, surtout sous des peaux d'animaux sauvages, et l'on prend bien soin d'entretenir les feux ; heureusement, le bois est en abondance. Gare à ceux qui remuent pendant la nuit. Une pauvre Sœur me racontait qu'une nuit elle s'était gelé une partie du pied. Les Sœurs ont des manteaux et des bonnets de fourrures pour l'hiver ; elles portent de grosses bottes également faites de peaux de fourrure et elles mettent dans ces bottes un peu de foin, ce qui empêche, paraît-il, le froid de traverser. Cependant, les ténèbres sont plus difficiles à endurer et plus énervantes que le froid ; elles n'y peuvent s'habituer et deviennent malades de travailler ainsi à la lampe. Il n'y a d'électricité que dans les villes.

Vendredi, 23 août.—Je dis la messe à la chapelle de l'Orphelinat et déjeûne chez les Sœurs chaque matin. Je fais remarquer à la Sœur que les œufs ont le goût rance. "Ils sont vieux, me dit-elle, ils nous viennent de Seattle, nous ne pouvons garder de poules ici ; elles se gèlent les pattes en hiver et il faut les tuer." Je vais prendre le dîner et le souper avec Mgr et les PP. au presbytère. Aujourd'hui, Mgr vient me voir à l'hôpital où j'ai ma chambre et me demande comme une grande faveur de servir comme archi-prêtre à la messe pontificale qu'il veut chanter dimanche. La température serait délicieuse sans ces maringouins qui rôdent jour et nuit. Les bonnes Sœurs ont pourvu mon lit de rideaux de points et, comme il fait assez frais la nuit, je repose bien. Les Sœurs m'ont expliqué aujourd'hui, comment préparer une friandise en vogue partout dans l'Alaska, mais surtout au Nord.

L'ACUTAK

C'est l'Acutak, qui correspond à notre crème à la glace, c'est un composé d'huile de veaux marins (seal-oil) ou encore de graisse de renne, d'ours ou de caribou, ou encore de saindoux assaisonné de sucre ; on ajoute un fruit noir qui a un fort goût de musc, désagréable pour les blancs, (ce fruit ressemble à nos mûres). Le tout est saupoudré de neige fraîchement tombée. Ainsi préparé, on conserve l'Acutak pendant la froide saison, qui

dure au moins huit mois, et l'on en offre aux visiteurs que l'on veut bien traiter. Les blancs, comme le brave curé de Holy Cross, qui pousse l'héroïsme jusqu'à goûter avec les Indiens de cette crême à la glace nouveau genre, sont considérés comme leurs plus grands amis et même comme appartenant à la tribu.

UN MET NATIONAL

Le mets national des tribus Chilkats et les Chilcoots, qui sont dans le voisinage de Juneau, est peut-être encore plus recherché. On se sert du fruit saumon, qui a une couleur rouge et un goût de musc aussi. Ces Indiens sont très friands de ce fruit ; mais il doit être bien assaisonné. Voici comment on le prépare. Les femmes ramassent les têtes de saumons et les enterrent. On les laisse sous terre pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils deviennent *mûrs et très odoriférants.* Si elles ne sentent rien, ce n'est pas bon ! On les déterre ; on les jette au fond d'un vieux canot, on jette ensuite parmi ces têtes des pierres rougies au feu. Après qu'elles se sont refroidies, on les enlève et les femmes Chilcoots ou Chilkats entrent nu-pieds dans le bateau et piétinent ces têtes de saumons, de manière à en extraire toute l'huile qu'elles contiennent. On arrose ensuite les fruits saumons avec cette sauce pour les manger. Les Indiens disent que c'est un mets délicieux, un plat de gourmets, quoi !

MOUSTIQUES ASSASSINS

Samedi, 24 août.—Je suis allé jusqu'à l'extrémité du village, où nous débarquions l'autre jour. Tout près de Oil-City, il y a des framboises en abondance. J'en ai mangé quelque temps; mais, mon voile ne me protège pas les mains contre les moustiques qui triomphent aisément de ma gourmandise. Je passe à travers les maisons indiennes, où les chiens menacent de me faire un mauvais parti; heureusement qu'ils sont fortement enchaînés et que j'en suis quitte pour le *concert gratuit.* Revenu à la maison, je cause de ce fléau des moustiques avec une Sœur. Elle me dit que plus l'hiver est froid, plus il y a de mouches et de maringouins l'été suivant: les premières durent un mois et les autres viennent ensuite ; mais, il y en a toujours qui ne connaissent pas leur temps et souventes fois, vous les voyez ensemble. Puis, quand les deux mois sont passés, si le temps reste chaud, il y en a encore ! C'est le grand ennui et la pire des nuisances pour les gens comme pour les animaux. A Kayokuk, près de Nulato, en 1899, un homme fut tellement mordu par les maringouins

qu'il en mourut. L'année suivante, un autre devenait fou. à la suite des morsures de ces insectes. Le lieutenant Schwatka, explorateur bien connu qui visitait ces régions, il y a quelques années, rapporte ce fait. Il assure que le maringouin chasse et tue les ours le long du Yukon. Ces animaux, pressés par la faim, descendent à la rivière pendant la saison de ces insectes, sont attaqués et mordus par eux autour des yeux, au point de devenir aveugles et meurent ensuite de faim.

Dimanche, 25 août.—Après la messe pontificale, Mgr prêche et confirme. Le dîner pris et la récréation terminée, j'entre à la salle des jeunes et cause avec eux et la Sœur qui en a soin. Tout-à-coup celle-ci me dit : "Voyez ce qu'ils me font, deux qui ont été confirmés ce matin et sont à se battre !" Elles les fait venir et leur fait une morale, leur dit qu'ils devraient avoir honte, qu'ils viennent d'être confirmés, Mgr leur a si bien parlé, etc. "Mais, ma Sœur, répond le plus fûté des deux, Mgr nous a dit que nous allons être des soldats, que nous allons devenir plus forts, des hommes, nous voulons voir qui a reçu le plus de force." La Sœur me dit alors toute la misère qu'elles ont à leur enseigner et faire comprendre la religion. Le P. Jetté, à Tanana, m'avait dit la même chose. Ca prend, me disait le bon missionnaire, trois générations avant qu'ils comprennent leur religion.

Lundi, 26 août.—Nous nous levons à quatre heures. C'est le pique-nique annuel des enfants, donné par les officiers du vapeur S. Joseph, naviguant sur la rivière Shageluck, navigable jusqu'à Itidarod, à peu près à cent milles à l'intérieur. Cette petite ville fut un jour un centre important et prospère, mais, il s'est dépeuplé comme les autres. Les mines d'Itidarod ont produit en deux ans $6,000,000. A Flatt Creek, un claim produisait, pendant la belle saison, une moyenne de $40,000. par semaines. Nous embarquons, et aussitôt les prêtres au nombre de trois disent la messe ; les Sœurs et les enfants communient. Nous allons jusqu'à vingt-cinq milles du Yukon et là, nous sommes dans la région des bluets. Les enfants débarquent et partent en courant. Ils en ramassent douze chaudiérées ; après le diner, la pluie s'étant mise de la partie, nous revenons à la maison. Après le souper, je donne une longue conférence aux Sœurs.

Mardi, 27 août.—La journée est sombre et froide ; il pleut.

Mercredi, 28 août.—A neuf heures, le Sarah nous arrive. Le Gouverneur de l'Alaska est à bord avec beaucoup de passagers. L'explorateur Stefenson devait y être, mais il a manqué son bateau à Fort Yukon. Le Gouverneur et une vingtaine de passagers viennent

au Couvent. Les enfants leur font une belle réception, chantent, récitent des dialogues, etc. Le Gouverneur les félicite, les remercie, les encourage et leur promet de s'occuper de leur maison. Puis, nous embarquons tous et à midi, le Sarah lève l'ancre et l'on part.

A deux heures p. m., nous arrêtons à Pimute. Sur une pointe qui s'avance dans le fleuve, on voit un troupeau de rennes qui viennent boire au fleuve. A Pimute, les PP. ont une église et une bonne petite mission. A huit heures, nous sommes à Russian Mission. Il y a ici un moine russe, aux longs cheveux et à la longue barbe. Il vient au devant de nous pour nous conduire à son église et la faire visiter. On y voit de belles et riches choses ; mais, il n'a plus de congrégation, et ne reçoit plus rien de son gouvernement, son pape, le Tsar, étant détrôné. Il est très-pauvre et devra partir bientôt ; en attendant, les visiteurs lui donnent quelques oboles.

Jeudi, 29 août.—A deux heures p. m., nous sommes à Marshall, village de blancs et d'indiens ; en arrière il y a des montagnes où l'on travaille dans les mines d'or.

LE KASHIN

A trois heures, nous repartons et à cinq heures nous arrêtons à Pilote Station où demeure un Père et un Frère Jésuites. Nous allons à terre et visitons le Kashin, lieu de réunion des Esquimaux. C'est une construction creusée dans la terre et excédant le sol de trois ou quatre pieds bâtie en bois, recouverte de terre. Sur le toit, il y a une fenêtre qui laisse entrer un peu de lumière ; on pénètre dans le Kashin par une ouverture basse de deux ou trois pieds, fermée par des peaux d'animaux sauvages. C'est là que se font les fêtes et les réunions. Le soir de ces jours, tous se réunissent dans le Kashin ; le chef de famille entre le premier, fait une petite danse, chante un compliment et jette son présent au milieu du groupe, puis va s'asseoir à sa place. Quand tous ont ainsi donné l'homme le plus influent distribue les objets suivant le goût de chacun. Ces fêtes incluent des danses indiennes et du chant accompagné au son de tambours faits avec des peaux de baleines ou d'éléphants de mer. Leurs danses sont jolies et modestes, rien qui ressemble aux folles danses modernes ! Les hommes dansent ensemble, un par un, tournant, agitant leurs bras, la tête,les jambes, jouant une sorte de pantomime, le tout rythmé sur le chant. Les danses des femmes feraient honte à bien des femmes blanches, qui se disent chrétiennes, elles sont si modestes, si élégantes, et si gracieuses! Elles ne sautent pas, elles ondulent leur

corps gracieusement, tournent la tête et se sourient l'une à l'autre et il y a une vive et réelle expression dans leurs gestes. Les femmes dansent en groupes, portant, la plupart, un bouquet de plumes dans leurs mains, (il n'y a pas de fleurs en Alaska, en hiver). Pour la danse, elles revêtent le pittoresque et riche parky, (manteau de fourrure) et une couronne de plumes de canards sur la tête, et elles chaussent de longues bottes de veau marin.

Vendredi, 30 août.—De bonne heure, nous sommes à Andreofski, où il y a un grand établissement de pêche aux saumons ; les édifices et le village sont éclairés à l'électricité. Nous prenons quantité de boîtes de saumons. Le Père Jésuite Keese et le Frère Kehoe, viennent nous rencontrer à bord ; ils sont en tournée de mission. A dix heures, nous repartons. Au soir, un bal est donné en l'honneur du Gouverneur qui voyage avec nous.

Samedi, 31 août.—Nous arrêtons à un petit village d'aspect misérable, Old Hamilton, que nous ne quittons qu'au soir. Il pleut et il vente ; aucune tentation de descendre à terre.

Dimanche, 1er septembre.—Enfin nous voici dans la mer de Behring et tout près de l'île S. Michel. Mais, le vent est très-fort et nous passons toute la journée à l'ancre, vis-à-vis, le petit village indien, appelé Steben, du côté opposé au village des blancs.

Lundi, 2 septembre.—Enfin, après le dîner, le vent s'est apaisé assez pour nous permettre de descendre à terre. S. Michel est à soixante milles de l'embouchure du Yukon et à 2,200 milles de White Horse Rapids. C'est une réserve militaire ; le gouvernement américain a ici de vastes et confortables baraques. Il y a deux bons hôtels, un restaurant, deux grands magasins et en été une population de quelques cents blancs de toutes nations, à part les militaires dont le nombre est variable. La Compagnie de navigation White Pass et Yukon a ici ses usines. On voit sur les rivages une dizaine de vapeurs qui ne voyagent plus, vu la dépression des affaires et qui sont là à se détériorer et à pourrir. Tous ces bateaux, autrefois, montaient et redescendaient le fleuve.

ST-MICHEL

S. Michel fut fondé en 1833, par Michel Tebenkoff, officier de la Compagnie russe de fourrures. Plusieurs reliques de l'occupation russe sont à voir et sont intéressantes : le fort en bois d'un diamètre de douze pieds environ, de forme octogone, dans lequel on voit des canons en miniatures, deux autres constructions russes et l'église grecque schismatique russe, que j'ai visitée et qui renferme de très-

beaux candélabres et des ornements très-riches. Elle est fermée ; il n'y a plus de russes ici.

L'île est un glacier ; à un pied et demi dans le sol, on est sur la glace ; il n'y a aucun arbre, aucun jardin ; on ne voit qu'un peu de mousse et de foin sauvage, le sol est remplis d'eau; on ne saurait y marcher sans être préalablement bien chaussé. On trouve dans cette mousse des atocas et des bluets. Il y a une belle petite église catholique, et le vieux missionnaire, le P. Robaut, la dessert depuis quelque temps. Il y a aussi le petit couvent des Sœurs Ursulines fermé depuis deux ans, mais qu'elles viennent rouvrir ; elles ont fait route avec nous depuis Holy Cross. Le P. Robaut est en Alaska depuis quarante ans ; il me dit qu'il n'a jamais vu un automobile ; il y en a quelques-uns en Alaska, mais, il a toujours été avec les sauvages dans les missions isolées. C'est un érudit en langues indiennes. Il m'offre l'hospitalité ; il a une bonne chambre pour moi dans son petit presbytère, assez confortable, mais, il me prévient qu'il ne me donnera pas mes repas, qu'il fait sa cuisine lui-même, mais n'en fait pas pour les autres. Les Sœurs Ursulines viennent me prier de leur dire la messe tous les matins et m'offrent mes repas.

Dimanche, 8 septembre.—Le vapeur océanique Victoria arrive enfin de Seattle. C'est ce vaisseau qui doit nous ramener. Trois Sœurs de la Providence qui tenaient un hôpital à Nome sont à bord, et vont partir par le Sarah pour aller à leur maison de Fairbanks, leur Maison-Mère ayant décidé de fermer la mission de Nome.

Lundi, 9 septembre.—Il pleut et il neige. Le temps nous est bien long ; pas besoin de dire qu'il n'y a rien d'intéressant ici ; ce qu'il y a à voir peut être vu dans quelques heures. Au loin, on aperçoit les rives désolées, aucune végétation et presqu'aucune habitation.

Mardi, 10 septembre.—Deux cents soldats qui sont ici depuis quelques mois à s'entraîner partent pour des lieux inconnus. Il en reste une trentaine et il doit y en arriver d'autres.

Mercredi, 11 septembre.—Les Sœurs de la Providence s'embarquent. C'est le dernier voyage du bateau qui remonte le Yukon cet automne. Ces départs ne sont pas de nature à nous égayer.

Mercredi, 18 septembre.—La pluie et la neige tombent encore. Enfin, à 4 heures p. m., après dix-huit jours d'attente sur cette plage désolée, on nous embarque et le départ aura lieu pendant la nuit. A huit heures, un accident assez grave m'arrive. Je causais avec quelques personnes et je leur dis que je m'en vais à ma cabine, je fais quelques pas en arrière et buttant contre un obstacle, je tombe à la renverse sur le pont. Le coup fut si fort que je m'évanouis.

On me transporte à ma chambre et je reprends connaissance. Le docteur du vaisseau est à mes côtés et le P. Sifton, qu'on est allé chercher sur l'île. On me donne les soins requis mais je ne dors pas de la nuit. Avec cela, ajoutons que l'agent m'avait donné la plus misérable cabine du bateau, en m'assurant que c'était la meilleure. Je devais être seul, et nous sommes trois ; l'un de mes compagnons est bien tranquille, mais, l'autre ronfle comme un orgue. Les passagers de la cabine voisine se plaignent qu'ils ne peuvent dormir ! puis, nous sommes à côté d'une porte qui bat toute la nuit et dans ce taudis, il n'y a qu'un *port hole* qu'on ne peut ouvrir parce que la mer de Behring n'est pas douce et veut envahir notre logis !

Jeudi, 19 septembre.—Le docteur et les Sœurs viennent me voir. Je leur ai demandé en grâce de me donner de l'air, si on veut que j'arrive en vie à Seattle. Impossible, me dit-on, tout est rempli partout. On installe, pour me consoler un peu, un éventail électrique.

A 8 heures, nous arrêtons à Gonlovin Bay, dans la Péninsule Seward. On y prend une cargaison de poisson et nous repartons le soir. Je n'ai pas même pu monter sur le pont pour voir cet établissement de pêche, qui, paraît-il, est considérable.

Vendredi, 20 septembre.—De bonne heure, nous sommes vis-à-vis Nome, à deux milles du rivage. Des petits bateaux transportent ceux qui veulent débarquer et voir la ville. Pour moi, impossible d'y songer ; je ne vais sur le pont que quelques instants. La ville paraît jolie, mais elle se vide encore plus que les autres. Il y eut ici déjà une population de 35,000 blancs, il y en a à peine deux cents aujourd'hui. C'est pour cela que les Sœurs sont forcées de fermer leur hôpital ; les P P. Jésuites ferment aussi l'église des blancs. Ici les Esquimaux travaillent l'ivoire des défenses de morses ; ils en font de fort jolis objets. J'ai pu m'en procurer quelques-uns.

CHAPITRE V

La Mer de Behring ; naïveté et superstitions indiennes ; Port Moller; les volcans ; les pêcheries ; un enterrement en mer ; Port Morshovoy ; Seward ; Cordoba ; la ville ; messe ; un chemin de fer rare ; les richesses du pays ; ses distances ; Seattle ; Victoria , Vancouver ; changement d'itinéraire ; Kamloops ; Glacier; Medecine Hat ; Swift Current ; Moose Jaw ; Ré ,ina ; rencontre de Mgr Béliveau ; Winnipeg ; Thief River, Minn. ; feux de forêts ; Duluth ; la fumée ; Nestoria, Mich. ; Calumet ; Marinette et Green Bay, Wis. ; Schaffer, Mich ; retour à la maison.

Samedi, 21 septembre.—Nous filons maintenant sur la Mer de Behring, qui est fort mauvaise aujourd'hui. Beaucoup de passagers sont malades. Je me remets peu à peu de mon accident, je suis encore alourdi et incapable de rester debout longtemps. Je dors un peu, le jour, pendant que l'"orgue à tuyaux", sort prendre un peu d'air, mais, c'est un instrument infatigable que nous avons là, qui peut ronfler jour et nuit. Entre temps je recueille différents renseignements sur le pays et ses habitants. Les Esquimaux saisissent difficilement ce qu'on leur dit et ne comprennent pas toujours ce qu'ils voient. Un jour, en 1899, plusieurs d'entr'eux vinrent à Nome, montrer des ouvrages en ivoire pour en vendre aux étrangers. Un Américain qui regardait de jolis cure-dents, enlève son ratelier pour le nettoyer avec cet instrument, alors les Esquimaux poussent des cris d'épouvante et s'enfuient à toutes jambes, laissant là leurs marchandises. Le lendemain, l'un d'eux revint en tapinois pour ravoir son panier. Ils ont vu les blancs manger des fruits en conserve ainsi que de la viande ; ils ont vu d'ailleurs préparer et mettre le saumon en boîte ; or, un jour, un aubergiste de Nome reçut un victrola, ils nommèrent cela "de la musique en boîte !" Comme l'aubergiste faisait souvent jouer le Victrola pour attirer la clientèle, les Esquimaux, curieux, entraient et séjournaient de longues heures dans l'auberge, avides et curieux d'entendre "la musique en boîte", mais c'était au détriment de la clientèle blanche. On n'aimait guère l'odeur nauséabonde des pauvres sauvages, on n'aimait pas non plus leur manière d'user le tabac, car, non seulement ils fument, mais aussi ils mâchent presque constamment le tabac; quand ils sont fatigués et veulent se reposer un peu, il font une boule de leur chique et la mettent sur l'oreille, comme un homme d'affaire y met son crayon; en un mot, les blancs firent savoir à l'aubergiste qu'ils ne fréquenteraient plus son auberge si ces Indiens continuaient à y venir. L'aubergiste imagina un

13

moyen original de se débarrasser d'eux. Comme il lui manquait un doigt de la main droite, il fit mine de mettre ce doigt dans son oreille, avec force contorsions et cris de douleur, enfin, il tire sa main et la montre aux Esquimaux ; ceux-ci crurent que le doigt était rentré dans la tête, poussé par "la musique en boîte" ; ils poussèrent des cris de frayeur et s'enfuirent. Comme tous les gens peu instruits, les Indiens sont très-superstitieux. Tuer un écureuil est toujours de mauvais augure. Tuer une loutre, pour un homme, est une affaire terrible : l'esprit de cette loutre entre dans le corps de sa squaw et elle devient une sorcière. Ils aiment beaucoup les drogues et donnent tout ce qu'ils ont pour s'en procurer. Et, malades ou en santé, ils en avalent le plus possible. Ils détestent une médecine agréable à prendre, elle n'est bonne à rien, plus le goût d'une médecine est amer et méchant, meilleure elle est.

Lundi, 23 septembre.—Je suis assez bien et je peux rester debout. Nous sommes maintenant dans les îles Aléoutiennes ; nous arrêtons au port Moeller dans un groupe d'îles appelées les Iles Kudibines, sur l'une desquelles, en face de nous, fume un volcan. Toutes ces îles ainsi que la péninsule Aléoutienne sont remplies de volcans. Ceux-ci ont dû exister autrefois dans tout ce vaste pays de l'Alaska et même dans le Yukon. Les mineurs nous disaient que parfois, sur une belle veine de quartz aurifère, ils constataient soudain une cassure, qui rendait impossible la poursuite de leur travail. Des tremblements de terre avaient dû en être la cause. Les volcans existent surtout ici dans les îles ; ils forment, dit-on, une courbe vers le Sud-Ouest et rejoignent ceux des îles Kuribes et du Japon, complétant ainsi ce qu'on a appelé l'anneau de feu du Pacifique. En 1912, le 6 juin, les passagers du Vapeur Dora, qui passait dans ces parages, virent une énorme colonne de feu et de fumée sur le Détroit Shelikoff, ordinairement si tranquille. Ils entendirent des détonations et des explosions et, soudain, ils virent que le sommet du Mont Katmaï avait disparu. L'éruption fut épouvantable ; les cendres se répandirent jusque dans l'île Kodiak et sur les rives du détroit de Shelikoff et couvrirent le sol de vingt pieds d'épaisseur. La mer dans ces régions semble sur des volcans. A Bagosloff Island, un jour, la mer bouillait littéralement, et des millions de poissons, d'oiseaux, de veaux-marins, etc., cuits, flottaient à la surface des eaux. Depuis quelques années des îles nouvelles ont surgi ; des tremblements de terre formidables ont secoué des millions de tonnes de glace. Une dizaine de volcans sont actuellement en éruption ; nous en avons vu quatre. Sur l'île Munivak, le volcan Old Moses vomit un courant de feu, qui servit longtemps

de phare aux marins. Les Indiens Aléoutes disent que le Mont Chernavoro, appelé aussi S. Augustin, situé à Cook Inlet, est la demeure de deux dieux en guerre, l'un du feu, l'autre de l'eau. A Kutan, dans l'île du même nom un volcan gronde sans cesse. Pogremo, dans l'île Unimack, est actif, mais d'une excessive propreté: il ne jette jamais de cendres sur la blanche robe de neige où la nature l'a placé. Pavlop, volcan de 9,000 pieds d'altitude, est aussi très-actif et ses éruptions, venant à des époques indéterminées, lui ont fait donner le nom de Old Pap Off. Makushan, près d'Unalaska, fume depuis longtemps, ayant à son cratère des dépôts considérables de soufre. Kukeanof, dans la baie de Stepovak, semble avoir été créé pour rendre la vie misérable aux Indiens. Son cratère est dans un champ de glaces éternelles et ainsi, en quelques instants, on peut passer d'un endroit plus chaud que Panama à un autre froid comme le Pôle Nord. La fumée et la vapeur sortent par des crevasses de glace. Parmi les volcans actifs, on cite encore : Becharof, près de Cold Bay, Redoub, sur le Cook Inlet, Iliamma, Douglass, etc. Outre cela il y a des centaines de cratères éteints dans ces régions.

J'ai déjà plusieurs fois parlé de la pêche et de l'abondance du poisson ; c'est certainement aujourd'hui la grande ressource et la richesse du pays. Aucun pays du monde n'est supérieur à l'Alaska et au Yukon sous ce rapport. Non seulement, les Indiens peuvent vivre presque exclusivement de poissons, mais encore, ils en font sécher pour nourrir leurs chiens, et il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui en ont vingt-cinq ou trente. Le plus large établisement de pêche est à Karluk, dans l'île Kadiak. Il y a, en été, onze mille employés. On en sort chaque année deux cents mille boîtes au moins, coutenant 3,000,000 de saumons. Un simple coup de seine, un jour, avait apporté 17,000 saumons.

Sur le soir de ce jour, 23 septembre, un passager de Nome en route pour Seatle meurt sur le navire. Nous repartons pour un autre poste de pêche plus au sud.

Mardi, 24 septembre.—Le capitaine O'Brien, un bon catholique irlandais, vient m'annoncer la mort du passager de seconde, Dick Webber, et me demande pour faire la cérémonie des funérailles en mer. C'est un pauvre veuf qui a un enfant dans une institution de charité à Seatle et un autre à Chicago, mais, comme il n'a aucun argent, on a décidé de jeter le corps à la mer. J'exprime au capitaine le regret qu'on ne m'ait pas prévenu ; cet homme aurait peut-être voulu se confesser, et les Sœurs de la Providence qui sont à bord et qui sont toujours si dévouées l'auraient préparé aussi à la mort. Mais, le capitaine me dit qu'on ne l'a pas averti lui-même de la

condition de cet homme, qu'on lui assure qu'il était bon catholique et qu'il a vu les P P., à Nome avant de s'embarquer. On lui a même dit qu'il ne se rendrait pas vivant à Seattle, mais il ne voulait pas mourir en Alaska. Enfin, une dame italienne, qui a passé quelques années au Nord, arrive et assure que Dick Webber a été à son service et faisait sa prière tous les soirs. Alors, je réponds au capitaine que je ferai la cérémonie. Et, avis est donné que la lugubre cérémonie aurait lieu le soir à sept heures, et que je serais l'officiant. Les passagers viennent m'exprimer leur satisfaction que je sois prié d'officier de préférence à un évêque anglican qui est au nombre des passagers et qui n'a pas l'air très populaire. Je demande à mon inspecteur d'écoles et aux Sœurs de préparer le chant du Libéra. A sept heures p. m., la sirène du bateau crie, la cloche sonne, le bateau arrête, tout le monde se rend sur le pont du vaisseau où doit avoir lieu la cérémonie. Le corps, préparé et mis dans un sac de forte toile à voiles avec de grosses roches aux pieds, est déposé sur une planche. J'arrive ; je chante le Libera avec les Sœurs et Mons. Beaulieu ; après avoir béni le corps et chanté l'oraison, je dis en anglais : Nous allons réciter cinq "Pater" et cinq "Ave" pour son âme et pour tous les défunts ; puis je fais signe au capitaine que c'est tout. Alors, celui-ci demande de chanter l'hymne anglais : "Nearer, my God, to thee" et cela fait, on baisse le pavillon à mi-mât, le bout de la planche où se trouve la tête du défunt est soulevé, le corps glisse doucement et le pauvre Dick Webber, passager de seconde sur le S.S. Victoria, le 24 septembre 1918, s'en-alla dormir son dernier sommeil au fond de la mer de Behring. Les passagers ont trouvé la cérémonie belle et impressionnante ; l'un d'eux disait : "Mais, mais, nous avons eu la messe complète, rien n'y manquait, jusqu'aux Sœurs qui chantaient." C'est qu'ils sont fort en rubrique les gens d'Alaska ! La dame italienne vient à son tour me communiquer ses impressions et me remercier. Elle est sûr que le pauvre Dick, qui l'a si bien servie, quand il fut avec elle à Deering, sur le cercle Arctic, est rendu au Ciel après une belle cérémonie comme ça, mais pour être plus sûre encore, elle me donne un $5.00 d'or et me demande de lui dire quelques messes quand je serai rendu à Seattle.

Mercredi, 25 septembre.—La cérémonie d'hier soir fait le sujet des conversations. Je passe près d'un groupe de Canadiens qui en parlent : "comme ça donc été beau !" Je leur dis que les *enterrements* sur mer sont toujours impressionnants, mais, que cependant, un jour, je fus témoin sur la Mer Méditerranée d'un enterrement qui, malgré son caractère lugubre, donna lieu à une réflexion assez

piquante, pour ne pas dire saugrenue. Un Turc était mort ; son corps fut jeté à l'eau et personne ne songea à lui faire aucune cérémonie. N'ayant pas de roche à attacher à ses pieds, on avait mis de gros morceaux de charbon dur pour le faire descendre au fond ; en le voyant descendre, un des passagers dit aux autres : "Ce n'est pas drôle, s'en aller en enfer, et être obligé d'emporter son chauffage avec lui !" A dix heures, a. m., nous arrêtons au port Morshovoi et prenons quantité de poissons et plusieurs passagers. Nous repartons à deux heures. Nous voyageons à travers ces îles Aléoutiennes déjà toutes couvertes de neige fraîchement tombée.

Jeudi, 26 septembre.—Le temps devient un peu plus chaud et on peut rester sur le pont maintenant. C'est un soulagement.

Vendredi, 27 septembre.—A onze heures p. m., nous arrêtons à Seward, une belle petite ville. Le Gouverneur de l'Alaska, qui a voyagé avec nous, nous quitte ici, ainsi que plusieurs passagers. Nous allons visiter la ville. Tous les magasins et boutiques sont ouverts à l'occasion du passage du vapeur. Il y a une belle grande rue, avec des trottoirs en ciment. Nous retournons au bateau, qui repart et va accoster à un mille ou deux plus loin, pour prendre encore une cargaison de poisson.

Samedi, 28 septembre.—Nous repartons à dix heures a. m., Bonne aubaine, on me donne une cabine sur le pont ; nous y serons deux passagers seulement. Nous passons la baie Résurrection, le paysage est très beau ici. On y voit de hautes montagnes, plusieurs glaciers, etc. A trois heures, nous voyons le village Latouche et à 10 heures p. m., nous arrivons à la ville de Cordova.

Dimanche, 29 septembre.—Un Père Jésuite du nom de Van der Pohl, demeure ici, mais il est absent. Le capitaine a téléphoné et fait les arrangements voulus pour que j'aille dire la messe. Un auto vient nous chercher, sa femme, les Sœurs et moi-même, pour nous conduire à l'église, qui est assez loin. Plusieurs catholiques s'y rendent. Je dis la messe et fais une courte instruction sur la fête de S. Michel. On fait la collecte et on me l'apporte après la messe, me disant de l'emporter, mais, j'en laisse la moitié dans le calice à la sacristie. On nous conduit après la messe chez une dame Lydick qui nous sert un excellent déjeûner et se montre toute réjouie d'avoir une pareille visite. Nous visitons la ville en auto et retournons au bateau. La ville est encore jeune, mais elle a de l'avenir à cause de riches mines de cuivre qu'il y a aux alentours. A trois heures, nous voyons arriver un beau vapeur, l'"Alaska", à qui nous donnons volontiers notre place.

Lundi, 30 septembre.—Le temps est brumeux. Nous voguons maintenant en plein océan et nous n'arrêterons qu'à Seattle. Pendant ce trajet, ouvrons ici une parenthèse et donnons encore quelques renseignements sur ce vaste et intéressant pays. Il y a peu de chemins de fer, et il y a beaucoup d'endroits où il n'y aura jamais moyen d'en construire, parce que le sol est et reste, surtout vers le Nord, presqu'entièrement gelé. Au nord de Nome, à cent milles à peu près, il y a du charbon, mais on n'a pu y construire de chemin de fer. Un essai a pourtant été fait, de Nome à Shelton, quatre-vingt milles à peu près, on a bâti un chemin de fer, sur lequel des chiens traînent de minuscules wagons. Les Sœurs de la Providence eurent un jour l'offre d'une promenade sur ce réseau, ce qui n'était pas banal. Mais, à une vingtaine de milles de Nome, le terrain ayant dégelé et l'une des rails se trouvant plus haute que l'autre, voilà que train et passagers roulent à côté de la voie ! L'Alaska est le pays des grandes distances. Son nom est une corruption du mot indien Alay-ke-sa qui veut dire grand pays. Il contient en effet 600,000 milles carrés et est un cinquième aussi grand que tous les Etats-Unis ; il ferait douze fois l'état de New-York. C'est la terre des merveilles, comme il a été dit, le soleil de minuit et la lune de midi ; la terre des montagnes majestueuses ; de vastes mers intérieures, de formidables glaciers, en comparaison desquels les glaciers de l'Ancien Monde ne sont que des bagatelles ; c'est la terre où les ice-bergs viennent, avec un fracas formidable, se plonger dans la mer et flottent au loin dans leur gloire d'une inimitable splendeur ; c'est une terre excessivement riche en poissons, en bois, en mines, et surtout c'est la terre qui recèle, d'après l'opinion, la provision d'or du Nouveau-Monde. Mais, l'Alaska est avant tout le pays des magnifiques distances. Qui croirait, par exemple, que le fleuve Yukon de White Horse Rapid à son embouchure, a une longueur navigable de 2,200 milles, qu'il a à son embouchure dans la mer de Behring une largeur de soixante milles, qu'il décharge dans cette mer Septentrionale un tiers plus d'eau que le Mississipi n'en décharge dans le Golfe du Mexique ? qui a jamais pensé que les tributaires de ce fleuve, le Tanana, le Shageluck, le Keokuk, etc., sont aussi navigables sur la distance de plusieurs cents milles ? Qui pourrait s'imaginer que, de la frontière ouest du Yukon à l'extrémité ouest des îles Aléoutiennes, la distance est de trois mille milles, tandis que, de cette même frontière au point le plus extrême du Maine, la distance n'excède pas 3,500 milles ? Qui aurait jamais réalisé que Dawson City est sept cents milles plus loin de Québec que Rome ne l'est de cette dernière ville ?

Vendredi, 4 octobre.—Enfin, comme tout finit dans ce bas monde, même un voyage au Yukon et en Alaska, nous sommes dans le port de Seattle. Nous mettons un temps considérable à approcher, la brume est si dense qu'on ne voit pas à vingt pieds en avant du navire. Je descends chez les Sœurs de la Providence qui ont ici un hôpital d'un million, un des plus beaux et des mieux aménagés des Etats-Unis. Je visite la Cathédrale, dont l'intérieur est assez bien, mais dont les tours sans ornements ressemblent à d'énormes cheminées. La ville est grande et affairée.

Samedi, 5 octobre.—Un aéroplane parade au-dessus de la ville. L'Influenza est à l'état d'épidémie et se propage d'une manière alarmante.

Dimanche, 6 octobre.—Les églises sont fermées. Permission est donnée cependant de dire la messe en plein air. A deux heures p. m., je donne une longue conférence aux Religieuses sur la Chine et la Japon. Je sors ensuite et visite une grande église appartenant aux PP. Jésuites.

Lundi, 7 octobre.—A huit heures a. m., je pars et prends le vapeur pour Victoria. Là, je change de bateau et en prends un autre pour Vancouver. Une couple de cents soldats sont sur ce bateau, allant à Vancouver, d'où ils s'attendent de partir pour la Sibérie. Nous arrivons à sept heures p. m., et je descends encore une fois chez les Sœurs de la Providence.

Mardi, 8 octobre.—Je vais de suite à l'office du C. P. R. J'avais un billet pour retourner par les lacs de la Colombie, je devais faire ensuite un trajet assez long sur le chemin de fer du Pacifique et de Port Arthur venir en bateau par les grands lacs. Malheureusement j'arrive trop tard, ces bateaux arrêtent ici au mois d'octobre ; force m'est donc de faire changer mon billet et mon itinéraire. A huit heures p. m., je prends le train pour l'est.

Mercredi, 9 octobre.—Je passe à Kamloops à sept heures a. m., et à Glacier dans les Rocheuses à trois heures p. m.

Jeudi, 10 octobre.—A cinq heures a. m., nous passons Medecine Hat qui paraît être une belle ville, assez considérable. Swift Current que nous traversons à une heure p. m. et Moose Jaw, à cinq heures, sont deux autres villes qui ressemblent à la précédente. A six heures et demie, nous sommes à Régina ; Mgr Béliveau prend le train ; je cause une heure avec lui.

Vendredi, 11 oct.—A huit heures, j'arrive à Winnipeg. Je descends chez les Sœurs de la Miséricorde dont je connais plusieurs. A cinq heures P.M. je quitte leur maison et j'arrive à Thief River,

Minn., à 9 hrs P.M. Je couche à un bon hôtel, tout près de la gare. La ville n'est pas grande, mais paraît jolie.

Samedi, 12 oct.—Je me lève de bonne heure et je déjeûne, puis à sept heures, je prend le train pour Duluth. Pendant presque toute la journée, nous longeons des forêts en feu, souvent, il y a du feu des deux côtés, et il en résulte une chaleur incommodante. Parfois, le feu activé par un vent violent va plus vite que nous. Nous avons passé la région de Moose Lake, etc. A quatre heures, j'arrive à Duluth. La fumée est si dense que le soleil en est obscurci et qu'on a dû allumer les lumières dans les rues et les maisons. J'abandonne le projet de passer le dimanche ici, et à six heures, je prends le train du Michigan, heureux de m'éloigner de cette atmosphère suffocante.

Dimanche, 13 oct.—A trois heures de la nuit, nous sommes à Nestoria, Mich., où il faut changer immédiatement de train pour Calumet. J'y arrive à 7 heures et à 7½ je descends dire la messe au Lake Linden pour revenir après le diner.

Mercredi, 16 oct.—Je quitte Calumet et je descends visiter des amis à Marinette, Wis. De là, je vais à Green Bay, puis, je reviens dans ma dernière paroisse à Schaffer, Mich.

Lundi, 28 oct.—J'ai passé presque deux semaines ici, visitant les braves gens de la paroisse. Nous avons fait, le curé et moi, plusieurs voyages en automobile à Escanaba, Whitney, Nadeau, Bark River, etc. Je pars pour Marquette, où je passe la nuit à l'hôtel Brunswick, près de la Station.

Mardi, 29 août.—De bonne heure, je prends le train pour le Canada. Le voyage, se fait sans incident.

Vendredi, 1er Novembre.—Me voici dans Québec, bien fatigué ; presque malade.

Samedi, 2 novembre.—Je descends me reposer à Saint-Joachim, bien décidé à rester tranquille pendant quelque temps.

Ainsi finit ce grand voyage au pays du poisson, des glaces et de l'or.

CONCLUSION

J'ai fini de raconter aussi brièvement que possible ce que j'appellerais mes *grands voyages* à travers le Nouveau-Monde. Conformément au plan que je m'étais tracé, laissant de côté les descriptions trop longues, les récits fastidieux, je me suis efforcé de présenter au lecteur, quelque chose de nouveau et de peu connu pour instruire et intéresser, j'ai raconté des anecdotes parfois touchantes, d'autres comiques, afin de plaire et de récréer le lecteur. J'ai aussi d'un autre côté fait connaître un peu la situation de l'Eglise dans les pays du Nouveau-Monde éloignés de nous, afin de susciter et d'encourager le vocations religieuses et scerdotales pour le salut de ces âmes qui ont déjà la foi, qui aiment bien la Sainte Vierge, et qui cependant marchent à grands pas vers l'infidélité et l'irréligion. J'ose espérer avoir atteint ce double but.

Mais, il y a des conclusions bien pratiques à tirer de la lecture de ces pages. C'est que nous devons aimer notre patrie et être reconnaissants envers le Dieu très-bon qui nous l'a donnée et l'a faite pour nous si belle, si riche, si libre et si chrétienne, et pour cela nous devons chercher à la connaître davantage. Pour prouver cette conclusion, il aurait peut-être été utile d'ouvrir un autre chapitre et de raconter mes *petits voyages* à travers les Etats-Unis et le Canada. Un mot seulement sur ces derniers.

Par un beau soir du mois de Septembre 1910, je descendais le S. Laurent, à bord du Royal-Edouard, en partance pour Bristol, Angleterre. Une vintaine de prêtres français, qui comme moi, avaient assisté à l'éblouissant Cengrès Eucharistique de Montréal, s'en retournaient dans leur pays. Je les voyais contempler les rives enchanteresses du fleuve majestueux, avec ses villages, ses paroisses et leurs clochers dont les flèches élancées brillaient au soleil couchant ; je m'approche de l'un d'eux, M. l'Abbé A. Simon d'Aurillac, dans l'Auvergne : "Que pensez-vous de mon pays ?" lui dis-je ; "Mon cher Abbé", me répond-il, "mais, c'est le plus beau pays du Monde". Et ce brave homme avait raison. Voulez-vous vous en convaincre ? Faites le voyage aux chûtes du Niagara, revenez à Québec en descendant sur les bateaux et vous direz comme Mons. Simon et comme j'ai dit moi-même, en passant à travers ce royaume féerique qui s'appelle

les Mille Isles : qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus beau que cela au monde ? Faites, une autre fois, le voyage du Saguenay, ce beau fleuve intérieur dont les rives sauvages et pittoresques avec leurs caps élevés qui surplombent les eaux, font les délices de nos voisins les Yankees. Allez dans les jours brûlants de juillet et d'août faire une excursion sur la côte nord du golfe, jusqu'à la Pointe-aux-Esquimaux et à l'île d'Anticosti. Partez un soir, de Moncton, N.-B. rendez-vous à S. Jean ; là, prenez un vapeur qui tous les jours traverse la Baie de Fundy, et vous conduit en quelques heures à la Baie Ste-Marie, le château-fort de la noble et vaillante race acadienne, vous amènera ensuite à l'historique Port-Royal, là, sur le train du chemin de fer, vous traverserez une intéressante partie de la Nouvelle-Ecosse et la plaine de Grand-Pré, ce beau pays d'Evangéline, chanté par Longfellow ; rendez-vous jusqu'à Halifax, la cité jeune encore et pleine d'avenir, qui reçoit les premiers baisers de l'Atlantique ; en revenant par l'Intercolonial, jetez un regard sur la vallée de Memramcook ; voyez là, l'Université St. Joseph, fondée par les Religieux de Ste-Croix, et qui a tant contribué et contribue encore à répandre l'instruction parmi nos frères Acadiens, arrivé à Dalhousie, poussez une pointe jusqu'à Percé, visitez la belle et incomparable Baie-des-Chaleurs avant de revenir à Québec. On bien encore, par une belle après-midi de l'été, prenez donc à Montréal un train gâgnant le Nominingue et Mont Laurier, région tant vantée par le regretté Mgr Labelle et qu'on a appelée le Québec pittoresque. Tout cela, joint à ce qui a été dit dans mon voyage au Yukon et en Alaska, vous convaincra facilement qu'à part les vieux monuments que le Moyen-Age et les siècles de foi ont donnés à la vieille Europe, nous n'avons rien à envier aux autres pays.

Sans doute, nos hivers sont un peu longs et rigoureux ; d'autres pays au climat plus doux produiront des fruits plus savoureux que ceux que nous avons, etc. "Vous avez bien voyagé, me dit-on souvent, vous en avez vu de belles choses, des pays riches, etc." N'allez pas croire qu'il soit plus agréable pour tout cela de vivre dans les pays qui ne connaissent pas les froids de nos hivers. Notre climat est salubre et récomfortant, nos maisons bien bâties et bien chauffées, nous protègent contre les rigueurs de la froide saison ; nos productions et nos fruits ne valent guère moins que ceux des pays chauds, surtout nous avons partout une excellente eau, chose qui manque dans bien des endroits. Dans l'Eden enchanteur de l'Atlantique, aux Bermudes, où j'ai passé quinze jours, on n'a que l'eau des toits à boire ; à Valparaiso, au Chili, une ville de 250,000 âmes l'eau qu'on amène pourtant d'une distance de plus de cent milles est tellement

jaune et brouillée qu'on doit la filtrer jusqu'à trois fois pour la rendre potable ; combien d'autres endroits qui ne sont pas mieux partagés !

Oui, Canadiens, veuillez en croire un des vôtres qui a pénétré dans les cinq parties du monde, il n'y a pas de pays plus beau, plus riche, plus comfortable, plus heureux, plus libre et plus chrétien que le Canada. Comme on se sent heureux et fier après un long voyage de revoir dans le port de New York la Statue de la Liberté éclairant le Monde ! Nous avons la liberté et nos gouvernements jusqu'à cette date ne sont pas hostiles à la religion Dans presque tous ces pays réputés catholiques de l'Amérique Latine, la religion est persécutée ; dans beaucoup d'endroits, les cérémonies des funérailles aux églises sont proscrites, l'admission d'un prêtre étranger est prohibée par le gouvernement ; le son des cloches défendu, etc. Dans la grande ville de Buenos-Ayres, des représentations de vues animées sont données gratuitement aux enfants le dimanche, pour les détourner de la messe et du catéchisme ; je tiens ces renseignements des Frères Maristes et des P.P. Lazaristes de S-Vincent-de-Paul, établis dans cette ville.

Oui, chers compatriotes, vous autres surtout, qui, comme moi, êtes nés et avez été élevés à la campagne, cherchez à mieux connaître et à aimer notre cher pays. Dites-vous souvent, de ce vaste univers sur lequel la main du Créateur s'est plue à semer tant de magnificences, un coin m'appartient, ce coin, il a appartenu à mes ancêtres qui l'ont fécondé de leurs sueurs, je saurai le conserver et le transmettre un jour à mes enfants ! Restez toujours au Canada : c'est le plus sûr moyen de demeurer catholique et Canadien-français !

Encore un mot. On me demande souvent s'il n'est pas embarrassant de voyager à l'étranger. C'est aujourd'hui une chose bien facile et bien sûre. Confiez-vous à une bonne compagnie de transports on vous donnera tous les renseignements nécessaires et partez ; avec les langues anglaise et française, il n'y a guère d'embarras possibles. J'ai voyagé surtout avec les billets de la Compagnie du Pacifique-Canadien et avec ceux de l'Agence Cooks, qui a des bureaux dans toutes les grandes villes du Monde. Je n'ai que des éloges à faire de leur courtoisie et surtout de leur honnêteté, dont je pourrais citer plusieurs exemples.

Maintenant, ami lecteur, je dois prendre congé de vous. Si j'ai dit quelque chose que vous n'avez pas aimé, si j'ai émis des opinions qui diffèrent des vôtres, veuillez ne pas m'en tenir compte et me pardonner ; si au contraire, mes récits vous ont été agréables et ont pu vous faire du bien, remerciez en Dieu et priez pour moi.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE

Voyage au Mexique

DEUXIEME PARTIE

Voyage dans l'Amérique Centrale et dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIEME

CHAPITRE TROISIEME

CHAPITRE QUATRIEME

CHAPITRE HUITIEME

CHAPITRE NEUVIEME

CHAPITRE DIXIEME ET DERNIER

———

TROISIEME PARTIE

Voyage au Yukon et en Alaska.

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIEME

CHAPITRE TROISIEME

CHAPITRE QUATRIEME

CHAPITRE CINQUIEME

FIN DE LA TABLE DES MATIERES
